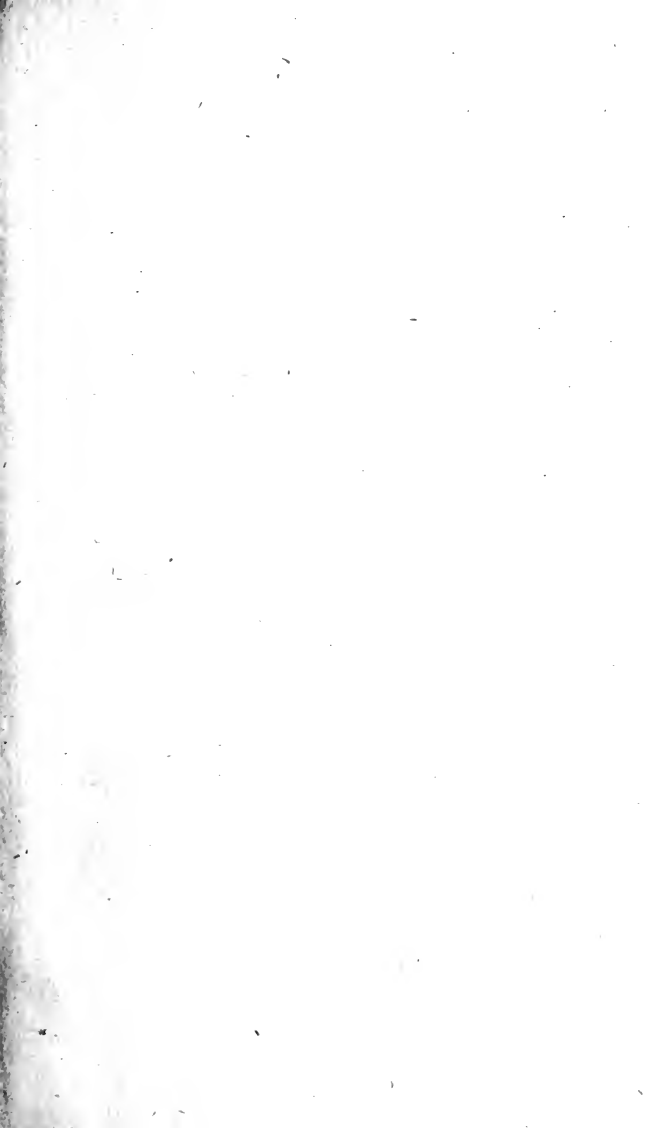
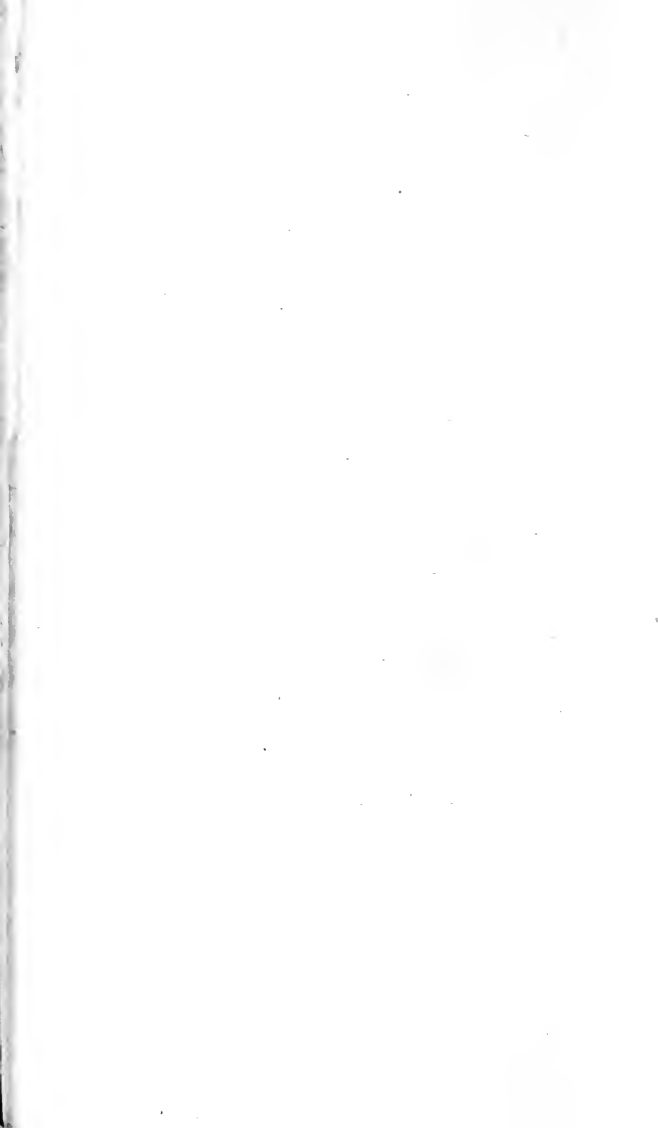


CE
Ed. spec.







P E T I T RESERVOIR,

C O N T E N A N T

UNE VARIÉTÉ DE FAITS HISTORI-
QUES ET CRITIQUES, DE LIT-
TERATURE, DE MORALE
ET DE POÉSIES, &c.

Et quelques fois de Petites

A V A N T U R E S

RÔMANESQUES ET

G A L A N T E S.

TOME QUATRIÈME. NUM. LXI.



A L A H A Y E,
Chez J E A N N E A U L M E,
M D C C L I.



PQ

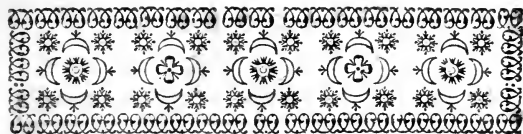
2

P48

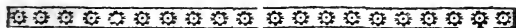
1750

n. 4

Coll. spec.



P E T I T R E S E R V O I R.



D I A L O G U E, E N T R E U N P L A I D E U R E T U N A V O C A T,

Attribué

A M R. D E V O L T A I R E.

L E P L A I D E U R.

EH bien , Monsieur! le Procès de ces pauvres Orphelins!

L A V O C A T.

COMMENT, il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux Saisies-Réelles! On n'a mangé encore en fruits de Justice que le tiers de leur fortune, & vous vous plaignez!

Num. LXI.

A 2

LE

L E P L A I D E U R.

J'E ne me plains point de cette bagatelle. Je connois l'usage; je le respecte: mais pour-quoi, depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pû l'obtenir qu'aujourd'hui?

L' A V O C A T.

C'EST que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos Pupilles. Il falloit aller plusieurs fois chez votre Juge, pour le supplier de vous juger.

L E P L A I D E U R.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son Tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon Curé le prier de chanter sa Grand-Messe; pourquoi faut-il que j'aie à supplier mon Juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui.

L' A V O C A T.

OUI; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef du Procès; car vous avez pour vous un article décisif dans Carondas.

L E P L A I D E U R.

CE Carondas est apparemment quelque Chancelier de nos premiers Rois, qui fit une Loi en faveur des Orphelins.

L'A.

L' A V O C A T.

P O I N T du tout: c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros Livre qu'on ne lit point: mais un Avocat le cite; les Juges le croient, & on gagne sa cause.

L E P L A I D E U R.

Q U O I! l'opinion d'un Carondas tient lieu de Loi?

L' A V O C A T.

C E qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet & Brodeau.

L E P L A I D E U R.

A U T R E S Législateurs de la même force, sans doute?

L' A V O C A T.

O U I. Le Droit Romain n'ayant pû être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

L E P L A I D E U R.

Q U E parlez-vous ici du Droit Romain? Est-ce que nous vivons sous Justinien & sous Théodose?

L' A V O C A T.

N O N pas; mais nos Ancêtres aimoient beaucoup la Chasse & les Tournois; ils couroient dans la Terre Sainte avec leurs Maîtresses. Vous voyez bien que de si impor-

tantés occupations ne leur laissoient pas le tems d'établir une Jurisprudence universelle.

L E P L A I D E U R.

AH! j'entends. Vous n'avez point de Loix, & vous allez demander à Justinien & à Carondas ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L' A V O C A T.

Vous vous trompez. Nous avons plus de Loix que toute l'Europe ensemble; presque chaque Ville à la sienne.

L E P L A I D E U R.

OH! oh! voici bien une autre merveille.

L' A V O C A T.

AH! si vos Pupilles étoient nez à Guignes-la-Putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil.

L E P L A I D E U R.

Eh bien, qu'arriveroit-il alors?

L' A V O C A T.

Vous gagneriez votre Procès haut à la main: car Guignes-la-Putain se trouve située dans une Coutume qui vous est tout-à-fait favorable; mais à deux lieues de-là c'est tout autre chose.

L E P L A I D E U R.

MAIS Guignes & Melun ne sont-ils pas en France? Et n'est-ce pas une chose absurde & affreuse, que ce qui est vrai dans un Village

DIALOGUE.

Village se trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même Loi ?

L'AVOCAT.

C'EST qu'autrefois les Habitans de Guignes, & ceux de Melun, n'étoient pas compatriotes. Ces deux belles Villes faisoient dans le bon tems deux Empires séparés ; & l'auguste Souverain de Guignes, quoique serviteur du Roi de France, donnoit des Loix à ses Sujets ; ces Loix dépendoient de la volonté de son Maître-d'Hôtel qui ne savoit pas lire, & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de pere en fils ; desorte que la race des Barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penser de leurs premiers Valets subsiste encore, & tient lieu de Loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le Roïaume ; vous changez de Jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre Avocat quand il doit plaider ; par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac ?

LE PLAIDEUR.

MAIS les Poitevins, les Auvergnacs, & Messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? Est-il plus difficile d'avoir les mêmes Loix que les mêmes habits ? Et puisque les Tailleurs & les Cordonniers s'accordent d'un bout du Roïaume à l'autre, pourquoi les Juges n'en font-ils pas autant ?

L' A V O C A T.

CE que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la Loi soit partout la même, quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi, après y avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint Denis. La nature se varie à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

L E P L A I D E U R.

MAIS il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une Loi & qu'une mesure.

L' A V O C A T.

NE voyez-vous pas que les Anglois sont des Barbares ? ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt Religions différentes.

L E P L A I D E U R.

Vous me dites-là une chose qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes Loix, ne vivent pas sous la même Religion ?

L' A V O C A T.

NON ; & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnez à leur sens réprouvé.

LE

LE PLAIDEUR.

CELA ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont crû les Loix faites pour l'extérieur des hommes, & la Religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglois, & d'autres Peuples, ont pensé que l'observation des Loix étoit d'homme à homme, & que la Religion étoit de l'homme à Dieu. Je sens que je n'aurois point à me plaindre d'un Anabatiste qui se feroit baptiser à trente ans; mais je trouverois fort mauvais qu'il ne me paîât pas une lettre-de-change. Ceux qui péchent uniquement contre Dieu, doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

JE n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

DIALOGUE,

ENTRE

M A D A M E

D E M A I N T E N O N


E T

M A D E M O I S E L L E D E L' E N C L O S ,

Attribué

A M R . D E V O L T A I R E .

M A D A M E D E M A I N T E N O N .

 OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur: non, c'est pour trouver en vous des consolations.

M A D E M O I S E L L E D E L' E N C L O S .

Des consolations, Madame! Je vous avouë que n'ayant point eû de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai cruë heureuse.

M A D A M E D E M A I N T E N O N .

J'AI la réputation de l'être. Il y a des âmes pour qui c'en est assez. La mienne n'est pas de cette trempe; je vous ai toujours regrettée.

M A-

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'ENTENDS. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié , je n'ai jamais eû besoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-tems ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a fallu paroître vous oublier. Croïez que parmi les malheurs attachez à mon élévation , je conte sur-tout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

POUR moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs , ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse , comme vous le dites , vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

JE me suis trompée la première. Si lorsque nous soupions autrefois ensemble avec Villarfaux & Nantouillet dans votre petite rue des Tournelles , lorsque la médiocrité de nôtre fortune étoit à peine pour nous un sujet de réflexion , quelqu'un m'avoit dit ; vous approcherez un jour du Trône ; le plus puissant Monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les graces passeront par vos mains : vous ferez regardée comme une Souveraine ; si , dis-je , on m'avoit fait de telles prédictions , j'aurois dit ; leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement & de joye. Tout s'est accompli ; j'ai éprouvé

éprouvé de la surprise dans les premiers moments; j'ai espéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

M A D E M O I S E L L E D E L' E N C L O S.

LES Philosophes pourront vous croire; mais le Public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soiez pas contente; & s'il pensoit que vous ne l'êtes pas, il vous blâmeroit.

M A D A M E D E M A I N T E N O N.

IL faut bien qu'il se trompe, comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphitéâtre où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrez d'enhaut. Quelle erreur!

M A D E M O I S E L L E D E L' E N C L O S.

JE crois que cette erreur est nécessaire aux hommes; ils ne se donneroient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensoient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connoissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions; mais, de grace, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin?

M A D A M E D E M A I N T E N O N.

AH! ma chère Ninon, depuis le tems que je ne vous appelle plus que Mademoiselle de l'Enclos, j'ai commencé à n'être plus si heureuse: il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vuide; mon esprit est contraint; je joue le premier personnage

sonnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante, de ranimer une autre ame, d'amuser une esprit qui n'est plus amusable.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison avec l'Abbé de Châteauneuf & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa Cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sçai qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux; tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais,

Félicité passée,

Qui ne peut revenir,

Tourment de ma pensée.

Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir!

Bûvez du fleuve de Léthé; consolez-vous sur-tout en jettant les yeux sur tant de Reines qui s'ennuient.

MA-

MADAME DE MAINTENON.

AH ! Ninon ! Peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MADAME, franchement ; c'est à vous à être timide ; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

CE seroit de troquer , du moins en apparence , vôtre Philosophie contre de la prudence , de vous faire femme respectable. Je vous logerois à Versailles ; vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE vous aime toujours , Madame ; mais je vous avoüerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moïen que je me fasse hypocrite & mal-heureuse , parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

AH , cruelle Ninon ! Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la Cour. Vous m'abandonnez impitoïablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

NON , je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous ; je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles.

les , venez vivre avec moi dans la ruë des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du Trône, & je ne pourrois l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la Cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les Philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi , se voir au faite de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuse !

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

ECOUTEZ, il y a peut-être ici du mal entendu ! Vous vous croyez malheureuse, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les desirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions ; c'est-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

MAIS vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

MA-

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

EXPLIQUONS-NOUS. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive; & cinq sens bien parfaits, pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la Philosophie, on est aussi-bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croïez-moi, venez vivre avec mes Philosophes.

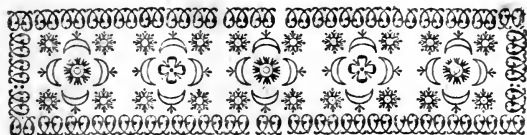
MADAME DE MAINTENON.

VOICI deux Ministres qui viennent. Cela est bien loin des Philosophes. Adieu donc, ma chère Ninon.

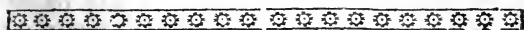
MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

ADIEU, auguste infortunée.





P E T I T R E S E R V O I R.



D I A L O G U E, E N T R E U N P H I L O S O P H E E T

U N C O N T R Ô L E U R G É N É R A L D E S
F I N A N C E S,

Attribué

A M R. D E V O L T A I R E.

L E P H I L O S O P H E.

SAVEZ-VOUS qu'un Ministre des Finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conséquent être un plus grand homme que cent Maréchaux de France?

Num. LXII.

B

LE

LE MINISTRE.

JE favois bien qu'un Philosophe voudroit adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendois pas qu'il voulut me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

LA vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si Louis XIV. n'en avoit eû un peu, son regne n'eut pas été si illustre. Le grand Colbert en avoit. Aïez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

JE conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

CROÏEZ qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. Colbert trouva, d'un côté, l'administration des Finances dans tout le désordre où les guerres civiles & trente ans de rapines l'avoient plongée. Il trouva de l'autre une Nation légère, ignorante, asservie à des préjugés, dont la rouille avoit treize cens ans d'ancienneté. Il n'y avoit pas un homme au Conseil qui sçût ce que c'est que le change. Il n'y en avoit pas un qui sçût ce que c'est que la proportion des espèces ; pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La Populace
reste

reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie, & j'ose dire le bien de l'Etat, doivent la tenir. Mais l'ordre moïen est éclairé. Cet ordre est très-considérable; il gouverne les Grands, qui pensent quelquefois, & les petits, qui ne pensent point. Il est arrivé dans la Finance depuis le célèbre Colbert, ce qui est arrivé dans la Musique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses Simphonies, toutes simples qu'elles étoient. Aujourd'hui le nombre des Artistes, capables d'exécuter la Musique la plus savante, s'est accrû autant que l'art même. Il en est ainsi dans la Philosophie & dans l'administration. Colbert a plus fait que le Duc de Sully; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le Ministre apercevant que le Philosophe avoit quelques papiers, il voulut les voir; c'étoit un Recueil de quelques idées qui pouvoient fournir beaucoup de réflexions; le Ministre prit le papier & lût.

„ LA richesse d'un Etat consiste dans le
„ nombre de ses habitans & dans leur travail.

„ LE commerce ne sert à rendre un Etat
„ plus puissant que ses Voisins, que parce que
„ dans un certain nombre d'années il a
„ une Guerre avec ses Voisins, comme
„ dans un certain nombre d'années il y a
„ toujours quelque calamité publique. Alors
„ dans cette calamité de la guerre, la Nation la plus riche l'emporte nécessairement
„ sur les autres, toutes choses d'ailleurs é-

„ gales ; parce qu'elle peut acheter plus
„ d'Alliez & plus de Troupes étrangères.

„ SANS la calamité de la guerre , l'aug-
„ mentation de la masse d'or & d'argent fe-
„ roit inutile. Car pourvû qu'il y ait assez
„ d'or & d'argent pour la circulation ; pour-
„ vû que la balance du commerce soit seu-
„ lement égale , alors il est clair qu'il ne nous
„ manque rien.

„ S'IL y a deux milliards dans un Roïau-
„ me , toutes les denrées & la main-d'œu-
„ vre couteront le double de ce qu'elles
„ couteroient , s'il n'y avoit qu'un milliard.
„ Je suis aussi riche avec cinquante mille li-
„ vres de rente , quand j'achète la livre de
„ viande quatre sous , qu'avec cent mille ,
„ quand je l'achète huit sous ; & le reste à
„ proportion.

„ LA vraie richesse d'un Roïaume n'est
„ donc pas dans l'or & l'argent ; elle est
„ dans l'abondance de toutes les denrées ;
„ elle est dans l'industrie & dans le travail.
„ Il n'y a pas long-tems qu'on a vû sur la
„ Rivière de la Plata un Régiment Espagnol ,
„ dont tous les Officiers avoient des épées
„ d'or ; mais ils manquoient de chemises &
„ de pain.

„ JE suppose que depuis Hugues Capet ,
„ la quantité d'argent n'ait point augmenté
„ dans le Roïaume ; mais que l'industrie se
„ soit perfectionnée cent fois davantage dans
„ tous les Arts. Je dis que nous sommes
„ réellement cent fois plus riches que du
„ tems de Hugues Capet.

„ CAR être riche , c'est jouir ; or je jouïs
„ d'une

„ d'une maison plus aérée , mieux bâtie ,
 „ mieux distribuée que n'étoit celle de Hu-
 „ gues Capet lui-même. On a mieux culti-
 „ vé les vignes , & je bois de meilleur vin.
 „ On a perfectionné les Manufactures , & je
 „ suis vêtu d'un plus beau drap. L'art de
 „ flater le goût par des apprêts plus fins , me
 „ fait faire tous les jours une chère plus dé-
 „ licate , que ne l'étoient les Festins Roïaux
 „ de Hugues Capet.

„ S'IL se faisoit transporter , quand il é-
 „ toit malade , d'une maison dans une au-
 „ tre , c'étoit dans une charette ; & moi je
 „ me fais porter dans un carosse commode &
 „ agréable , où je reçois le jour sans être
 „ incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus
 „ d'argent dans le Roïaume pour suspendre
 „ sur des cuirs une caisse de bois peinte ;
 „ il n'a fallu que de l'industrie ; ainsi du reste.

„ ON prenoit dans les mêmes carrières
 „ les pierres dont on bâtissoit la maison de
 „ Hugues Capet , & celles dont on bâtit au-
 „ jourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut
 „ pas plus d'argent pour construire une vilai-
 „ ne prison , que pour faire une maison a-
 „ gréable.

„ IL n'en coute pas plus pour planter un
 „ jardin bien entendu , que pour tailler ridi-
 „ culement des ifs , & en faire des repre-
 „ sentations grossières d'animaux.

„ LES chênes pourrissent autrefois dans
 „ les forêts ; ils sont façonnez aujourd'hui
 „ en parquets. Le fable restoit inutile sur
 „ la terre ; on en fait des glaces.

„ OR celui-là est certainement riche qui
 „ jouit

„ jouit de tous ces avantages. L'industrie
„ seule les a procurez. Ce n'est donc point
„ l'argent qui enrichit un Roïaume , c'est
„ l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le
„ travail.

„ LE commerce fait le même effet que
„ le travail des mains ; il contribue à la dou-
„ ceur de ma vie.

„ SI j'ai besoin d'un ouvrage des Indes ,
„ d'une production de la nature , qui ne se
„ trouve qu'à Ceilan ou à Ternate ; je suis
„ pauvre par ces besoins. Je deviens riche
„ quand le commerce les satisfait. Ce n'é-
„ toit pas de l'or & de l'argent qui me man-
„ quoient ; c'étoit du café & de la canelle.

„ MAIS ceux qui font six mille lieues ,
„ au risque de leur vie , pour que je prenne
„ du café les matins , ne font , que le su-
„ perflu des hommes laborieux de la Nation.
„ La richesse consiste donc dans le grand
„ nombre d'hommes laborieux.

„ LE but , le devoir d'un Gouvernement
„ sage , est donc évidemment la peuplade
„ & le travail.

„ DANS nos climats , il naît plus de mâ-
„ les que de femelles , donc il ne faut pas
„ faire mourir les femelles ; or il est clair
„ que c'est les faire mourir pour la Société ,
„ que de les enterrer toutes vives dans des
„ Cloîtres , où elles sont perduës pour la
„ race présente , & où elles anéantissent les
„ races futures.

„ L'ARGENT perdu à dotter des Cou-
„ vents , seroit donc très-bien employé à
„ encourager des Mariages.

„ JE

„ JE compare les terres en friche, qui
 „ sont encore en France, aux filles qu'on
 „ laisse sécher dans un Cloître. Il faut cul-
 „ tiver les unes & les autres. Il y a beau-
 „ coup de manières d'obliger les Cultiva-
 „ teurs à mettre en valeur une terre aban-
 „ donnée: mais il y a une manière sûre de
 „ nuire à l'Etat, c'est de laisser subsister ces
 „ deux abus, d'enterrer les filles, & de lais-
 „ ser des champs couverts de ronces. La
 „ stérilité, en tout genre, est ou un vice de
 „ la nature, ou un attentat contre la na-
 „ ture.

„ LE Roi, qui est l'Econôme de la Na-
 „ tion, donne des Pensions à des Dames de
 „ la Cour, & il fait bien; car cet argent va
 „ aux Marchands, aux Coeffeuses & aux
 „ Brodeuses.

„ MAIS pourquoi n'y a-t-il pas des Pen-
 „ sions attachées à l'encouragement de l'A-
 „ griculture? Cet argent retourneroit de
 „ même à l'Etat; mais avec plus de profit.

„ ON fait que c'est un vice dans un Gou-
 „ vernement qu'il y ait des Mandians. Il
 „ y en a de deux espèces; ceux qui vont
 „ en guenilles d'un bout du Roïaume à l'au-
 „ tre arracher des passants, par des cris la-
 „ mentables, de quoi aller au cabaret; &
 „ ceux, qui vêtus d'habits uniformes, vont
 „ mettre le Peuple à contribution, au nom
 „ de Dieu, & reviennent souper chez eux,
 „ dans de grandes maisons, où ils vivent à
 „ leur aise.

„ LA première de ces deux espèces est
 „ moins pernicieuse que l'autre; parce que,

„ chemin-faisant , elle produit des enfans à
„ l'Etat , & que si elle fait des Voleurs , el-
„ le fait aussi des Maçons & des Soldats.
„ Mais toutes deux font un mal , dont tout
„ le monde se plaint & que personne ne
„ déracine.

„ IL est bien étrange que dans un Roïau-
„ me , qui a des terres incultes & des Co-
„ lonies , on souffre des habitans qui ne péu-
„ plent ni ne travaillent.

„ LE meilleur Gouvernement est celui où
„ il y a le moins d'hommes inutiles.

„ D'où vient qu'il y a eu des Peuples , qui
„ ayant moins d'or & d'argent que nous ,
„ ont immortalisé leur mémoire par des tra-
„ vaux que nous n'osons imiter ? Il est évi-
„ dent que leur administration valoit mieux
„ que la nôtre , puisqu'elle engageoit plus
„ d'hommes au travail.

„ LES Impôts sont nécessaires. La meil-
„ leure manière de les lever , est celle qui
„ facilite davantage le travail & le com-
„ merce.

„ UN Impôt arbitraire est vicieux. Il n'y
„ a que l'aumône qui puisse être arbitraire ;
„ mais dans un Etat bien policé , il ne doit
„ pas y avoir lieu à l'aumône.

„ LE grand Scha-Abas , en faisant en Per-
„ se tant d'Etablissements utiles , ne fonda
„ point d'Hôpitaux. On lui en demanda la
„ raison. Je ne veux pas , dit-il , qu'on ait
„ besoin d'Hôpitaux en Perse.

„ QU'EST-CE qu'un Impôt ? C'est une cer-
„ taine quantite de blé , de bestiaux , de den-
„ rées , que les possesseurs des terres doi-

„ vent

„ vent à ceux qui n'en ont point. L'argent
„ n'est que la représentation de ces denrées.
„ L'IMPÔT n'est donc réellement que sur
„ les riches ; vous ne pouvez pas demander
„ au pauvre une partie du pain qu'il gagne,
„ & du lait que les mamelles de sa femme
„ donnent à ses enfans.

„ CE n'est pas sur le pauvre, sur le ma-
„ nœuvre qu'il faut imposer une taxe. Il
„ faut, en le faisant travailler, lui faire es-
„ pérer d'être un jour assez heureux pour
„ paier des taxes.

„ SI les citoyens étoient sages, ils prie-
„ roient le Roi de ne pas ôter entièrement
„ les nouvelles taxes imposées pendant la
„ guerre.

„ CECI paroît un paradoxe. Mais rien
„ ne seroit plus juste & plus utile au corps
„ de l'Etat.

„ PENDANT la guerre, je suppose qu'on
„ paie cinquante millions de plus par an. De
„ ces cinquante millions, il en passe vingt
„ dans le Païs étranger, trente sont employez
„ à faire massacrer des hommes. Je sup-
„ pose que pendant la paix, de ces cinquante
„ millions, on en paie vingt-cinq ; rien
„ ne passe alors chez l'Etranger : on fait tra-
„ vailler, pour le bien public, autant de
„ citoyens qu'on en égorgeoit. On augmen-
„ te les travaux en tout genre ; on cultive
„ les Campagnes ; on embellit les Villes :
„ donc on est réellement plus riche en païant
„ davantage. Les Impôts, pendant la ca-
„ lamité de la guerre, ne doivent pas ser-

„ vir à nous procurer les commodités de la
 „ vie ; ils doivent servir à la défendre.

„ LE Peuple le plus heureux doit être ce-
 „ lui qui paie le plus , & c'est incontestable-
 „ ment le plus laborieux & le plus riche.

„ LE Papier public est à l'argent , ce que
 „ l'argent est aux denrées , une représentation , un gage d'échange.

„ L'ARGENT n'est utile , que parce qu'il
 „ est plus aisé de payer un mouton avec un
 „ louis d'or , que de donner pour un mouton quatre paires de bas.

„ IL est de même plus aisé à un Receveur
 „ de Province , d'envoier au Trésor-Roïal
 „ quatre cent mille francs dans une Lettre ,
 „ que de les faire voiturer à grands frais :
 „ donc une Banque , un Papier de crédit est
 „ utile.

„ UN Papier de crédit est dans le Gouvernement d'un Etat , dans le commerce & dans la circulation , ce que les Cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auroient pû remuer à bras.

„ UN Ecoïsois , homme utile & dangereux , établit en France le Papier de crédit : c'étoit un Médecin qui donnoit une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède , doit-on y renoncer à jamais ?

„ IL est resté des débris de son système , une Compagnie des Indes , qui donne de la jalousie aux Etrangers , & qui fait la

„ gran-

„ grandeur de la Nation ; donc ce système ,
„ contenu dans de justes bornes , auroit fait
„ plus de bien qu'il n'a fait de mal.

„ CHANGER le prix des espèces , c'est fai-
„ re de la fausse-monnoye. Répandre dans
„ le public plus de Papier de crédit que la
„ masse & la circulation des espèces & des
„ denrées ne le comportent , c'est encore
„ faire de la fausse-monnoye.

„ DEFFENDRE la sortie des matières d'or
„ & d'argent , est une reste de barbarie &
„ d'indigence. C'est à la fois vouloir ne pas
„ paier ses dettes & perdre le commerce ;
„ c'est en effet ne pas vouloir paier ; puis-
„ que si la Nation est débitrice , il faut qu'el-
„ le solde son compte avec l'Etranger

„ C'est perdre le commerce ; puisque l'or &
„ l'argent , sont non-seulement le prix des
„ marchandises , mais sont marchandises eux-
„ mêmes.

„ L'ESPAGNE a conservé , comme d'au-
„ tres Nations , cette ancienne loi , qui n'est
„ qu'une ancienne misère. La seule ressour-
„ ce du Gouvernement est qu'on viole tou-
„ jours cette loi.

„ CHARGER de taxes dans ses propres E-
„ tats les denrées de son Païs d'une Provin-
„ ce à une autre , rendre la Champagne en-
„ nemie de la Bourgogne , & la Guyenne
„ de la Bretagne ; c'est encore un abus hon-
„ teux & ridicule. C'est comme si je postois
„ quelques-uns de mes Domestiques dans
„ une antichambre , pour arrêter & pour
„ manger une partie de mon soupé lors
„ qu'on me l'apporte. On a travaillé à cor-

„ riger

„ riger cet abus , & à la honte de l'esprit-
 „ humain , on n'a pû y réussir.

*Il y avoit bien d'autres idées dans les papiers
 du Pbilosophe ; le Ministre les goûta ; il s'en pro-
 cura une copie ; & c'est le premier Porte-feuille
 d'un Pbilosophe qu'on ait vu dans le Porte-
 feuille d'un Ministre.*



O D E

*A une Dame Mère d'une jeune Religieuse mor-
 te à A***.*

U N E douleur obstinée
 Change en nuits vos plus beaux jours ;
 Près d'un tombeau prosternée ,
 Voulez-vous pleurer toujours ?
 Le chagrin qui vous devore ,
 Chaque jour avant l'Aurore ,
 Reveille vos soins amers ;
 La nuit vient , & trouve encore
 Vos yeux aux larmes ouverts.



Trop justement attendrie ,
 Vous avez dû , pour un tems ,
 Plaindre une Fille chérie ,
 Moissonnée en son Printems :
 Dans ces premières allarmes ,
 La plainte même a des charmes
 Dont un beau cœur est jaloux ;
 Loin de condamner vos larmes ,
 J'en répandois avec vous.



Mais ,

Mais, c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t-il scû de ta cendre ,
Ombre , encor chère à nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre ,
Ni répondre à nos clameurs.



La plainte la plus amère
N'attendrit pas le Destin ,
Malgré les cris d'une Mère ,
La Mort retient son butin :
Avide de funérailles ,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux ,
Erre autour de nos murailles ,
Et nous creuse de tombeaux.



La Mort, dans sa vaste course,
Voit des Parens éplorés
Gémir (trop foible ressource!)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune ,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets ,
Dans une Tombe commune ,
Et sous les mêmes cyprès.



Des Enfers pâle Ministre ,
L'affreux ennui , fier Vautour ,
Les poursuit d'un vol sinistre ,
Et les devore à leur tour ;
De leur tragique tristesse
N'imitiez point la foiblesse ;
Victime de vos langueurs ,
Bien-tôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.



Soupirez-vous par coutume ,
Comme ces sombres Esprits ,
Qui traînent , dans l'amertume ,
La chaîne de leurs ennuis ?
C'est à tort que le Portique ,
Avec le Parnasse antique ,
Tient qu'il est doux de gémir ,
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.



Dans l'horreur d'un bois sauvage ,
La Tourterelle gémit ;
Mais se faisant au veuvage ,
Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la Tourterelle ,
Envain la douleur fidelle
Veut conserver son dégoût ;
Le tems triomphe enfin d'elle ,
Comme il triomphe de tout.



D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher brûlant,
Clytemnestre desolée
Veut la suivre au Monument :
Mais cette noire manie ,
Par d'autres soins fut bannie ,
Le Temps essuya ses pleurs ;
Tels, de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.



Sur son aîle fugitive ,
Si le tems doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter ;
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison ,
Combattez-en l'habitude ,
Et vainquez vous par raison.



Une Grecque magnanime ,
Dans un semblable malheur ,
D'un chagrin pusillanime ,
Sçut sauver son noble cœur :
A la Parque envain rebelle ,
Pourquoi m'affliger , dit-elle ,
J'y songeai dès son berceau ;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.



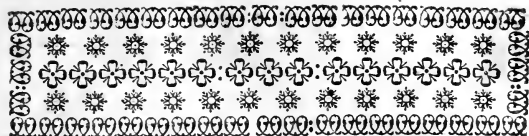
Ainsi périt une Rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclosé,
Pour en parer un Autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté.
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.



Ciel ! nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours :
Mais aux yeux de ta Sagesse
Elle avoit assez de jours ;
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Elûs ,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.



Vous donc, l'objet de mes rimes ,
Ne pleurez point son bonheur ,
Par ces solides maximes
Raffermissiez votre cœur ,
Que l'Arbitre des années
Dieu, qui voit nos destinées
Eclorre & s'évanoûir ,
Joigne à vos ans les journées,
Dont elle auroit dû jouir.



P E T I T R E S E R V O I R.



D E U X L E T T R E S

Tirées d'un Manuscript qu'on se propose d'imprimer par souscription sous ce Titre : LA MONOGAMIE, ou L'UNITÉ DANS LE MARIAGE ; Ouvrage dans lequel on entreprend d'établir, contre le préjugé commun, l'exacte & parfaite conformité des trois loix, de la Nature, de Moïse, & de Jesus-Christ, sur ce sujet,

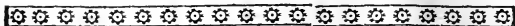
P A R M. D E P R É M O N T V A L ;

Dédié aux D A M E S par son Epouse.

A V E R T I S S E M E N T.

LE Lecteur équitable est prié de se souvenir, que ces deux Lettres qu'on lui donne ici pour essai, perdent extrêmement à être détachées de ce qui précède, & même de ce qui
Num. LXIII. C suit,

suit , dans l'Ouvrage qu'on lui annonce. On peut lui protester au reste , que des quarante-huit Lettres qui composent l'ouvrage entier , il y en a beaucoup qui ne le cedent en rien à ces deux-ci.



LETTRE * * * * *

E U D O X E.

Première preuve contre la Poligamie , tirée de l'égalité de nombre qui se trouve entre les deux Sexes ; d'où l'on fait voir , 1^o. l'une des plus grandes injustices de cet usage ; même à l'égard des hommes , 2^o. le tort qu'il fait à la propagation , bien loin de lui être aussi favorable qu'on se l'imagine.

PUISQUE vous êtes satisfait , Monsieur , sur le premier Article , au point d'en achever vous-même l'entier éclaircissement , passons au second , & voyons à vous démontrer que la Poligamie est un usage injuste , déraisonnable , contraire aux intentions de la nature , contraire à la propagation ; un usage , qui blesse également les deux sexes dans leurs droits les plus légitimes , & qui entraîne après soi une infinité de désordres & de conséquences funestes , tant dans l'intérieur des familles , que dans le Corps même de la Société. Voyons à vous démontrer dans le détail ces vérités : car ce sont-là , Monsieur , des vérités toutes pures , sans hyperbole , & sans

sans exagération, ainsi que je me flatte que vous en conviendrez bientôt. J'ai pour garant de mon succès la droiture de votre cœur, qui ne peut manquer d'agir, maintenant qu'une partie du pieux obstacle, qui en arrêtoit l'influence, a disparu. Mais j'ose me promettre encore de plus difficiles triomphes ; & je regarde, pour tout dire, les démonstrations que je vous prépare, comme capables de pousser à bout toute la mauvaise foi, & toutes les vaines subtilités des incrédules.

JE tire ma première preuve, de la considération de cette singulière égalité de nombre, qu'il a plu à l'Auteur de la nature, ou pour parler comme les esprits-forts, à la nature elle-même, de mettre & de conserver constamment entre les deux Sexes. Cette égalité est certes déjà bien peu favorable aux idées qu'on se forme de la poligamie : mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle n'est pas parfaite, & que s'il y a quelque excès d'un côté, c'est plutôt de celui des hommes, comme on s'en est convaincu par cette observation, dont la certitude est hors de toute atteinte.

- Vous saurez, Monsieur : (car je ne crois pas que vous le sachiez (*)) ; en ce cas vous auriez grand tort, d'être dans les sentimens où vous êtes à l'égard de la poligamie :) vous saurez donc, que depuis qu'on s'est rendu

(*) Cela s'écrivoit il y a six ans, que divers ouvrages n'avoient point encore rendu ce fait aussi notoire.

rendu attentif, aux progrès réguliers de la multiplication de l'espèce, on a découvert qu'il naissoit constamment, & toujours selon la même proportion, plus d'hommes que de femmes, & cela dans le raport de *treize à douze*, à-peu-près; c'est-à-dire que sur vingt-cinq enfans qui naissent, il est presque généralement vrai qu'il s'en trouve treize de Garçons sur douze de Filles. Cette observation a été faite & réitérée, depuis plusieurs années, en France, en Angleterre, en Allemagne, & en plusieurs autres pays de l'Europe; & par tout le nombre des femmes s'est toujours vérifié moindre que celui des hommes. La seule variété qui se soit rencontrée dans cette observation, c'est que le raport du nombre des hommes à celui des femmes, s'est trouvé quelque fois un peu plus petit que celui de *treize à douze*, & quelque fois un peu plus grand; ce qui fait qu'on a jugé à propos de s'en tenir à celui-là, comme mitoyen entre les autres. Quoiqu'il en soit, il résulte ceci de l'observation, qu'il est certain que le nombre des enfans mâles qui naissent, est plus grand que celui des enfans de l'autre sexe, & que c'est faire grace aux partisans de la Poligamie, de le supposer égal (*).

O R

(*) On a prétendu qu'il n'en est pas de même en Asie, & qu'il y naît assez généralement moins d'hommes que de femmes; ce qui rend, à ce qu'on ajoute, la Poligamie nécessaire en ces climats. Mais, en bonne foi, sur quelle autorité le prétend-on? Est-ce sur celle de Voyageurs, qui quand

OR maintenant, Monsieur, s'il est de Droit naturel que tous les hommes puissent pré-

quand ils ne seroient pas aussi distraits & inattentifs qu'ils ont coutume de l'être pour la plupart, n'ont d'ailleurs aucun moyen de s'assurer du fait? Tient-on à Constantinople, à Hispaham, à Siam, des registres exacts de tout ce qui naît d'enfans de l'un ou de l'autre sexe? S'y trouve-t-il beaucoup de gens curieux de suivre les procédés de la nature par des observations réitérées? Y voit-on des sociétés savantes, qui veillent sur le travail des observateurs, & qui en constatent les résultats par le soin qu'elles prennent à le vérifier? Ces sociétés entretiennent-elles des correspondances, les unes avec les autres, de toutes les contrées de l'Asie? Nos Voyageurs ont-ils eu communication de leurs Actes, Registres, Mémoires, comme l'on voudra? Et quels sont-ils enfin ces Voyageurs, dont l'autorité doit être d'un si grand poids? Il est donc fort plaisant de voir avancer avec ce sang froid, que s'il naît plus d'hommes que de femmes dans notre Europe, c'est tout le contraire en Asie, & que c'est ce qui y rend l'usage de la Poligamie indispensable. Pour le savoir avec quelque certitude, il ne faudroit guères moins que le concours des circonstances dont on vient de parler. Au milieu de tous ces secours & de toutes les lumières qui nous environnent, combien peu de personnes parmi nous, de personnes même très éclairées, sont instruites à l'heure qu'il est, ou du moins l'étoient il n'y a encore que quelques années, de l'observation dont il s'agit? Qu'on se persuade après cela, que les barbares de toute l'Asie en aient fait une pareille, & que se l'étant soigneusement communiquée, elle soit devenue si no-

prétendre au mariage, pour se multiplier & se faire revivre en quelque sorte dans leur posté-

toire parmi eux, que nous ayons pû en apprendre des Nouvelles sûres par le canal infailible des Voyageurs. C'est ce qui a bien besoin en vérité, qu'on se donne la peine d'en produire de meilleures preuves.

D'un autre côté cette idée est-elle bien conforme à la saine Phisique? On conçoit qu'un climat peut rendre les Meres plus ou moins fécondes, mais conçoit-on de même qu'il puisse déterminer à naître plus ou moins de mâles ou de femelles? Ceci est toute autre chose. Et puis oseroit-on dire que cette prétendue supériorité du nombre des femmes Asiatiques sur celui des hommes, soit à un point fort considérable; qu'elle aille par exemple, au triple, ou au double, ou seulement même à un tiers, à un quart, ou à un cinquième en sus? En aucune façon. On sait par quelles ressources la Poligamie se maintient dans les grandes Villes d'Asie. C'est par la multitude des hommes qui ne se marient point; c'est par la quantité prodigieuse de ceux qu'on y dégrade indignement de l'humanité en les faisant eunuques; c'est par les achats & les enlèvemens perpétuels, qui épuisent, l'une après l'autre, diverses provinces. Tout cela sera traité au long dans les Lettres suivantes. On y discutera aussi quelle est l'utilité de ce petit excès, que des observations très sûres nous montrent dans le nombre des enfans mâles, & l'on verra qu'il ne sert qu'à l'entretien d'une parfaite égalité entre les deux Sexes. En sorte que dans toutes les conjonctures dont nous avons une entière connoissance, nous la retrouvons constamment, cette égalité, dans les dispositions de la sagesse divine, avec un dessein & une

postérité, & que cela soit encore à peine possible, en supposant que chaque homme ne prend qu'une seule femme; combien ne doit-il pas être contraire à la justice, & aux intentions de la nature, qu'un seul homme ose en épouser plusieurs à la fois, puisqu'autant il en épouse au dessus d'une seule, autant d'autres hommes demeurent nécessairement blessés dans un de leurs droits les plus légitimes, pour ne pas dire, les plus essentiels & les plus saints?

Si par exemple un homme possède vingt femmes à lui seul, il est évident que dès lors dix-neuf hommes seront contraints de vivre dans le célibat. Cela est-il dans l'ordre? Oui, me répliquerez-vous peut-être: autant pour le moins qu'il l'est qu'un homme possède dix mille arpens de terre, tandis qu'un autre n'en a pas un pouce, ni chose quelconque qui puisse fournir à sa subsistance. Un moment, s'il vous plaît; j'espère vous faire voir, Monsieur, qu'il y a ici une extrême disparité.

Je ne rebatrai point, je vous assure, les lieux communs, bons ou mauvais, batus-& rebatus tant de fois, sur les avantages que la Société retire de l'inégalité des conditions.

J'en

une attention marquée. Egalité, au tems de la création; égalité, à celui du déluge; égalité dans le siècle où nous vivons. C'est toujours le but, qu'exprime l'inscription du frontispice de cet ouvrage, UNI UNAM; & ce sera le sujet d'importantes réflexions dans ce qui suivra.

Cette longue Note n'est point d'Eudoxe.

J'en supposerai seulement avec vous ce qu'il y a de plus raisonnable. Ainsi nous commencerons par écarter de notre vue ces conditions affreuses, où la misère la plus complète, jointe à de continuelles infirmités, & à l'impossibilité de s'aider d'aucun travail, réduit des malheureux à périr dans les langueurs de la famine. Ce sont des assassinats dans les règles, dont le public, & les particuliers qui en ont connoissance, se rendent coupables devant Dieu & devant les hommes: & ce n'est pas de pareilles horreurs, dont vous voudriez vous autoriser sans doute, comme n'y trouvant rien, qui blesse, le moins du monde, l'humanité, le bon sens & la justice.

TENONS-NOUS en donc, Monsieur, à une disproportion de fortunes, qui, quelque grande qu'elle soit, n'offense, ni ne révolte point la nature. A ce riche qui possède dix mille arpens de terre, ou un empire, si vous voulez, opposons ce rustre, à qui un demi arpent, ou même, au deffaut de fonds, à qui la sueur de son corps ne procure que le simple nécessaire, & rien de plus. Non, il n'y a rien ici qui ne soit dans l'ordre de l'équité la plus exacte, vû la connexion qu'a cet arangement des choses avec le train de la société, dont il devient le premier mobile; & les effets merveilleux qui en résultent. Il est nourri, ce rustre; il est vêtu; il est dans l'heureuse obligation d'un travail journalier, source de mille vrais biens. La nature est satisfaite, ou doit l'être. Loin qu'il soit à plaindre, que son sort est digne d'envie,

vie , déchargé qu'il est de ces superfluités acablantes , en échange des quelles il a reçu la santé , la force , la paix , l'innocence ! Que l'on remette en partage toutes les terres qui couvrent la surface de notre globe ; que l'on y remette tous les trésors qu'il renferme dans son sein : celui de nous , qui n'en recevra que ce qu'exigent ses besoins , n'aura qu'à se louer , s'il est sage , du lot qui lui est échu , & laisser les plaintes & les murmures , à celui-là seul qu'on en aura chargé beaucoup au-delà.

CHANGEONS maintenant d'objets, Monsieur, Au-lieu d'une distribution de terres , ou de métaux plus vils qu'elles , représentons-nous la société des hommes , prête à se partager des richesses fort supérieures , en un mot , & pour tout dire , sur le point de se distribuer entr'eux ce sexe aimable , vers lequel un penchant inséparable de notre être , pousse chacun de nous avec une si douce violence. Ici le nombre des choses à posséder n'est qu'à peu près égal à celui des possesseurs. Je ne mettrai point en considération pour le présent , que ces trésors , qui se sentent bien dignes de remplir toute la capacité d'un cœur , ne craignent rien tant que de n'en occuper qu'une portion restreinte & limitée. C'est une réflexion qui trouvera sa place ailleurs. Je me borne à l'heure qu'il est , au droit inviolable que chaque homme a dans le partage qui va se faire.

Je reprends le cas indiqué ci-dessus , dans lequel vous ne vouliez voir , ni injustice , ni désordre. Un homme s'arroge vingt femmes

à lui seul, & contraint dix-neuf autres hommes à demeurer dans le célibat. Quoi, Monsieur, vous la droiture & l'humanité-même vous refuseriez plus longtems de reconnoître l'injure qui est faite à chacun d'eux ! Le pauvre apaise les cris de son estomac, & se défend des injures de l'air, aussi bien, & à moins de frais que le riche voluptueux. Mais quels moyens reste-t-il à ces dix-neuf hommes de satisfaire l'instinct pressant de la nature ? Sont-ils moins sollicités par les aiguillons du tempérament ? Sont-ils moins dévorés par des feux, qui d'abord légitimes ne tarderont pas à devenir monstrueux, & à se tourner en une sorte de rage & de fureur ? Ont-ils moins un cœur sensible, qui les porte à s'unir chacun à cet autre lui-même, que la bonne mère commune lui destinoit ? Ont-ils moins besoin, Mon cher Ami, d'une douce compagne, soulagement de leurs travaux ? Vous n'ignorez pas ce que décidoit la Sagesse Divine dès l'origine des siècles : *Il n'est pas à propos que l'homme soit seul.* Ah, si parmi les charmes d'un séjour délicieux, Adam, Adam parfait, ne pouvoit être entièrement heureux, sans *une aide & une compagne semblable à lui*, combien cette consolation est-elle plus nécessaire à chacun de nous, dans cette vallée de larmes où nous trainons une misérable vie ! Enfin, un homme a-t-il moins qu'un autre, le désir de revivre dans ses enfans, & de se procurer par eux un appui de sa vieillesse ? Ce désir est-il criminel, ou seulement même vicieux ? Est-ce une passion déraisonnable, effrénée, comme celle

celle qui nous fait convoiter un mets recherché, quand un aliment simple est sous notre main, & un habit tissu d'or ou de soie, quand une étoffe grossière nous deffend de rester de l'intempérie des saisons ? Est-ce un dérèglement de la nature, que ce désir, ou si c'en est au contraire l'intention la plus marquée ?

CONCLUONS donc que tout homme a un droit essentiel de prétendre au mariage, aussi bien que quelque autre homme que ce soit. Concluons que c'est-là un des droits les plus sacrés de l'humanité ; que cependant la poligamie le blesse, ce droit, de la manière la plus directe ; & que par conséquent, c'en est plus qu'il n'en faut pour la faire rejeter, de tout Etat, qui se pique tant soit peu d'être régi par des loix équitables & judicieuses.

MAIS si par ce seul endroit j'ai déjà convaincu la poligamie d'injustice envers les particuliers, il ne m'est pas moins facile de faire voir par le même moyen, combien elle est préjudiciable à la Société toute entière ; il ne m'est pas moins facile, Monsieur, de renverser ce préjugé, dans le quel vous êtes avec tant d'autres, que cet usage est capable de contribuer extrêmement à la multiplication des hommes. On ne pense de la sorte, que quand on ne considère la chose qu'en gros, & d'un coup d'œil superficiel. Dès qu'on y fixe les yeux, cette grande idée n'est plus qu'un fantôme qui s'évanouit au moment-même.

CERTAINEMENT, dit-on, un homme aura plus d'enfans avec vingt femmes qu'avec une
 feu-

seule. Eh oui, il n'y a point de doute à cela. Mais où les prend-il, ces vingt femmes? s'il peut se les procurer, sans faire tort à personne, je n'y mets plus d'obstacle; mais cela n'est pas possible. Pour que cet homme ait vingt femmes, il faut que dix-neuf autres hommes, qui demeureront dans le célibat, ne contribuent point à la propagation. On doit donc convenir que l'avantage est déjà nul, & que c'est sans aucune sorte de dédommagement à l'égard de la Société, que ces dix-neuf hommes se trouvent blessés dans leur droit naturel par l'abondance de l'autre. Mais il y a plus; c'est que cette injustice est en pure perte, & qu'elle est, je le répète, vraiment préjudiciable à la Société même. Pour qu'elle ne le fût pas, il faudroit que ce seul homme pût avec ces vingt femmes faire & entretenir autant d'enfans, que vingt hommes avec une femme pour chacun d'eux. Or c'est ce qui n'est pas: disons mieux; c'est ce qui est contraire à l'expérience & au bon sens. Vingt hommes avec chacun leur femme, donneront beaucoup plus d'enfans, & les entretiendront beaucoup plus aisément, qu'un homme avec vingt femmes à lui seul. La multitude & la variété auront bientôt énérvé les forces de cet homme: il ne fera plus, bientôt, que languir au milieu de son nombreux sérail: il ne tardera pas à devenir incapable de tirer d'une seule femme, le service qu'on en peut attendre; bien loin qu'il puisse tirer de ses vingt femmes à la fois, tout le service qu'elles rendroient entre les mains d'un pareil nombre d'hommes, selon
l'in-

l'intention de la nature. sans compter, Monsieur, que l'amour mutuel qu'une femme & un mari ont communément l'un pour l'autre, les rend bien plus propres à concourir à la génération & à l'éducation de leurs enfans; bien plus propres, vous dis-je, que ne peut être un homme seul, dont l'amour & les facultés sont si fort partagés entre une multitude de rivales, qui vivent dans une guerre déclarée les unes avec les autres. Mais cette raison-ci est d'un autre ordre, & nous aurons occasion de la traiter à part, dans la suite, avec toute l'étendue qui lui convient.

VOILA, Monsieur, le premier tort que la poligamie fait tant aux particuliers qu'à l'Etat. Remarquez en passant, je vous prie, une nouvelle disparité, bien essentielle, entre l'inégalité de la distribution des femmes, & celle des fortunes, dont nous parlions tout à l'heure. Celle-ci est le lien de la Société, le principe de la subordination, le ressort qui anime tout, qui met tout en jeu & en action dans le monde moral; sans elle tout y feroit mort, arts, industrie, services mutuels. L'autre ne va qu'à dégrader le monde physique, en anéantissant insensiblement les générations, outre les maux sans nombre qu'elle produit dans le moral, & dont nous détaillerons les principaux en tems & lieu.

C'EST donc-là ce prodigieux avantage de la poligamie, pour hâter la propagation des hommes. Je crois que vous commencez dès ici, Monsieur, à voir que ma proposition
n'é-

n'étoit point si paradoxe, & que ce sont, tout au rebours, les hautes idées des partisans de cet usage qui n'ont pas la moindre aparence de fondement. Car il faudroit de deux choses l'une, ou même il faudroit ces deux choses à la fois, pour que la coutume des Orientaux fût aussi utile, qu'elle est en effet préjudiciable à la multiplication du genre humain. Il faudroit, & que le nombre des femmes fût pour le moins double de celui des hommes, & que les hommes de leur côté fussent en général, ou doués de plus de vigueur qu'ils ne sont, ou capables de plus de modération au milieu des plaisirs séduisans de la diversité.

Ceci me conduit à une seconde considération, qui n'est pas moins puissante que la première, pour mettre dans son jour l'extrême injustice de la poligamie. C'est celle qui se tire du degré de tempérament qu'il a plu à la nature de donner en partage aux deux sexes: ce sera, Monsieur, le sujet de la suivante.





L E T T R E * * * * *

E U D O X E.

*Seconde preuve contre la Poligamie, tirée 10.
du degré de tempérament naturel à chacun
des deux Sexes, 20. des sentimens d'amour
qu'un homme exige d'une femme, soit qu'il
n'en ait qu'une, soit qu'il en ait plusieurs.*

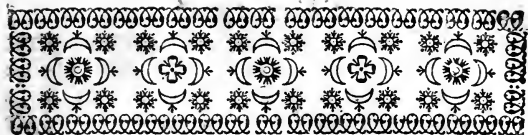
VOUS n'avez point répondu, Monsieur, à ma dernière Lettre : je ne serois pas étonné que vous fussiez déjà satisfait, & que votre pénétration vous eut fait aller au devant de tout ce qu'il me reste à vous dire. Si ce n'étoit donc pour achever de remplir mes engagements, je ne fais si je ne passerois pas à mon troisième Article sans achever de traiter à fonds celui-ci. Cependant comme j'ai plusieurs choses extrêmement importantes à toucher encore, & que vous pouriez bien ne les avoir pas rencontrées toutes, je vais continuer cette matière jusqu'à nouveaux ordres ; libre à vous de me faire passer à l'autre, si vous le jugez plus à propos.

MAIS, Monsieur, ce sera bien à vous que je continuerai toujours d'adresser la parole ; mais ce ne sera point, s'il vous plaît, contre vous que je ferai supposé combattre. Ce
fera

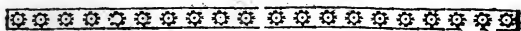
fera contre les incrédules, & contre ces Chrétiens qui n'ont pas honte de se déclarer, comme eux, partisans opiniâtres de la poligamie. Pour vous, votre méprise passagère ne tire point à conséquence, & je croirois vous faire injure, de vous soupçonner encore dans un sentiment, où l'esprit & le cœur sont également en défaut.

LA preuve que je vais déduire ici, Monsieur, est si considérable, qu'il me semble bien étrange que les partisans de la Poligamie y aient fait si peu d'attention, rien n'étant plus propre à faire toucher au doigt à quel point cet usage est injuste, & disproportionné aux intentions de la nature. Cette preuve est d'une telle force, que j'oserois bien défier nos beaux-esprits d'entreprendre seulement d'y répondre; ou s'ils en vouloient faire l'essai, quand même ils se réuniroient tous pour le tenter, je puis assurer qu'ils n'en viendroient point à bout. Il est vrai qu'elle pourroit leur donner occasion de débiter quelques indécentes railleries, à quoi la plupart d'entr'eux n'ont dans le siècle où nous sommes, que de trop heureuses dispositions. Mais j'espère qu'ils auroient soin de s'en abstenir pour peu qu'ils voulussent agir en gens d'honneur, & non d'une manière indigne de toute recherche sérieuse & philosophique.


(La Continuation dans le Num. suivant.)



P E T I T R E S E R V O I R.



Suite de la seconde preuve contre la Poligamie.

 **C**ETTE preuve démonstrative, ainsi que je vous en ai prévenu dans ma dernière, se tire de la considération du degré de tempérance qu'il a plu à la nature de départir aux deux Sexes, & de ce plaisir si sensible dont elle les a rendus susceptibles dans leur union. Soit que nous considérions ce plaisir dans les appétits charnels du corps, soit que nous l'envisagions dans la part que l'ame y prend elle-même, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un dessein marqué de cette Sagesse Infinie qui nous a formés ; mais on ne peut douter aussi qu'une pareille Sagesse n'a pû se prêter à cette institution, que pour des raisons tout-à-fait dignes d'elle, & non dans la vue de nous procurer des voluptés brutales, trop au-dessous de l'excellence de notre être. Son plan général, comme

Num. LXIV. D me

me vous savez , Monsieur , & comme tout le monde en convient , semble avoir été de payer toujours de quelque plaisir les soins que chaque individu prend pour sa propre conservation , & à plus forte raison ceux qu'il prend pour la conservation de son espèce. La chose étoit trop importante , pour qu'elle osât s'en rapporter à notre prudence & à notre exactitude , malgré le grand intérêt que nous y avons nous-mêmes. C'est pour cela qu'elle attache des sensations gracieuses à ces actions si indispensables de la vie , manger , boire , se reposer des fatigues de son travail , parce que soulager la faim , la soif , la lassitude , & tous les autres besoins du corps , c'est opérer sa propre conservation , & qu'elle sembloit craindre sans cet apas , que notre intérêt & la nécessité même ne fussent pas suffisans pour nous y déterminer ; du moins qu'ils ne fussent pas pour nous y déterminer à tems. Mais combien l'intérêt de l'espèce est-il d'une plus haute importance , & combien notre négligence seroit-elle plus à redouter , Monsieur , à cet égard ? C'est donc aussi en conséquence de ce même plan général , qu'elle attache inviolablement un plaisir plus vif encore qu'à tout le reste , au grand oeuvre de la génération , où il ne s'agit pas moins que de la conservation de l'espèce entière , & non de celle d'un simple individu.

OR maintenant au quel des deux Sexes ce plaisir a-t-il été rendu plus vif & plus nécessaire ? Sans recourir à la décision fameuse de

Ti-

Tiresias (*), il ne faudroit, Monsieur, que consulter l'uniformité constante des procédés de la nature. Nous savons qu'elle a coutume de proportionner les dédommagemens aux difficultés de l'objet qu'elle se propose d'obtenir. Concluons de là, que c'est à celui des deux, pour qui l'oeuvre de la génération est, & si pénible, & si dangereux dans ses suites. Je ne doute pas que tous ceux à qui je parle ne soient de cet avis, même indépendamment des raisons qui l'établissent; mais je veux bien n'en point tant exiger, & je me contente de supposer sur ce point une égalité qu'ils n'admettroient pas, s'il ne s'agissoit que de plaisanter.

SUPPOSONS-LA donc cependant, Monsieur; l'injustice de la Poligamie n'est-elle pas encore assez sensible? Quoi, tandis qu'un seul homme s'épuîsera, & s'énervera brutalement au milieu de dix à douze femmes (†), lui qui peut à peine en satisfaire une seule, il laissera chacune d'elles languir dans les incommodités d'une longue & pénible grossesse, en attendant les douleurs cruelles qui doivent en être le triste dénouement! Il les laissera se consumer dans de vains désirs, privées des dédommagemens qui leur étoient préparés, ou n'en goutant que ce qu'il leur faut pour rendre leur tourment moins supportable!

(*) Voyez Metamorphoses d'Ovide Livre 3^e.

(†) C'est le moindre nombre qu'on en donne au St. Roi David tout à la fois, sur dix-huit au moins, ou peut-être trente en tout, en une quarantaine d'années.

table ! Il ne fera qu'atifer un feu qu'il n'a ni le pouvoir ni l'intention d'éteindre ! Enfin il jouira feul honteusement & tiraniquement des bienfaits de la nature , au dépens d'un nombre de perfonnes , dont chacune y a fans comparaifon plus de droit , qu'il n'a l'audace de s'en arroger lui-même !

C'EN est affez , Monsieur ; n'infiftons pas d'avantage fur cet Article , où chacun peut fupléer fans peine , & où il ne s'agit plus que d'avoir quelques principes d'équité , pour tirer de juftes conféquences.

SI quelqu'un s'avifoit de prétendre , qu'il peut fe trouver des hommes d'un tempérament affez violent , pour avoir befoin de plufieurs femmes , je répondrai premièrement que cela n'est pas trop sûr , & que fi cen'est l'injuftte plaifir de la diverfité , une femme feule peut fufire , du moins pour calmer les feux de l'homme du monde de la complexion la plus défavorable à la continence. J'ajouterai , que la même chofe fe pourra dire , & fera peut-être même vraie plus fréquemment , à l'égard des femmes. Or je demande à nos adverfaires , s'ils feront d'avis d'accorder aux femmes la liberté de plufieurs maris , & fi leurs époufes avoient lieu d'être peu fatisfaites d'eux , ou par foibleffe d'une part , on par excès de tempérament de l'autre , s'ils auroient la complaifance de leur en donner le confeil avec la permiffion. Enfin il faut obferver que ces cas , ou de foibleffe , ou d'excès de tempérament , font à la vérité des inconvéniens , mais des inconvéniens particuliers , aux quels il n'est pas poffible que
des

des loix générales ayent égard. Dans ces cas là, *comme*, selon la belle maxime de Plaute (*), *une femme de bien doit se contenter de son mari, il est juste aussi qu'un bonnête homme se contente de sa femme, & d'une seule femme*. Si l'on souffre par trop de santé, c'est une sorte de maladie. Il n'y a qu'à recourir à l'art des médecins, qui seront bien mal-adroits, s'ils ne réussissent en ce genre-ci. Mais fût-on Roi & quelque chose de plus, on n'a pas droit de bouleverser l'ordre moral & le physique, comme un frénétique n'a pas droit d'égorger les personnes qui l'environnent, lorsque l'ardeur de la fièvre lui en fait naître la fantaisie. En un mot à moins d'être, Monsieur, dans l'impertinente & ridicule opinion, que les femmes sont d'une création fort inférieure à celle des hommes, il doit demeurer pour constant, que des loix équitables ne peuvent se dispenser de garder entre les deux Sexes, sur ce qui concerne le mariage, une entière égalité; la nature y ayant déjà mis celle du nombre, & ayant eu soin de compenser dans l'un, par plus de douceur & d'agréemens, l'avantage de la force dont elle a voulu gratifier l'autre.

Si nous élevant maintenant au dessus de l'instinct charnel que nous avons de commun avec les bêtes, nous venons à considérer cet amour plus pur, qui fournit aux personnes des deux Sexes les plus délicieux instans de leur vie, nous trouverons encore lieu de tirer la même conséquence. L'Amour

ne

(*) Merc. Act. 5. Sc. 1.

ne peut se payer que par l'Amour : l'Amour le plus entier ne peut se payer que par le retour le plus entier & le plus parfait. Quoi donc, un mari ne demande-t-il pas toujours, & tout le cœur, & toute la tendresse de son épouse ? On fait à quel point nous osons porter nos prétentions à cet égard. Le moindre partage est un crime, selon nos idées ; un soupir qui ne seroit pas pour nous, est une offense atroce ; des feux éteints depuis long-tems, éteints même avant l'union qui nous a rendus maîtres de la personne de nos épouses, nous inquiètent souvent & nous chagrinent, lorsque nous en avons connoissance. Eh de quel front, Monsieur, exiger d'un Sexe que nous tenons pour si foible & si fragile, plus que nous n'exigeons de nous mêmes ? Est-il moins susceptible de délicatesse, ce Sexe aimable, seul principe de tout l'amour pur & délicat qui anoblit l'Univers ? Sent-il moins bien que nous tout le prix d'une tendresse mutuelle & sans partage ? A-t-il le cœur moins haut pour se réputer digne d'un tel bonheur ? Y aspire-t-il, à ce bonheur, avec une ardeur moins vive, moins capable de troubles & d'agitation ? La paix, le repos, la tranquillité de l'ame, sont-ce pour lui des biens moins désirables & moins précieux ? Or c'est-là ce que foulent aux pieds, avec le mépris le plus odieux, les maximes Arabesques des partisans de la Polygamie. Un barbare Turc se croit en droit de maltraiter, que dis-je, de poignarder une femme, parce qu'à son gré elle n'a pas pour lui un attachement assez tendre, ou parce qu'il

qu'il aura cru démêler en elle de l'inclination pour quelque autre homme, tandis que lui-même repartit son amour, ou plutôt sa brutalité, entre dix femmes, tout prêt à en prendre davantage, s'il avoit le moyen de se les procurer. Ainsi donc, satisfactions de toute espèce pour un Sexe, mortifications de toute espèce pour l'autre; nul égard aux gémissemens d'une innocente jalousie, abandon furieux aux fougues & aux transports de la jalousie la plus inique! Ah, Monsieur, de pareilles maximes peuvent être reçues chez des peuples à demi sauvages, qui ne connoissent d'autres loix que la violence, & qui n'agissent jamais que d'une manière emportée, cruelle & tyrannique. Mais que parmi des nations civilisées il se trouve des hommes, & qui encore.... des Philosophes, & qui encore.... des Chrétiens-mêmes, qui osent entreprendre d'en justifier le principe: c'est en vérité le plus haut comble d'égarement de la raison humaine, dans l'un des points les plus essentiels de la morale; c'est la marque la moins équivoque de l'affreuse dépravation de cœur, qui n'est aujourd'hui que trop répandue parmi nous.

JE prens nos Chrétiens à partie, Monsieur; ce qui va suivre ne regarde qu'eux. Il est triste qu'il faille les relever sur un sujet de cette nature. Que ne laissons-nous de pareilles erreurs aux ennemis de la foi, à ces fiers deffenseurs d'une raison tant de fois prise en deffaut? Quels reproches à leur tour ils font en droit de nous faire! Au milieu des lumières de la révélation qui nous

guidoit, nous ne sommes gueres plus éclairés qu'eux; nous ne sommes que plus inconséquens. Nous proscrivons un usage en effet des plus dignes d'être pros crit: mais c'est sans trop savoir, ni pourquoi, ni comment; c'est en regrettant ses prétendus avantages, en nous dissimulant ses injustices; comme si notre divin maître ne nous en avoit pas appris là-dessus, plus qu'il ne falloit, pour fixer de si honteuses incertitudes. En voici la preuve, Monsieur. Suivez, je vous en conjure, un raisonnement sans doute moins propre à remuer l'ame que ce qui précède, mais qui ne l'est pas moins à se faire entendre avec force aux esprits les plus rebelles.

On ne sauroit douter que Jesus-Christ condamne la Poligamie (*). Dès lors pour le moins la voilà censée criminelle; il n'y a pas de Chrétiens qui soient capables d'en disconvenir. L'unique ressource donc de ceux qui ont conçu pour elle un si profond respect, c'est de prétendre, que la deffense seule est ce qui la rend criminelle, sans qu'on soit en droit d'y supposer une iniquité intrinsèque, qui la rende digne de la deffense; comme les mariages entre freres & sœurs, ou pour prendre un exemple moins sujet à contestation, (quoique l'idée ne soit pas fort noble,) comme la deffense de l'usage de la chair de porc, sous l'ancienne loi, n'emportoit pas que ce fût un crime en soi que d'user de la chair de porc. Non, Monsieur;

je

(*) La chose a été démontrée dans quelques unes des Lettres précédentes.

je soutiens qu'il n'en est pas ainsi, & que la manière dont notre divin maître condamne la pluralité des femmes, en suppose essentiellement l'iniquité. Un peu d'attention, je vous en supplie.

LE fils de Dieu ne dit pas en propres termes; *Vous ne prendrez point plusieurs femmes*. Il se contente de nous faire voir ce qu'il pense d'un tel mariage. Cela peut d'abord paroître défavantageux à ma thèse; pour moi j'en juge tout le contraire. Je ne répéterai point, Monsieur, ce que j'ai déjà touché, que Jesus-Christ ne prend un tour si vague que parceque la chose n'avoit pas besoin d'un autre, étant du nombre de celles qui sont formellement prosrites, & par la loi de nature, & par celle de Moïse même. Cette vérité n'est pas encore mûre, & ne fera bien goûtée qu'à la fin de notre controverse. Je m'en tiens donc à ceci, que pour éprouver notre obéissance, ou pour d'autres raisons particulières, la Sagesse Divine peut fort bien nous interdire ce qui est innocent en soi, mais qu'elle ne peut pas regarder dans ses idées comme criminel, ce qui ne seroit pas effectivement criminel, ni qualifier du titre spécial d'un certain crime, ce qui ne seroit pas effectivement ce crime; qualifier, par exemple, d'adultère, ce qui effectivement ne seroit pas un adultère. Si Jesus-Christ avoit dit, *Vous ne prendrez pas plusieurs femmes*, ah soit, qu'on s'imaginât pour lors qu'il ne nous eût donné ce précepte que pour nous élever à une plus hau-

te perfection, fans qu'il y eût au fond le moindre mal à prendre deux ou trois femmes plutôt qu'une seule; on le pouroit. Mais ce n'est pas cela. Jesus-Christ nous donne lieu de conclure, qu'il regarde la simple bigamie comme un adultère: Donc la bigamie est réellement & essentiellement telle qu'il la regarde. La qualification décide. Une deffenſe du Seigneur la rendroit bien criminelle, d'innocente qu'elle étoit auparavant, mais elle ne la rendroit jamais un adultère, ſi elle n'en étoit un. De même que la deffenſe de manger de la chair de porc rend bien criminel l'usage de la chair de porc, mais elle n'en peut pas faire, ni un adultère, ni un meurtre, ni un inceſte, ni même à proprement parler, (ſentez, je vous prie, la juſteſſe de ce que je vous diſ-là,) ni même un péché d'intempérance, parce qu'il eſt poſſible que ce ne ſoit pas par intempérance, c'eſt-à-dire par un goût paſſionné pour cette ſorte de viande, qu'un Juif ſe laiſſe aller à en uſer; comme ſi ce vénérable martyr de l'Histoire des Macabées, eût été vaincu par les preſtantes ſolicitations de tous ſes amis, dont la perfide tendreſſe fit de ſi grands efforts pour le ſauver. L'usage de la chair de porc pourroit bien être qualiſié d'idolatrie, parce qu'il en eſt un des ſignes à l'égard d'un Juif, & que des ſignes n'ont le plus ſouvent rien que d'arbitraire & de factice: mais encore un coup, ſans une ſouveraine abſurdité; il ne pouvoit pas être qualiſié d'adultère, ni la Poligamie non plus, Monsieur, ſi de fait & de

de droit la Poligamie n'en est pas un. L'absurdité, je l'avoue, seroit un peu moindre; la fausseté seroit la même. C'est changer les essences des choses : c'est vouloir que le triangle soit cercle, & que le cercle soit triangle : ou, sans aller jusqu'à l'ordre métaphysique, si nous nous en tenons au grammatical, c'est une impropriété si puérile, qu'elle n'est pas supportable.

JE sens que l'on peut me faire une chicane. „ Jesus-Christ condamne, comme adultère, un cas de divorce qui étoit permis „ sous l'ancienne loi. Donc l'ancienne loi „ permettoit un adultère. Donc j'ai tort „ d'en conclure que cette même loi n'a pu „ permettre la Poligamie “. Aussi n'est-ce pas cela que j'en conclus. S'agit-il ici de l'ancienne loi ? Il n'est question entre nous, Monsieur, pour le présent, que de ce qu'est la Poligamie, & de ce que notre divin maître en pense. Or ce qu'elle est, & ce qu'il en pense, se réduit au même, *Que c'est essentiellement & en soi un adultère dans toutes les formes.* Quant à la conséquence, que l'ancienne loi en permettant le divorce permettoit ce qui est essentiellement & en soi un adultère, il y a bien des choses à dire là-dessus. Cette difficulté pourroit être la matière d'une ample dissertation où je n'ai point envie de m'engager. Il faudroit rechercher d'abord quel étoit au juste le cas de divorce que toléroit la loi de Moïse. Ceci seroit facile : il est assez clair que c'étoit celui d'une aversion, ou antipathie fondée & insurmontable. Je ferois voir ensuite qu'à tou-

te rigueur ce cas n'a rien que de légitime, & que seulement faut-il convenir que la tolérance à cet égard est très dangereuse, à cause de l'extrême abus qu'on en peut faire. Ceci posé, j'établirais qu'à le bien prendre ce que Jésus-Christ a condamné comme adultère, n'est pas ce que Moïse avoit permis. Je distinguerois donc avec soin deux choses dans la décision de notre divin maître, une révocation, & une condamnation; la révocation de la tolérance qu'avoit accordé Moïse, & la condamnation, sur le pied d'adultère, de l'usage abusif que l'on faisoit de cette tolérance. Outre cela il s'agiroit encore d'examiner, dans la supposition que l'abus même eût été en quelque sorte toléré par la loi de Moïse, s'il l'auroit été par la loi considérée comme loi morale, ou comme loi simplement civile, de manière que ceux qui feroient tombés dans l'abus n'eussent été à couvert que des poursuites juridiques, sans laisser d'être très comptables au jugement de Dieu, & au tribunal de la conscience. Voilà ce qu'il faudroit discuter, & cela ne feroit pas court. Sans se jeter dans tout ce détail, il est bien plus à propos de nous retrancher sur une seule observation : celle de la différence infinie, qui se faisra plus avantageusement encore dans la suite de cette controverse, de la différence infinie, vous dis-je, Monsieur, qu'il y a entre une permission du divorce & une permission de la Poligamie ; entre une permission du divorce restainte à un cas unique, celui d'une antipathie insurmontable, & une permission de
la

la Poligamie si vague, qu'elle eût mis un pieux Israélite en droit d'essayer tous les goûts de l'incontinence, au milieu d'une vingtaine de femmes, & d'avantage; enfin entre une permission du divorce, qui laisse une malheureuse femme en liberté de se consoler dans les bras d'un autre époux, & une indigne permission de la Poligamie, qui abandonneroit à un Sexe toutes les satisfactions du monde, & réserveroit toutes les mortifications pour l'autre.

CETTE chicane qu'il m'a falu prévenir, m'a quelque peu écarté de mon sujet: revenons-y. J'ai donc prouvé, Monsieur, par l'autorité de notre divin législateur, que la Poligamie est essentiellement & en soi, une infraction des loix éternelles du mariage, une infidélité envers une première épouse, en un mot un adultère. Je ne puis me tenir de me refaisir en cet endroit, de cette belle & magnifique maxime de St. Paul, hélas, dont j'avois promis de vous faire grace; mais je me persuade que vous ne voulez plus de grace à l'heure qu'il est. J'ai fait usage ci-dessus d'une maxime de Plaute, payen & Poète Comique. Il me sera bien permis, je pense, de mettre en regard avec elle une maxime du Saint Apôtre des gentils; dussai-je, pour ne vous rien retirer contre ma parole, la considérer ici sans autorité particulière, & seulement comme l'énoncé le plus heureux, de la doctrine de Jesus-Christ & du bon sens.

LE Poète dit: *Une femme de bien doit se contenter de son mari; il est juste aussi qu'un*
bon-

bonnête homme se contente de sa femme ; & d'une seule femme. Quelle vérité , & comment comprendre que quelqu'un qui se pique un peu de droiture puisse y refuser son assentiment ! La maxime de St. Paul , plus énergique encore pour l'expression , ne frappe pas l'esprit d'une lumière moins pénétrante. „ De même , dit-il , que la femme n'a pas „ son propre corps en sa puissance , mais „ qu'elle est en la puissance de son mari : „ pareillement aussi le mari n'a pas en sa „ puissance son propre corps , mais il est en „ la puissance de sa femme ”. Oh si cela est vrai du corps , l'est-il moins de toute la personne ? l'est-il moins des sentimens du cœur ? l'est-il moins de cet amour le plus entier , qui ne peut se payer que par le retour le plus parfait & le plus entier ? *Le mari n'est plus en sa puissance ;* il ne peut donc plus disposer de lui-même. *Il est en la puissance de sa femme ;* il ne peut donc plus disposer de lui-même , au mépris & contre les intérêts de cette femme , dont sa personne est devenue le véritable domaine. Un échange mutuel s'est fait , & sans une violence tyrannique cet échange n'a pu se faire qu'à conditions égales. Obligations réciproques , parité complete ; voilà le droit de la nature. Car je vous prie , Monsieur , St. Paul ne nous expose-t-il ici qu'une opinion qui lui soit particulière ? Est-ce un avis , un conseil qu'il hasarde en de certaines conjonctures embarrassantes ? Est-ce une liberté qu'il se donne , & sur laquelle il croye devoir prévenir ses lecteurs , & leur faire beaucoup d'ex-

d'excuses ? Nullement, prenez y garde. Relisez l'endroit (*), & vous verrez tout au contraire que c'est un principe général dont il s'appuie ; une maxime connue, reçue de ceux à qui il parle ; une vérité qui n'existe pas d'hier, ni d'avant hier, mais dont l'ancienneté remonte à celle du monde, & plus haut, dont l'ancienneté remonte à celle de l'institution-même des deux Sexes, arrêtée dans les décrets éternels du Créateur. Ah qu'il étoit éloigné, ce saint Apôtre, de penser, que des Chrétiens méconnoitroient un jour un principe si lumineux qu'il se contente de présenter avec simplicité ! Et qu'il est étrange aussi d'en trouver tant, je veux dire des Chrétiens, oui d'en trouver à chaque pas, qui aient moins de droiture, soit dans le cœur, soit dans l'esprit, qu'un Plaute, dont l'école, Monsieur, n'étoit apparemment pas celle des bonnes mœurs & de la vertu !

MAIS, insiste-t-on ; non, il n'est pas vrai qu'il y ait parité entre les obligations du mari & celles de la femme. Il faut même être bien aveugle, pour ne pas voir la disparité infinie, qui résulte de la constitution des deux Sexes. L'infidélité de la femme introduit des enfans étrangers dans la famille du mari, à son insû, au lieu que la Poligamie de ce dernier ne fait rien de tel. Voilà, ajoute-t-on avec toute l'assurance du triomphe le plus complet, voilà le fondement légitime

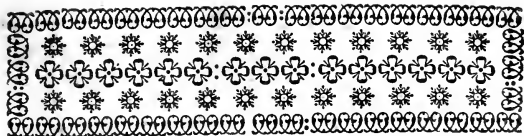
(*) 1^{re} Epître aux Cor. Ch. 7. v. 2, 3 & 4. Tout ceci fait allusion à quelque chose qui a été dit dans les Lettres 6 & 7.

gitime de l'inégalité des conditions , qu'une loi très équitable peut admettre entre les parties contractantes , dans le mariage.

SONT-CE des Chrétiens encore qui tiennent un pareil langage , au mépris de cette admirable maxime de St. Paul , & de la doctrine de leur divin maître ? Sont ce même des gens qui se piquent d'avoir perfectionné leur esprit par de profondes & solides études ? A la hauteur avec laquelle ils produisent ce raisonnement , on juge , Monsieur , qu'ils croient avancer tout ce qui se peut imaginer de plus victorieux : & c'est le faux tout pur qu'ils énoncent , le faux tout pur qu'ils en déduisent , & qu'ils en déduisent de la manière la plus fautive , aussi bien que la plus inique.

(La Suite dans le Num. suivant.)






P E T I T R E S E R V O I R.



Suite de la seconde preuve contre la Polygamie.

 E nie primò que le tort que nos infidélités font à nos épouses soit moindre, que celui que nous font les leurs. Començons par nous bien entendre. Ce n'est pas proprement infidélité qu'il faut opposer à infidélité; mais l'infidélité secrète des femmes, qu'il faut opposer à cette infidélité publique des hommes, que l'on appelle la Polygamie. C'est là notre thèse, & pour ne point trop m'étendre, je me renferme dans les bornes qu'elle m'indique. Quant aux infidélités publiques des femmes, si les loix forcent en ce cas un mari à reconnoître les enfans qui en proviennent, ce n'est pas le bon sens qui l'ordonne ainsi; c'est une extravagance du droit romain qui fait nombre parmi tant
Num. LXV. E de

de milliers d'autres (*). Et pour ce qui est de la pluralité des maris, comme ce n'est point une honte que le Sexe ait à se reprocher, il est fort inutile que nous en parlions. Il ne s'agit donc que de savoir, si l'infidélité secrète d'une femme, infidélité qui n'est un mal à l'égard du mari que parce qu'après tout elle peut être fûe, ou soupçonnée, si, dis-je, une infidélité de cette sorte est une aussi grande injure pour lui, que la Poligamie le seroit pour elle.

CELA peut-il se demander ? Un home, Monsieur, élève dix enfans qu'il croit très sincèrement lui appartenir; point du tout, ils sont d'un autre. Tant qu'il l'ignorera, quel est le tort qu'il en reçoit ? Il a travaillé à se procurer ces dix enfans, puis qu'il a lieu de croire qu'ils sont à lui. Si ceux-là n'étoient point nés, d'autres seroient nés, & il n'est pas fâché qu'ils soient nés. Il s'admire, il se complaît dans cette idée charmante. L'unique mal, c'est qu'il n'est pas impossible qu'il soit quelque jour détrompé de sa douce erreur ; & c'est-là principalement ce qui constitue le crime de l'adultère du côté des femmes.

UNE simple bigamie ne fait-elle rien de plus ? Elle amène effrontément, jusques sous les yeux d'une légitime épouse, une odieuse & détestable rivale. Cene sera, si l'on veut, qu'une épouse du second ordre, une femme secondaire, une concubine : distinction dont les Jurisconsultes de la Poligamie se servent sou-

(*) Tout le monde fait la maxime de droit, *Pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.*

souvent, & croient faire merveille. Oui, mais la prédilection du mari pour cette dernière, n'en deviendra par cet endroit-là-même que plus insultante pour la principale épouse. Elle verra, cette infortunée, croître chaque jour autour d'elle une troupe d'enfans qui feront quelque chose de plus qu'étrangers dans sa maison. Elle les verra, Monsieur, partager avec les siens, & les caresses, & l'héritage de son cruel époux. Et pour comble de désastre, une barbare loi lui interdira jusqu'au soulagement, qu'elle eût pu trouver dans la justice de ses plaintes.

QUEL travers que d'oser mettre en comparaison des injures si disparates! Mais allons, je le veux, tenons-nous en à la façon vulgaire de concevoir les choses. Ne sentons que les torts qui peuvent nous être faits; exagérons-les, en exténuant sans pudeur ceux de l'autre Sexe. Cette manière est tout-à-fait convenable à la dignité du nôtre, possesseur, par excellence, de la raison que nous n'accordons aux femmes que de la seconde main. J'admets le principe. „ L'infidélité la plus secrète de nos femmes est cent millions de fois pire pour nous, qu'une Poligamie publique de notre part ne l'est pour elles”. *Donc dans le contract que nous passons avec elles, leurs obligations doivent être plus étroites que les nôtres.* O la singulière Logique! Donc, Monsieur, nos obligations doivent être, pour le moins, aussi étroites que les leurs. C'est la véritable conséquence.

DE deux parties contractantes, celle qui

reçoit le plus & donne le moins , demeure chargée d'une plus grande redevance. Il n'y a point de doute ; & je vous mènerois loin par là , si je ne devois imiter la modération du Sexe dont je deffens la cause. Il se contente de l'égalité : je n'ai garde d'exiger plus , de peur qu'il ne m'en démentît lui-même. Puisque nous avons un si grand intérêt à obtenir de nos épouses une fidélité à toute épreuve , qu'est-ce que la raison & l'équité nous dictent en cette rencontre ? D'en acheter le droit, Monsieur : rien n'est plus dans l'ordre. Nous n'en jouissons certainement pas avant que de l'avoir aquis. Or par quoi est-il juste , disons mieux , par quoi est-il nécessaire que nous l'aquérions ? Ce point est-il donc si difficile à démêler ? Notre propre besoin nous fait ici la loi , comme il nous la fait lorsque nous achetons chez le marchand une pièce d'étoffe pour nous vêtir. Ce n'est pas le besoin que nous avons de cette étoffe , qui met le marchand dans l'obligation de nous la livrer ; c'est le prix que nous lui donnons. De même il est clair que ce n'est pas le besoin que nous avons de la fidélité de nos épouses , qui les met dans l'obligation de nous être fidelles , du moins à ne considérer les choses que par rapport à nous : c'est le prix dont nous payons le droit à leur fidélité ; & ce prix , au nom de Dieu, Monsieur , sans l'effronterie & la violence la plus atroce , quel peut-il être , que l'engagement à une fidélité pareille ?

VOYEZ ces deux époux aux pieds des autels. Ils vont prononcer les courtes & redouta-

doutables paroles qui les uniront à jamais. Que l'exacte équité décide de l'étendue des promesses qu'il leur convient de se faire. Il n'y a que quelques jours que Philogyne, tremblant, incertain de son sort, a démêlé dans les yeux de Celanire qu'il avoit le bonheur d'en être aimé. Un aveu ingénu a suivi de près. Elle consent à lui donner la main, mais il ne tient encore qu'à elle de se refuser à ses ardens desirs. Eh bien, Philogyne, à quoi voulez-vous que cette innocente personne s'engage, & que lui promettez-vous de votre part ? Vous exigez, ah cela va sans dire, une chasteté égale à celle de l'âge d'or. Vous prétendez aussi, que le cœur, que la pensée, que les regards n'aient d'action & de sentiment que pour vous seul. Soit, cela est raisonnable : ... Et vous, de par l'Eternel qui vous écoute, quel prix mettez-vous à tant d'amour ? ... Vous vous troublez, Philogyne, vous n'avez pas le courage de vous expliquer. Né sur les bords de l'Afrique ou de l'Hellespont, il auroit un peu plus d'audace, Monsieur : & si ce trouble n'avoit averti la belle fort à propos, je vous assure qu'il en auroit eu d'avantage dans quelques mois.

ENFIN je demande aux partisans de la Polygamie. „ Il est tant de manières dont une „ femme peut se rendre infidelle envers son „ mari ; n'en est-il point dont un mari puisse se rendre infidèle envers sa femme ” ? ou pour m'exprimer d'une autre façon, *N'est-il donc d'infidélités conjugales que celles-là seu-*

les qui nous ofensent ? Pour peu qu'il reste de pudeur, on n'ose pas se déclarer si net pour l'affirmative ; mais on prétend qu'un second mariage, dans les lieux où il est permis, n'est point une infidélité, parce qu'il est revêtu de tout l'appareil & de toutes les formalités que les loix exigent. Etrange conséquence, digne de la profondeur de jugement de ces habiles jurisconsultes ou moralistes ! Pour la couvrir du ridicule qu'elle mérite, je ne veux, Monsieur, que l'exposé naïf d'un seul cas de cette espèce.

UN homme amoureux de sa servante vit avec elle dans un commerce clandestin. Un reste de considération pour une femme qu'il a, est ce qui lui fait cacher ce commerce avec tout le soin imaginable. La chose se découvre enfin. Voilà, n'est-il pas vrai, un mari convaincu d'infidélité. Distinguons. Cet homme est très coupable envers la fille qu'il séduit ; il l'est envers les enfans qui en peuvent naître, lesquels vivront deshonorés & sans état ; il l'est peut-être même encore envers le public qu'il risque de scandaliser, puisqu'au bout du compte tout se découvre. Mais je nie, & je nie très fort, que dans les principes des partisans de la Poligamie, il soit coupable envers sa femme. Du moins pour qu'il ne le soit plus, y a-t-il un moyen bien facile. C'est de mener au temple l'objet de son adultère tendresse, couronné de fleurs & superbement paré ; de ramener en pompe cette nouvelle épouse en son logis, & de la placer dans le lit de sa maîtresse, en adressant à celle-

à celle-ci ces douces paroles: *Madame, voici dorénavant votre égale, qui même a sur vous l'avantage précieux de la jeunesse & de la beauté. Ayez pour elle les égards qui lui sont dus. Que ses enfans soient ici sur le pied des vôtres, &c. . .* Quoi, Monsieur, ce ne sera pas-là une infidélité! Et où y en aura-t-il jamais! Et qu'est-ce, bon Dieu, que l'état des femmes, & quel est le malheur inséparable de leur condition, si la régularité même de leurs époux à se conformer aux loix, est tout ce qu'elles en peuvent attendre de plus insultant & de plus cruel!

Ainsi donc il en faut revenir à ce point, que selon les idées des Poligames, le mariage est un contract où tout est accordé à un Sexe, tandis que tout est refusé à l'autre: ce qui est assurément le comble de la tyrannie d'homme à homme, & à plus forte raison d'une moitié du genre humain vis-à-vis de l'autre moitié toute entière. Ceux que l'éducation & la coutume familiarisent avec des maximes si tyranniques, s'appellent des barbares. Quant à ceux qui nés au sein de la Philosophie & du Christianisme, prennent à tâche de les défendre, Monsieur, ces odieuses & tyranniques maximes, j'avoue que je ne fais pas trop, quelle est la qualification qui leur convient.

VENONS à de nouvelles réflexions qui ne le céderont guères aux précédentes. Ce n'est encore ici que la moindre partie des motifs qui doivent nous faire regarder la Poligamie, comme un usage non seulement injuste,

mais infiniment préjudiciable à l'ordre & au bonheur de la Société. Si donc vous le jugez à propos, nous n'en resterons pas en si beau chemin ; nous pousserons ces zélés partisans à toute outrance ; nous achèverons de terrasser leur monstrueuse erreur, & ne lui ferons grace d'aucun des coups dont il est possible de la fraper. Il n'y auroit que l'impatience que vous témoignez, de me voir à mon troisième article, qui m'engageroit à passer outre : mais je crois qu'il n'en vaudroit que mieux que cette matière-ci fût auparavant toute épuisée. Je ne saurois, Monsieur, couvrir de trop de honte cet inique & pernicieux usage, qui renverse dans l'essence du mariage ce qu'elle a de plus inviolable & de plus sacré. C'est ce qui mettra la question qui nous reste, à l'égard de l'ancienne loi de Dieu, dans le point de vue le plus intéressant, si je ne me trompe. Mandez-moi vos intentions ; ou j'interpréterai votre silence conformément aux miennes, si vous jugez inutile de m'écrire, n'ayant rien jusqu'ici à me communiquer.



„ OUTRE ces deux Lettres on a jugé à
 „ propos d'insérer encore ici ce Morceau
 „ de la *Preface*.

Extrait de la PREFACE.

ON se propose deux objets fort différens, dont l'un est sensible dans toute la suite de l'ouvrage, & l'autre ne se manifeste qu'à l'instant de la conclusion.

LE

LE but qui se présente le premier, & qui demeure le plus long-tems sous les yeux, c'est LA MONOGAMIE, ou *l'Unité dans le mariage*, article, sur le quel on s'engage à établir contre le préjugé comun, & cela d'une façon démonstrative, la plus exacte & la plus parfaite conformité entre les trois loix, de la Nature, de Moïse & de J'esus-Christ, selon ce que le titre annonce.

ON demandera quelle est l'utilité de cette entreprise, l'usage contraire n'étant pratiqué nulle part où ce livre puisse espérer sans doute de rencontrer des lecteurs. Seroit-ce de mettre en sureté les prérogatives & les droits de nos Dames Européennes ? La religion, & la coutume plus puissante encore, y pourvoyent de reste, beaucoup mieux que tous les écrits imaginables.

CE n'est pas non plus le fruit qu'on attend, ni qu'on voudroit attendre, de son travail. Que le ciel préserve un Sexe aimable d'avoir besoin de cet apui ! On ne laisse pas cependant de se flater, que ce Sexe de qui dépend, comme de raison, la fortune des ouvrages qui le concernent, aura quelque lieu d'être satisfait de celui-ci. Sa cause y est soutenue avec zèle ; & le Public n'aura pas de peine assurément à y reconnoître un Auteur, dont une Femme a dirigé la plume, ainsi qu'on l'annonçoit il y a déjà plus de dix-huit mois, dans une occasion qu'on en a eue (*).

QUAND

(*) Dans les *Mémoires de l'Auteur*. L'extrême foiblesse de sa vue le mettant hors d'état de tenir la plume, tout cet ouvrage, aussi bien que quel-

QUAND un sujet est bien traité, deslors il est suffisamment utile ; s'il l'est mal, il n'y a plus de question à faire.

C'EST donc à la lecture de cet ouvrage qu'on auroit droit de renvoyer ceux qui paroissent s'inquiéter si fort sur l'usage dont il peut être. Que si pourtant quelqu'un exigeoit qu'on lui énonçât une utilité particulière, la chose ne seroit pas bien difficile. Il n'y a qu'à dire, que c'est de renverser de fond en comble trois redoutables objections contre le Christianisme, qui depuis long-tems ont été pressées avec beaucoup de force, de la part des incrédules.

LES uns ont reproché à la nouvelle loi, l'interdiction de la Poligamie.

D'AUTRES ont fait d'aussi vifs reproches à l'ancienne, d'une prétendue tolérance de cet usage.

LES uns & les autres n'ont pas manqué, de relever l'apparente contradiction des deux loix sur un article si important.

ON ose se promettre qu'il ne restera bientôt plus l'ombre de ces difficultés si rebatues. C'est déjà quelque chose sans doute. Néanmoins ce n'est encore que le moindre service qu'on se soit flaté de rendre à la Religion, & tout d'un tems à la Société. Le point le plus considérable est celui qu'on a réservé
pour

ques autres, a été écrit sous sa dictée par son Epouse ; motif d'indulgence, à ce qu'il espere, de la part du Lecteur équitable, pour les inexactitudes qui ne peuvent manquer de s'y trouver en fort grand nombre.

pour la conclusion. Mais quel il est. C'est sur quoi l'on ne juge point à propos de s'expliquer pour le présent. Il faut que le premier but bien rempli, donne quelque droit de prétendre au second. On se rendroit ridicule de laisser entrevoir où l'on tend, lorsque le premier pas de l'entreprise est lui-même suspect de témérité & de présomption.



R E G U L U S.

P O E M E.

MUSES, retracez - moi ce Romain magnanime,

Qui fut de son serment l'esclave & la victime,
Sous les plus nobles traits offrez moi Regulus,
Et m'inspirez des Vers dignes de ses vertus
Dans le Camp des Romains, d'où naît cette
tristesse.

Chez les Carthaginois, que de cris d'allegresse!
Regulus est tombé dans un piège fatal:
Détestable secret de l'empire infernal,
Sans prévoir les horreurs que la Terre recelle,
Ce héros se confie à son sein infidelle;
Soudain on le saisit, on le charge de fers;
Que Regulus est grand au milieu des revers!
Tout désarmé qu'il est, il fait trembler Carthage,
Et Xantippe lui-même admire son courage,
Re-

Regulus, lui dit-il, trois-cens Carthaginois
Gémissent dès long-tems sous vos honteuses loix,
Retournez au Sénat, faites qu'on nous les rende,
Et j'accorde aux Romains une faveur plus grande ;
Je conserve vos jours, & vous rends à leurs vœux ;
Vous agirez pour vous, en travaillant pour eux :
Que de votre retour votre foi soit le gage,
Mon cœur qui vous connoit ne veut point d'autre ôtage.

Regulus promet, part, arrive. Le Senat
Ne le trouve attentif qu'au salut de l'Etat ;
Vos captifs sont nombreux, jeunes, vaillans,
illustres ,
Pour moi, dit Regulus, j'ai fourni douze lustres,

J'ai fait, en vous servant, ce qu'un bon Citoyen
Doit faire pour l'Etat, l'Etat ne lui doit rien :
Je ne mérite pas de si grands sacrifices ,
Non, livrez-moi plutôt aux plus cruels supplices,
Que de vous rendre tous pour me sauver le jour ;
A nos fiers ennemis j'ai juré mon retour,
Ils n'épargneront rien pour ébranler vos ames,
Je les connois ; déjà je vois briller les flâmes,
N'importe, combattez, ne plaignez pas mon sort,
Si je pérís pour vous, Romains, vengez ma mort.

Alors dans le Senat regne un morne silence,
On hésite, on gémit, on vante sa constance.
Regulus veut partir, les Chefs & les Soldats
Accourent tous en foule au-devant de ses pas ;

Ses

Ses enfans consternés & son épouse en larmes,
Embrassent ses genoux , lui marquent leurs alarmes ;

Regulus les relève , insensible à leurs pleurs ;
Ah ! dit-il , cachez-moi ces honteuses douleurs ,
Mes fils , par vos exploits , éternisez ma gloire ,
Vous , d'un époux cheri , conservez la mémoire ,
Fille de Metellus , les fruits de notre amour ,
S'ils ne sont tels que nous , sont indignes du
jour :

Soldats , votre douleur , & m'afflige & m'honore ,

Arrosez mon Tombeau d'un sang que Rome abhorre ,

C'est l'unique tribut , & pour moi le plus doux
Que Regulus mourant puisse exiger de vous.
Il les quitte à ces mots , c'est envain qu'on l'arrête ,

A Xantippe inquiet , il va porter sa tête.
Je sçai garder ma foi , même à mes ennemis ,
Je reviens , & voilà ce que je t'ai promis :
Que Carthage abandonne un espoir téméraire ;
Tes regards foudroyans m'annoncent ta colère ,
Je ne t'ai point trompé ; mais tu m'as peu connu ;

J'ai parlé contre toi , Xantippe , je l'ai dû ;
Au gré de tes fureurs dispose de ma vie ;
Il n'est point de Romain , qui ne me porte envie ,

Je sai défendre Rome , & non pas la trahir ,
Vain-

Vaincre ses ennemis, & non leur obéir !
Quelle étoit ton erreur, Xantippe ! as-tu pû croire,
Qu'aux honneurs assurés d'une longue mémoire,
Je pourrois préférer un vil reste de jours,
Dont les ans au tombeau précipitent le cours ?
Tes Captifs en nos mains te causent plus d'al-
larmes,

Que ma mort aux Romains ne coûtera de lar-
mes ;

C'est ce que je prétends, ordonne mon trépas,
Venge-toi, si je vis, redoute encor mon bras.
Xantippe à ce discours généreux & sincère,
Répond, en attestant l'Astre qui nous éclaire,
Qu'avant que son flambeau s'éteigne au sein des
mers,

La mort de Regulus effraiera l'Univers.

Il dit, & les effets remplissent la menace ;
Devant lui, la Vertu ne trouva jamais grace.
Barbares Africains, vos bois, vos rocs affreux,
Des tygres, des lions réparez ténébreux,
Dans leur aride sein n'ont rien de si sauvage
Que vos cœurs où l'Enfer vient de souffler sa
rage.

Quels tourmens ! Quelle mort endura Regulus !
Rome ne pousse point de regrets superflus,
Les Dieux à Scipion ont remis leur honneur,
Du sang des Africains son bras couvre la Terre,
La Terre avec horreur boit ce sang infecté
Et par la perfidie, & par la cruauté.
Regulus est content, & du rivage sombre
Voit Carthage fumante immolée à son ombre.



R O N D E A U.

J'AI vû Paris & le Louvre du Roi,
 Ce ne sont pas vetilles, par ma foi;
 Ains raretés, qu'à bon droit on renomme.
 Paris, sans pair, vaut mieux que cette Rome,
 Qui fit jadis au monde entier la Loi.
 Jusques ici trop sédentaire & coi,
 Qu'avois-je vû? Rien, ou je ne sçai quoi.
 Or, grace aux soins de certain Gentilhomme,
 J'ai vû Paris.

Vien, me dit-il, je te trouve un Emploi.
 Qu'a fait mon Sire? Il l'a gardé pour foi.
 Je n'attendois un pareil coup de pomme,
 Cela me coûte un peu cher; mais en somme
 Je m'en console en disant à par moi,
 J'ai vû Paris.



P E T I T R E S E R V O I R.



*Les Charmes du Beau-Sexe, détruits par la
passion du Jeu, ou Réflexions sur quel-
ques uns des mauvais effets que cause la*
MANIE DU JEU.

LES plaisirs sont amers d'abord qu'on en ab-
use ;

Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le Jeu nous amuse.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête-homme & de jouer Gros Jeu.
Le désir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon,
Souvent, quoi que l'esprit, quoique le Cœur, soit bon ;
On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

CES beaux Vers font de Madame *Desboul-
lières*, & les Vêritez qu'ils contiennent font
de tous les Gens raisonnables, & de tous
les âges. Mais quelle est donc la gloire qui
en revient à cette illustre Sapho? Un autre
grand Poète va répondre à cette Question.

„ L'ESPRIT de l'Homme, *dit-il dans une*
„ *Preface*, est naturellement plein d'un
„ nombre infini d'idées confuses du VRAI,
„ que souvent il n'entrevoit qu'à demi; &
„ rien ne lui est plus agréable (il pouvoit a-
„ jouter ni plus utile) que lorsqu'on lui of-
„ fre quelqu'une de ces idées bien éclaircie
„ & mise dans un beau jour. Qu'est-ce
„ qu'une pensée neuve, brillante, extraor-
„ dinaire? Ce n'est pas, comme se le per-
„ suadent les Ignorans, une pensée que per-
„ sonne n'a jamais eue, ni dû avoir. C'est
„ au contraire une pensée qui a dû venir à
„ tout le monde, & que quelqu'un s'avise
„ le premier d'exprimer. Un BON MOT,
„ *continue-t-il*, n'est BON MOT, qu'en ce
„ qu'il dit une chose que chacun pensoit, &
„ qu'il l'a dit d'une manière vive, fine, &
„ nouvelle. Considérons, par exemple, cet-
„ te réplique si fameuse de *Louis Douzième*
„ à ceux de ses Ministres qui lui conseilloient
„ de faire punir plusieurs Personnes, qui,
„ sous le Regne précédent, & lorsqu'il n'é-
„ toit encore que Duc d'Orleans, avoient
„ pris à tâche de le desservir. Un Roi de
„ France (leur répondit-il) *ne venge pas les*
„ *injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient
„ que ce Mot frappe d'abord? N'est-il pas
„ „ aisé

„ aisé de voir que c'est parce qu'il présente
 „ aux yeux une Vérité que tout le monde
 „ sent, & qu'il dit mieux, que tous les plus
 „ beaux Discours de Morale, *Qu'un grand*
 „ *Prince, lorsqu'il est une fois sur le Trône,*
 „ *ne doit plus agir par des mouvemens parti-*
 „ *culiers, ni avoir d'autre vue que la gloire*
 „ *& le bien général de son Etat* ”.

ON prétend qu'un autre Prince, lorsqu'on
 vint lui annoncer en certains termes, son é-
 lévation à la Dignité de ses glorieux Ancê-
 tres, dans le tems qu'ils s'y attendoit le moins,
 après l'avoir acceptée, encherit sur ce Beau
 Mot, par un profond silence, & par une
 prompte retraite de la Chambre de présen-
 ce dans son Cabinet. Si quelqu'un ignore,
 comment le silence peut en certaines ren-
 contres, montrer autant de Magnanimité
 que l'on en découvre dans les belles & *frap-*
pantes paroles de *Louis Douzième*, qu'il lise a-
 vec un peu d'attention le passage suivant,
 que me fournit un excellent Auteur, qui étoit
 Rhéteur, Philosophe, & Ministre d'Etat tout
 ensemble. „ J'ai dit ailleurs que cette Ele-
 „ vation d'Esprit étoit une image de la Gran-
 „ deur d'Ame, & c'est pourquoi nous ad-
 „ mettons quelque fois la seule pensée d'un
 „ homme encore qu'il ne parle point, à cau-
 „ se de cette grandeur de courage que nous
 „ voïons. Par exemple, le Silence d'*Ajax*
 „ aux Enfers, où il ne daigne point répondre
 „ à *Ulysse*. Ce silence a je ne sai quoi de
 „ plus grand que tout ce qu'il auroit pû di-
 „ re ”. Y a-t-il quelqu'un qu'il faille avertir

que ce Raisonnement est de Longin dans son Traité du Sublime ?

REVENONS aux Vers de Madame Desboulrières, & reprenons les Réflexions sur la Passion du Jeu.

IL est bon de jouer un peu, dit cette Dame. Si elle eût dit, qu'il ne faut point jouer du tout, elle auroit revolté la Cour, la Ville & ce grand monde de Joueurs à qui le Jeu semble être devenu aussi nécessaire, que le boire, le manger, & même, en certain sens, plus nécessaire que le sommeil (*), de sorte, qu'elle n'auroit pas dû se promettre de sa leçon plus de fruit, que n'en ont eu jusqu'ici tant de Traitez de Morale, tant de Prédications, de Canons des Conciles, de Foudres de l'Eglise, d'Arrêts de Police, & tant d'Edits qui ont été si souvent renouvelés, & qui viennent de l'être encore à Paris, à Vienne, à Rome, à la Haie, &c. sans que leur exécution exemplaire ait pû arrêter le cours d'un dérèglement si invétéré & si ruineux. Travailler donc à guérir un tel mal radicalement, c'est, en quelque sorte, tenter l'impossible. *Il est bon de jouer un peu ;* Car sans le Jeu, à quoi passeroient leur tems une infinité de personnes qui ne peuvent, qui

(*) l'Aube du lendemain
Souvent les trouve encor les Cartes à la main.
Alors, pour se coucher, les quittant, non sans peine,
Ils plaignent le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un Sommeil, où tout s'enfouit,
Tant d'heures, sans jouer, se consomment au lit.

qui ne savent point s'occuper ? & qui ne font point en état de raisonner , ni même d'écouter , qu'avec un ennui mortel , une conversation tant soit peu raisonnée. Sans le Jeu , la plûpart de cette Jeunesse choisie & petillante ne fréquenteroit-elle pas des lieux , & ne se livreroit-elle pas à des choses dont l'idée seule salit l'imagination , & dont le nom seul faliroit même ce papier ? D'ailleurs , le Jeu a encore une utilité considérable ; il arrête , ou du moins il suspend les traits envenimez de la Médifance qui font l'ame & le fel de ce que le Grand monde appelle les Belles Conversations. Car cet *Amusement* attache assez pour qu'on laisse , tant qu'il dure , la réputation des absens en repos. Voilà une espèce d'Apologie du Jeu. Madame *Desboulîères* permet donc de *Jouer un peu*. On diroit qu'Elle ne s'embarrasse point si ce peu ne fera pas suivi presque infailliblement du *beaucoup* ; & ce *beaucoup* , du dernier excès ; sur tout , lorsque ce *peu* permis devient une habitude , qui se contracte & se fortifie tous les jours. Cependant , pour prévenir cet inconvenient facheux , voici le Portrait qu'elle fait du Joueur , c'est-à-dire , de celui qui joue *Gros Jeu* , & les malheurs affreux qu'elle lui annonce, D'abord , elle le dégrade de l'Humanité ,

*Un Joueur , d'un commun aveu ,
N'a rien d'humain que l'apparence.*

Boileau n'a pas même laissé cette apparence à un
Joueur ,

- „ Que si d'un fort fâcheux la maligne inconstance
 „ Vient par un coup fatal faire tourner la chance ;
 „ Vous le verrez bientôt les cheveux hérissés ,
 „ Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez ,
 „ Ainsi qu'un Possédé que le Prêtre exorcise ,
 „ Fêter dans ses sermens tous les Saints de l'E-
 glise.
 „ Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux ,
 „ Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.
 „ Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice ,
 „ Sa folie aussi bien lui tient lieu de supplice ”.

VOILA donc le Joueur traduit en Fou ,
 en Furieux , en Titan , en Energumène , par
 l'Auteur des Satyres. Enfin M^{me} Desboulie-
 res prend son Catéchumène du côté de l'hon-
 neur & de la réputation

Il n'est pas si facile qu'on pense ,

D'être fort bonnête-homme & de jouer gros jeu.

On commence par être dupe ,

On finit par être Fripon.

QUEL pronostic plus effrayant pour un
 homme qui se sent un véritable fonds de
 droiture naturelle & confirmée ? Peut-être
 ce trait manque-t-il à la belle Comédie du
 Joueur par REGNARD ; à la Vérité , un Maî-
 tre en filouterie vient pour lui donner des
 leçons , mais il ne lui en donne pas , & l'on
 ne voit point que le Joueur se trouve jamais
 tenté

tenté de corriger par un peu d'Artifice, la malice du sort injurieux. Quoiqu'il en soit de cette remarque, il est certain que, comme il n'est point d'homme meur & de sens rassis, qui ne renonçât pour toujours à un Mets, ou à un Exercice, qui, de l'avis de plusieurs Médecins habiles & experts, mettroit sa santé & sa vie dans un danger éminent, sur tout s'il en avoit vû des exemples funestes, tout homme bien né, à qui la réputation & l'honneur sont préférables à la vie, devrait sans doute se rendre aux représentations trop bien fondées du danger que la passion du Jeu lui fait courir. Le mal est que ces maximes, ces représentations, ces menaces, on les regarde comme outrées; & si l'on nous en fait voir de tristes effets, l'amour propre, la haute opinion que nous avons de nous-mêmes court au secours de la Passion favorite ébranlée, & nous persuade, que nous sommes naturellement & par pratique, dans des dispositions de cœur & d'esprit, tout autres que celles où se trouvoient les malheureuses victimes de la passion du Jeu; en un mot, que ce n'est point cette passion qui les a rendus *Fripons*, mais qu'ils l'étoient déjà & qu'ils en auroient donné des marques dans quelque autre train de vie qu'ils fussent entrer. Cependant, au milieu de ces illusions flatueuses dont ce parallèle repaît l'imagination, le mal ne venant point tout d'un coup, l'esprit & le cœur ne se corrompant que peu à peu, il arrive insensiblement & par des degrés presque imperceptibles, que, des petites finesse que le Jeu inspire, & des

petits tours d'adresse que le désir de gagner fait que l'on se permet, l'on passe à de véritables *Friponneries*, l'on se rend *Fripon* d'habitude & sans remords; sur tout, quand il s'agit d'un grand intérêt & qu'on ne voit point d'autre moïen d'arrêter les revers atterans de la mauvaise fortune. Je ne sai si *Mme Desboulrières* a fait beaucoup de conversions parmi les Joueurs de profession, ni si elle a empêché bien de gens de le devenir, j'en doute; il est vrai que tel qui lui doit sa résipiscence, n'aura pas publié qu'il est son profélyte; ainsi il peut y en avoir sans que l'on en soit précisément informé. Mais ce doute, cette ignorance du succès, ne doit point faire abandonner le dessein de faire la guerre à ce Monstre; Non, il faut même la renouveler cette guerre le plus souvent qu'il est possible, sur tout, lorsque l'on croit avoir trouvé un moïen de la faire plus heureusement. C'est ce qu'un *Anglois* s'est promis d'une Déclamation qu'il vient de lancer, non contre les Joueurs, mais contre les Joueuses, auxquelles il met devant les yeux le danger inévitable qu'elles courent de perdre ce qu'elles ont de plus cher. Ne croïez point qu'il entende par là leur pudeur, leur honneur, leur chasteté; Non, il parle de la perte de leur beauté & de toutes les prérogatives qu'elle leur donne dans le monde. Si ce puissant motif n'est pas nouveau, si d'autres Ecrivains tels, par exemple, que ceux qui ont travaillé au *Speçtateur*, s'en sont servis pour conjurer le Démon du Jeu qui possède certaines Dames, on peut dire que per-

sonne

sonne ne l'a fait avec plus de véhémence que l'on n'en voit dans la Déclamation que nous venons d'indiquer, & que l'on nous charge avec des instances réitérées, de publier en notre langue. Je vais donc la traduire, après avoir averti, que le stile en est si ampoulé, & l'expression si recherchée, pour n'en pas dire autre chose, que je serai obligé de m'écarter quelque fois de la lettre, pour ne suivre que le sens de l'Auteur, si je dois le faire parler un peu *François*. Je consens donc qu'on prenne en général cette traduction pour une espèce de paraphrase, comme elle le fera effectivement en certains endroits.

„ FEMME, charmante Femme! (s'écrie
 „ l'Auteur *dès l'entrée de sa Déclamation.*)
 „ La Femme fut le dernier Ouvrage & par
 „ conséquent le plus achevé du Tout-Puissant
 „ Artisan de l'Univers. La juste & brillante
 „ Symétrie des différentes parties de son
 „ beau Corps réunit au suprême degré & les
 „ merveilles qui éclatent séparément répan-
 „ dues dans le monde entier, & toute l'heu-
 „ reuse & surprenante harmonie des Cieux
 „ & de la Terre. Coup d'œil ravissant! Que
 „ d'éclat, que d'appas! Que de grandeur &
 „ de noblesse dans cette taille, ce port, cet
 „ air & tout cet extérieur! Je le redis,
 „ c'est la glorieuse formation de la Femme
 „ qui mit le comble de la perfection au ma-
 „ gnifique & vaste Ouvrage du Créateur.
 „ Alors, le Paradis Terrestre n'eut plus rien
 „ à désirer, & le cœur d'*Adam* sentit alors, &
 „ il éprouva des transports qu'il n'avoit point

„ encore connus, de forte, que, ravi d'ad-
„ miration & de joie, à la vue de tant de
„ charmes, il bénit, célébra, adora celui
„ dont il tenoit son existence.

„ COMME ce bel Ouvrage est le seul qui
„ ait été formé dans le Paradis, toutes les
„ graces entrèrent dans sa composition. L'in-
„ nocente blancheur du Lis, le modeste
„ incarnat de la Rose, le doux azur de la
„ Violette, l'amoureux vermillon de l'odo-
„ rifierant Chevreuil, rassemblèrent, mè-
„ lèrent de concert, toutes leurs propriétez
„ exquisés, pour mettre dans la personne de
„ la Femme un parfum céleste, qui enlève
„ tous les cœurs. D'ailleurs, point d'atti-
„ tudes, point de mouvemens de son Corps
„ qui ne le disputent en délicatesse avec les
„ sentimens de son Ame, avec les pensées
„ de son Esprit, avec le son enchanteur de
„ sa voix, & l'insinuante éloquence de ses
„ expressions. En un mot, tout en Elle
„ conspire à publier qu'Elle est le Chef
„ d'œuvre & le dernier effort miraculeux
„ de l'industrielle Nature. Sa douceur pré-
„ venante triomphe de la force & de l'au-
„ stérité de la mâle Sagesse elle-même, & la
„ Raison plie & fléchit sans résistance, sous
„ le joug du pouvoir magique de la Beauté.
„ Qu'il suinte des yeux d'une Belle une feu-
„ le larme, tout pleure; il n'est point de
„ cœur humain assez dur pour n'en être point
„ touché, émû, attendri, affligé. Au con-
„ traire, un simple souris d'une belle Fem-
„ me suffit pour verser dans le cœur de ceux
„ qui le voient, une joie qui étincèle dans
„ leurs

„ leurs yeux & qui imprime sur leur face
 „ ses agréables traits. *Tel le moindre rayon du*
 „ *Soleil dissipe les ténèbres & répand sur les*
 „ *lieux où il se porte, une douce & lumineuse*
 „ *sérénité.* Ces dons enchanteurs ont été le
 „ partage singulier de la Femme, pour ex-
 „ citer, pour allumer dans le cœur de l'Hom-
 „ me le feu sacré de l'Amour. Oui, Amour,
 „ oui Passion sacrée, vous êtes le principal
 „ but que la Femme doit se proposer; vous
 „ êtes sa destination naturelle.

„ D A N S quel plus étrange renversement
 „ de l'Ordre, dans quelle plus inexcusable
 „ négligence de ce Devoir peut donc tom-
 „ ber une Femme, qui, au lieu de faire le
 „ bonheur de son Mari & le sien propre,
 „ se livre obstinément au torrent d'une
 „ Mode pernicieuse, contraire à la saine
 „ Raison, & à sa Dignité naturelle? qui se
 „ livre, dis-je, à la Manie effrénée du Jeu.
 „ Ainsi, voilà le plus aimable des Etres mor-
 „ tels transformé en la plus odieuse, la plus
 „ vile & la plus misérable de toutes les
 „ Créatures de la Terre. Jamais, il n'y eut
 „ dans le monde de changement si hideux,
 „ si humiliant, si opposé à la Nature. A
 „ peine *Lucifer* en subit-il un plus grand,
 „ lorsqu'il fut précipité du Ciel dans l'Aby-
 „ me; & les plus monstrueuses métamorpho-
 „ ses que la plus féconde Imagination des
 „ Poètes ait jamais pû forger, seroient des
 „ choses agréables à la vue, en comparai-
 „ son de la révolution horrible que le Jeu
 „ produit en la personne d'une Femme. *A-*
 „ *riadne* transformée en Araignée, étoit plus
 „ belle,

„ belle , plus aimable qu'une Joueuse de
 „ profession. En effet , quoi de plus affreux
 „ que de voir un Visage , qui étoit beau com-
 „ me un Ange , & dont chaque trait , cha-
 „ que linéament étoit fait pour inspirer
 „ de l'Amour jusqu'à l'adoration, rendu noir ,
 „ flettri , ridé , sillonné par la terreur des re-
 „ vers ordinaires du sort , & par l'attention
 „ sombre & rongeante à les prévenir ou à
 „ les reparer , à force de subtilitez , de ru-
 „ ses , de fourberies ! Dès-lors , la noirceur
 „ de la fraude passant , de l'esprit & du cœur ,
 „ où elle a établi son siège , vient se mani-
 „ fester dans les yeux dont elle détruit le
 „ brillant , & se répandre sur le visage dont
 „ elle change la douceur & l'affabilité ori-
 „ ginales en un air de barbarie , de féro-
 „ cité & de fureur. Comment voir cette
 „ charmante Créature , qui pouvoit se van-
 „ ter avec justice , de posséder les plus ri-
 „ ches & les plus rares perfections , unies
 „ avec le don précieux de faire porter des
 „ chaines volontaires à tout le Genre hu-
 „ main , comment pourroit-on sans trouble ,
 „ sans horreur & sans indignation , lui voir
 „ perdre misérablement de si éminentes pré-
 „ rogatives , pour une chetive Carte , aussi
 „ frauduleuse , qu'attendue , & ambitionnée
 „ avec une impatience dévorante & mor-
 „ telle ?



LE S O N G E

A I R I S

Par Mr. de FONTENELLE.

IRIS, je revois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener pa-
roître

Au tribunal du grand Amour.
Moi qui sentoïis ma conscience nette
J'allois gaïement d'un pas délibéré.
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré
Et je vous trouvois inquiète,
Sans cesse vous disiez: Amours, je suis Iris
Dont le cœur n'a jamais connu vôtre puissance,
Il faut que l'on se soit mepris,
Je proteste de violence;
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne,
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin, sans s'arreter.
A son grand tribunal enfin on nous presente:
Il n'avoit plus, ni l'air soumis & doux,
Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paroître devant vous;
Mais fierement assis, comme un Juge severe,

Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux ;
Un grand registre ouvert , qu'il parcouroit des yeux ,
Sembloit exciter sa colere.

C'est-là qu'il voit en un moment
Les affaires de son empire ;
Chaque petit Amour , vient chaque mois écrire
Ce qui se passe en son gouvernement ,
Un gouvernement , c'est à dire
Une belle avec son amant.

Par exemple un Amour , sujet à rendre conte
De tout ce qui depend de son petit emploi ,
Vient écrire : aujourd'hui , Climene sous sa loi
A su ranger , si vous voulez , Oronte ;
Et puis un mois après : Climene s'attendrit ,
Reçoit les vœux d'Oronte , & n'en reçoit plus d'au-
tres ;

Et le mois suivant il écrit :
La belle Climene est des notres.
C'est ainsi qu'on trouve à la fois
L'état de tout les cœurs , dans ce vaste Memoire :
Heureux les Amans , dont l'histoire
Change beaucoup , de mois en mois.

Pour le petit Amour , que son devoir engage
A veiller sur nos cœurs , tombés dans son partage
Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu ,
Il avoit chaque mois le même conte à rendre :

Iris promet un aveu tendre ,
Iris promet un tendre aveu.

Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause :
Qu'est ceci , disoit il , & chagrin & surpris ,
Déjà depuis deux ans , sur l'Article d'Iris

Je vois toujours la même chose,
Toujours l'aveu promis, & rien après cela,
Celles qui dès ce tems faisoient même promesse,
Ont mille & mille fois avoué leur tendresse,

Vraïement elles n'en font plus là.

Ce Registre, quoiqu'assez ample

Que j'ai feuilleté tout exprès,

Ne me fournit aucun exemple

D'une affaire qui fasse aussi peu de progrès.

Alors de mon côté, commençant à me plaindre

Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord,

Car que votre parti fût extrêmement fort

C'est ce que je pensois n'avoir pas lieu de craindre.

Taisez-vous, me dit-il, vous lui persuadez

Que vôtre amour n'en feroit pas moins tendre

Quand elle ne devoit jamais vous faire entendre

Cet aveu que vous demandez.

C'est bien là comme il s'y faut prendre,

Aimez d'un amour si constant

Qu'il vous plaira, j'en suis content ;

Mais faites quelque fois entrevoir à la belle

Qu'en se deffendant trop, elle courroit hasard

De ne pas inspirer une flame éternelle ;

Suffit-il que l'on soit grossièrement fidelle ?

Il faut l'être avec un peu d'art :

Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage

Du peu d'adresse de l'amant.

Ca donc Iris, qu'on change de langage,

Qu'on dise j'aime en ce même moment.

Mais, Amour, est-il nécessaire ?

Lui disiez vous d'un air assez soumis,

96 LE SONGE A IRIS.

Ce tendre aveu dès long tems est promis,
Promettre un aveu c'est le faire.

Non, en termes exprès il vous faut déclarer
Pour la première fois que ce mot coute à dire!

Vous avez eu deux ans à vous y preparer,
Cela ne doit-il pas suffire?

Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras,
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus
claire :

Quoi vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire!
Et bien, vous allez voir que pour d'autres appas
Tirsis negligera tous ses soins de vous plaire.

La menace en nous deux, fit un effet contraire.

Vous criates, Amour, ah ne le faites pas!

Je repondis, Amour vous ne le sauriez faire.

Enfin l'Amour, Iris, fut si bien vous presser,

Avec cette colere ou véritable ou feinte,

Que vous dites, Eh bien puisque j'y suis contrainte,

Puisqu'on ne peut s'en dispenser,

Il est vrai... Votre bouche alloit prononcer J'aime,

Vôtre air, votre langueur, votre silence même

Par avance déjà sembloient le prononcer,

Vôtre teint se couvroit d'une rougeur nouvelle,

Vos timides regards se détournent de moi.

Pourquoi dans cet instant, pourquoi

Une funeste joie, hélas m'éveilla-t-elle?

Tel est mon fort, ce mot si cher à mes souhaits,

Et que j'ai mérité par un amour si tendre,

Je me verrai toujours sur le point de l'entendre

Et je ne l'entendrai jamais.



P E T I T R E S E R V O I R.



DISCOURS *qui a remporté le prix* A L' A-
C A D E M I E D E D I J O N. *En l'année*
1750. *Sur cette Question proposée par la*
même Académie : Si le retablissement des
Sciences & des Arts a contribué à épurer
les mœurs. Par Mr. ROUSSEAU Ci-
toyen de Genève.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.

P R É F A C E.

V O I C I une des grandes & des plus belles
questions qui ayent jamais été agitées. Il
ne s'agit point dans ce Discours de ces subtili-
tés métaphysiques qui ont gagné toutes les par-
ties de la Littérature, & dont les Program-
mes d'Académie ne sont pas toujours exempts ;
mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent
au bonheur du genre humain.

Num. LXVII.

G

30

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public: Aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur Pays, de leur Société: Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui, par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS.

Decipimur specie recti.

LE rétablissement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les Mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne fait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

IL sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les Sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans? J'ai vu ces contrariétés; & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la Science que je maltraite, me suis-je dit; c'est la Vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux Gens-de-bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumières de l'Assemblée qui m'écoute? Je l'avoue; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses;

G 2

fes;



ses ; & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une Partie intégrée & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage , il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu , selon ma lumière naturelle , le parti de la vérité ; quel que soit mon succès , il est un Prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper , par les lumières de sa raison , les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil , la vaste étendue de l'Univers ; & , ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature , ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de Générations.

L'EUROPE étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui si éclairée vivoient , il y a quelques siècles , dans un état pire que l'ignorance. Je ne fais quel jargon scientifique , encore plus méprisable que l'ignorance , avoit usurpé le nom du savoir , &
oppo-

opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une revolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendu. Ce fut le stupide Musulman , ce fut l'éternel fleau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les Sciences suivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser ; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses , celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'ESPRIT a ses besoins , ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la Société , les autres en font l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les Loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés ; les Sciences , les Lettres & les Arts , moins despotiques & plus puissants peut-être , étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés , étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés , leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des Peuples policés. Le besoin éleva les Trônes ; les Siences & les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre , ai-

mez les talens, & protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'EST par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle & notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusti-

(*) Les Princes voyent toujours avec plaisir le gout des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs Sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petiteffe d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pû être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine : Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du Monde.

QU'IL seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche guères en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût ; l'homme sain & robuste se reconnoit à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. Le parure n'est pas moins étrangère à la vertu qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un Athlète qui se plaît à combattre nud : Il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plus part n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

AVANT que l'Art eut façonné nos manières & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer

nétrer. réciproquement , & cet avantage , dont nous ne sentons plus le prix , leur épargnoit bien des vices.

AUJOURD'HUI que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes , il régné dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité , & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige , la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages , jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle , les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle Société , placés dans les mêmes circonstances , feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc , pour connoître son ami , attendre les grandes occasions , c'est-à-dire , attendre qu'il n'en soit plus tems , puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

QUEL cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sinceres ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons , les ombrages , les craintes , la froideur , la reserve , la haine , la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse , sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers , mais on l'insultera par des blasphêmes , sans que nos oreilles scrupuleu-

puleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierá avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce fera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès pros crits, des vices deshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intemperance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (*).

TELLE est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienséance de nos Spectacles, sur la politesse de nos manières, sur

(*) *J'aime, dit Montagne, à contester & discourir, mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méseant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un.*

sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; c'est que cet Etranger, dis-je, deviendroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher: mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont avancés à la perfection. Dirait-on que c'est un malheur particulier à notre âge? Non, Messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abaissement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'Astre qui nos éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux.

VOYEZ l'Egypte, cette première école de l'Univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux Arts, & bientôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

VOYEZ

VOYEZ la Grece, jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macedonien se suivirent de près; & la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énérvé.

C'EST au tems des Ennius & des Térencés que Rome, fondée par un Pâtre, & illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

QUE dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet azile des Sciences & des Arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahisons,

sons, les assassinats & les poisons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus atroce; voilà ce qui forme le tissu de l'Histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les Lumières dont notre siècle se glorifie.

MAIS pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense où les Lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la Patrie, si elles animoient le courage; les Peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous ses Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans?

OPPOSONS à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perses, Nation singulière chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a
eu

eu cette gloire que l'Histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie : Tels furent les Scithes , dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : Tels furent les Germains , dont une plume , lassée de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple instruit , opulent & voluptueux , se soulageoit à peindre la simplicité , l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abbatre , & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

CE n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien , sur le vice & sur la vertu , & que d'orgueilleux raisonneurs , se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges , confondoient les autres Peuples

(*) Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer , de ces Sauvages de l'Amerique dont Montagne ne balance point à préférer la simple naturelle police , non-seulement aux Loix de Platon , mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : Mais quoi ! dit-il , ils ne portent point de chausses !

ples sous le nom meprisant de barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine (*).

OUBLIEROIS-JE que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

L'ÉVÉNEMENT marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des Bâtimens y répon-

doit

(*) De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Atheniens mêmes devoient avoir de l'Eloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce Tribunal intégrè des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que pensoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amerique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens ?

pondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone est moins brillant. Là, disoient les autres Peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du País semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés?

QUELQUES sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

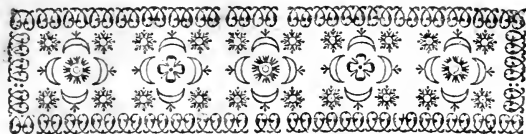
„ J'AI examiné, dit-il, les Poètes, & je
 „ les regarde comme des gens dont le ta-
 „ lent en impose à eux-même & aux au-
 „ tres, qui se donnent pour sages, qu'on
 „ prend pour tels & qui ne sont rien moins.
 „ Des Poètes, continue Socrate, j'ai pas-
 „ sé aux Artistes. Personne n'ignoroit plus
 „ les Arts que moi; personne n'étoit plus
 „ convaincu que les Artistes possédoient de
 „ fort beaux secrets. Cependant, je me suis
 „ aperçu que leur condition n'est pas meil-
 „ leure que celle des Poètes & qu'ils sont,
 „ les uns & les autres, dans le même pré-
 „ jugé. Parce que les plus habiles d'entre
 „ eux

112 DISCOURS A L'ACADEMIE DE DIJON.
 „ eux excellent dans leur Partie, ils se ré-
 „ gardent comme les plus sages des hommes.
 „ Cette présomption a terni tout-à-fait leur
 „ savoir à mes yeux: De sorte que me met-
 „ tant à la place de l'Oracle & me deman-
 „ dant ce que j'aimerois le mieux être, ce
 „ que je suis ou ce qu'ils font, savoir ce
 „ qu'ils ont appris ou savoir que je ne fais
 „ rien; j'ai répondu à moi-même & au
 „ Dieu: Je veux rester ce que je suis.
 „ Nous ne savons, ni les Sophistes, ni
 „ les Poètes, ni les Orateurs, ni les Arti-
 „ stes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le
 „ bon & le beau: Mais il y a entre nous
 „ cette différence, que, quoique ces gens
 „ ne sachent rien, tous croient savoir
 „ quelque chose: Au lieu que moi, si je ne
 „ fais rien, au moins je n'en suis pas en
 „ doute. De sorte que toute cette supé-
 „ riorité de sagesse qui m'est accordée par
 „ l'Oracle, se réduit seulement à être bien
 „ convaincu que j'ignore ce que je ne fai
 „ pas.

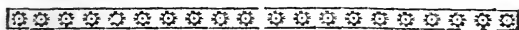
(La Suite dans le Num. suivant.)

AVERTISSEMENT.

ON trouve à Berlin chez J. NEAULME,
 Libraire Privilegié DU ROI, *L'Histoire des*
Passions, ou Aventures du Chevalier SHROOP,
traduit de l'Anglois par Mr. Toussaint le vé-
ritable Auteur des Mœurs. 2 vol. 8.



P E T I T R E S E R V O I R.



*Continuation du Discours à l'Academie
de Dijon.*

VOILÀ donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus favant des Atheniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate faisant l'Eloge de l'ignorance! Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos Savans & nos Artistes lui feroient changer d'avis? Non, Messieurs, cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences; il n'aideroit point à grossir cette foule de Livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout precepte à ses disciples & à nos Neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes!

SOCRATE avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux &
Num. LXVIII. H sub.

subtils qui séduisoient la vertu & amolissoient le courage de ses concitoyens : Mais les Sciences, les Arts & la Dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de Philosophes & d'Orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des Sectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux Loix, succéderent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcefilas. *Depuis que les Sçavans ont commencé à paroître parmi nous, disoient leurs propres Philosophes, les Gens de bien se sont éclipsés.* Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eut pensé votre grande ame, si pour votre malheur rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? „ Dieux ! eussiez-vous
 „ dit, que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient
 „ jadis la modération & la vertu ? Quelle
 „ splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces Statues, ces Tableaux, ces Edifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, les Maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ? C'est pour enrichir des Architectes,

„ tes, des Peintres, des Statuaires & des
 „ Histrions, que vous avez arrosé de votre
 „ sang la Grèce & l'Asie? Les dépouilles
 „ de Carthage sont la proie d'un joueur de
 „ flûte? Romains, hâtez-vous de renverser
 „ ces Amphithéâtres; brisez ces marbres;
 „ brûlez ces tableaux; chassez ces esclavés
 „ qui vous subjuguent, & dont les funestes
 „ arts vous corrompent. Que d'autres mains
 „ s'illustrent par de vains talens; le seul ta-
 „ lent digne de Rome, est celui de conqué-
 „ rir le Monde & d'y faire régner la Vertu.
 „ Quand Cyneas prit notre Sénat pour une
 „ Assemblée de Rois, il ne fut ébloüi ni
 „ par une pompe vaine, ni par une élé-
 „ gance recherchée. Il n'y entendit point
 „ cette éloquence frivole, l'étude & le
 „ charme des hommes futiles. Que vit donc
 „ Cyneas de si majestueux? O Citoyens! Il
 „ vit un spectacle que ne donneront jamais
 „ vos richesses ni tous vos arts; le plus beau
 „ spectacle qui ait jamais paru sous le ciel;
 „ l'Assemblée de deux cens hommes ver-
 „ tueux, dignes de commander à Rome &
 „ de gouverner la terre ”.

MAIS franchissons la distance des lieux
 & des tems, & voyons ce qui s'est passé dans
 nos contrées & sous nos yeux; ou plutôt,
 écartons des peintures odieuses qui blesse-
 roient notre délicatesse, & épargnons-nous
 la peine de répéter les mêmes choses sous
 d'autres noms. Ce n'est point en vain que
 j'évoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-
 je fait dire à ce grand homme, que je n'euf-

se pu mettre dans la bouche de Louïs XII ou de Henri IV? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bû la cigue; mais il eût bû dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

VOILA comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout tems le châtiement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la Sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons sù profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la Science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

QUE ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science & la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier des contrariétés apparentes, il ne faut

faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

S E C O N D E P A R T I E.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des Sciences (*). Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les Annales du monde, soit qu'on supplée à des Chroniques incertaines par des recherches Philosophiques, on ne trouvera pas

(*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloûé sur le Caucase, en pensassent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. „ Le Satyre, dit une ancienne „ fable, voulut baiser & embrasser le feu, la première fois qu'il le vit; mais Prometheus lui „ cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche ”.

pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

LE défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence ? Que deviendroît l'Histoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspireurs ? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devoit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

QUE de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité

finité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs, qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens , quel sera notre *Citerium* pour en bien juger (*) ? Et ce qui est le plus difficile , si par bonheur nous la trouvons à la fin , qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos Sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent , elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oïveté , elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du tems , est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la Société. En politique , comme en morale , c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc , Philosophes illustres ; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vuide ; quels sont , dans les révolutions des planettes , les rapports des aires parcourues en tems égaux ; quelles courbes ont des points con-

(*) Moins on fait , plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même , en Europe si mince Phisicien , qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité , qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?

conjugués, des points d'inflexion & de rebrouffement, comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame & le corps se correspondent fans communication, ainfi que feroient deux horloges; quels aftres peuvent être habités; quels infectes fe reproduisent d'une manière extraordinaire? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoiffances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en ferions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriffans ou plus pervers? Revenez donc fur l'importance de vos productions; & fi les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent fi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'Ecrivains obscurs & de Lettrés oisifs, qui dévoreroient en pure perte la substance de l'Etat.

QUE dis-je; oisifs? & plût-à-Dieu qu'ils le fussent en effet! Les mœurs en seroient plus saines & la Société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes; sapant les fondemens de la foi, & anéantissant la vertu. Ils fourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les releguer parmi les Athées. O fureur

reur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'EST un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oïveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier: Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Ré-

publiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de payfans, & laquelle fit trembler l'Asie.

LA Monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse; & les Scithes, le plus misérable de tous les Peuples, a résisté aux plus puissans Monarques de l'Univers. Deux fameuses Républiques se disputèrent l'Empire du Monde; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers fut la proie de gens qui ne favoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules, les Saxons l'Angleterre sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-quin, soutenus de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pécheurs de harang. Que nos Politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

DE QUOI s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel

importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des Esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand ; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

TOUT Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains font la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté (*) ; où l'un des sexes

(*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une si grande cause.

sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pûsillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs d'œuvres de Poësie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs ? Il rabaissera son genie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Aroüet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à nôtre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.

C'EST ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuse de se prêter au genie de son siècle & de s'avilir par des productions pueriles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un prognostic que je fais & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre ; le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos Temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias ; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire
des

des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolatrie; inimitable Pigal, ta main se refoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

ON ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bien-tôt devenus méchans, ils se laisserent de ces incommodes spectateurs & les releguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbres, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

TANDIS que les commodités de la vie se multiplient, que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grèce, toutes les Bibliothèques
ne

ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des Sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en Tableaux, en Gravures, en vases d'Orfèverie, & à cultiver les beaux Arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes Républiques de la Grèce avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions avoient interdit à
leurs

leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebutte ? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves, je le sais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimène ; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux

un

128 DISCOURS A L'ACADEMIE DE DIJON.
un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais Officier : dans le Soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

(La Suite dans le Num. suivant.)

A V E R T I S S E M E N T.

ON peut souscrire à Berlin chez JEAN NEAULME, au Nouveau Dictionnaire Historique & Critique, contenant des Articles qui ne se trouvent point dans celui de Bayle, écrit par Mr. de CHAUFÉPIÉ, en 4 volumes in folio, dont les 2 premiers paroissent.

ON trouvera aussi dans quelques jours chez le même Libraire, les Livres nouveaux suivans :

L'HYPONDRE, ou la femme qui ne parle point, Comédie par Mr. Rousseau 8°.

LE Porte-feuille du Sr. Rousseau 2 vol. 12°.

LE Roman de Clarisse, 6 vol. 12°.

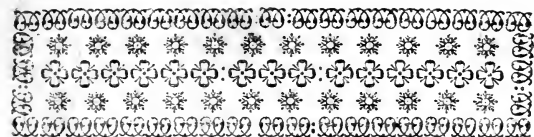
LE Traité de Physique par Deslandes, Tom. 2d.

LES Caractères de Mademoiselle de Puisseux, 8°. Tom. 2d.

LES Filles Femmes & les Femmes Filles, 8°.

CÉNIE Comédie en cinq Actes, 8°.

LE Mécanisme des langues, par l'Abbé Pluche, 2 vol. 12°.



P E T I T R E S E R V O I R.



*Continuation du Discours à l'Academie
de Dijon.*

S I la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrières; elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part: ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre: sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux: mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de Patrie ne frappera

Num. LXIX. I ja-

jamais leur oreille; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur (*). J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier eût passé le tems dans un Jeu de Paume, au moins le corps en feroit plus dispos. Je fais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (†); & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos

(*) Pens. Philosoph.

(†) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de Science, seulement des Maîtres de vaillance, prudence, & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit non à des femmes, mais à des Eunuques de la première autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient

Nos jardins sont ornés de statues & nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans;

posaient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion: le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière Leçon: C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saxe le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saxe qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Surquoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenait. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier acrostiche de *τὸ πρῶτον*. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

enfans; fans doute afin qu'ils ayent sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si sa gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix?

LE Sage ne court point après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la Société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des Sciences & des Arts. Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poètes, des Musiciens, des Peintres; nous n'avons plus de Citoyens; ou s'il nous en reste encore, dis-

per-

perfés dans nos campagnes abandonnées, ils y périclent indigens & méprifés. Tel eft l'état où font réduits, tels font les fentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

JE l'avoue, cependant ; le mal n'eft pas auffi grand qu'il auroit pû le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverfes plantes nuifibles des fimples falutaires, & dans la fubftance de plufieurs animaux malfaisans le remede à leurs bleffures, a enseigné aux Souverains qui font fes miniftres à imiter fa fageffe. C'eft à fon exemple que du fein même des Sciences & des Arts, fources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces fociétés célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiffances humaines, & du dépôt facré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces fages institutions affermies par fon augufte fuccelfeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, ferviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous afpirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront fur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de fujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet

amour regne parmi elles , & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des Sociétés savantes se dévouer à verser sur le Genre - humain , non - seulement des lumières agréables , mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre , & l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires ? Tant d'établissmens faits à l'avantage des Savans n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des Sciences & de tourner les esprits à leur culture. Il semble , aux précautions qu'on prend , qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'Agriculture & de la Philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement , qu'est-ce que la Philosophie ? Que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus ? Quelles sont les Leçons de ces amis de la Sagesse ? A les entendre , ne les prendroit-on pas pour une troupe de Charlatans criant , chacun de son côté sur une place publique : Venez-à-moi , c'est moi seul qui ne trompe point ? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout est en représentation. L'autre , qu'il n'y a d'autre substance que la matière ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni ver-

vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands Philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables! vous en recevriez bien-tôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

VOILÀ donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains à été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux & que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans. Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, sous le regne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras son périés avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais, grace aux caractères Typographiques (*) & à l'usage que

(*) A considérer les desordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit consenti d'établir une

que nous en faisons, les dangereuses reveries des Hobbes & des Spinozas resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance & la rusticité de nos Pères n'auroient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de nôtre siècle & portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos Sciences & de nos Arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitions aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils lèveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur; „ Dieu tout-puissant, toi qui tiens „ dans tes mains les Esprits, delivre-nous „ des Lumières & des funestes Arts de „ nos Pères, & rends-nous l'ignorance, l'in- „ no-

Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la Bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette Bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais & il faut les bruler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brulez-les encore: ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet Illustre Pontife.

„ nocence & la pauvreté, les seuls biens qui
 „ puissent faire notre bonheur & qui soient
 „ précieux devant toi”.

MAIS si le progrès des Sciences & des Arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir? Que penserons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrètement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des Lettres, eussent été rebuttés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des Arts utiles à la Société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais Versificateur, un Geomètre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces Precepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guidés les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que retrecir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur: C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à

franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eut occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eut obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aziles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils
auront

auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la Vertu, la Science & l'Autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté; les lumières & la sagesse seules d'un autre; les Savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

POUR nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O Vertu! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la

Ré-

140 DISCOURS A L'ACADEMIE DE DIJON.
République des Lettres , tâchons de mettre
entre eux & nous cette distinction glorieuse
qu'on remarquoit jadis entre deux grands
Peuples ; que l'un favoit bien dire , & l'autre ,
bien faire.



V E R S

De Madame DU BOCCAGE sur RA-
NELAGH.

MUSE , qui charmes mes loisirs ,
Viens rendre au François la peinture
De ces aziles des plaisirs ,
Sur les rives d'une onde pure.
Où Londres au son des Instrumens ,
Voit tous les soirs en doubles rangs ,
Tant de lampes dans la verdure
Eclairer mille amusemens.
Pour peindre à la race future
Vauxhall (*) & ses enchantemens
De Voltaire il faudroit les chants
Et de Boucher (†) la touche sûre ;
Mais vous *Ranelagh* (‡) lieux charmans

Souf-

(*) Prononcez Faxhall , *Jardins sur la Tamise* ,
où les Anglois s'assemblent le soir pour s'amuser.

(†) Peintre François qui excelle dans les sujets
agréables.

(‡) Prononcez Renelas magnifique Salon d'amuse-
ment bati dans un *Jardin* près de la *Tamise*.

Souffrez qu'une main plus obscure
Par amour pour vos monumens
En crayonne ici la structure.
Dans votre moderne parure
Je vois la grandeur du vieux tems;
Sous un dôme orné de sculpture
Vos loges par compartimens
En trois ordres d'Architecture
D'un vaste Cirque ont la figure :
Au centre un feu perpétuel
De Salamandres qu'on encense
Du Printems rappelle l'absence,
Et l'idole de cet autel
Est la liberté sans licence :
Ce lieu rempli de sa puissance
Ne fut point un temple païen ;
C'est l'ouvrage d'un Citoïen ,
D'un Artiste en desseins fertile
Qui du bien public fait le sien
Et joint l'agréable à l'utile.
Dans ce séjour Elizien
D'Handel empruntant l'harmonie
Par les échos l'Orgue embellie
S'unit au chant Italien.
Tandis que l'oreille ravie
Admire le Musicien ,
Du goût tout y prévient l'envie ;
Le Commerce par son génie ,
Des deux Mondes l'heureux lien
Y joint aux dons de la patrie

Le Thé qu'un Chinois offre au Tien (*),
De Moca la liqueur chérie
Et ce noir breuvage Indien
Que l'Espagnol nomme Ambroisie;
En un mot, sous les mêmes toits
Confondant les rangs & les droits,
L'art enchante par cent merveilles
Des Grands, du Peuple, & du Bourgeois,
Le goût, les yeux & les oreilles.

Grâce orgueilleuse de tes jeux
Cède à *Ranelagh* la victoire;
Dans tes champs, un vainqueur poudreux,
Athlète cruel & fougueux
D'un vain laurier tiroit sa gloire:
Ici mille objets enchanteurs
A l'œil fripon, tendre ou volage.
D'un pas noble, léger & sage
Sous des chapeaux ornés de fleurs
Y recherchent pour avantage
Le prix que donnent au bel âge
Et les graces & la beauté:
Ces plaisirs, cette volupté
Qu'on rencontre selon *Lucrece*
Dans une molle oisiveté,
Selon *Zenon* dans la sagesse:
Ce vrai bonheur tant souhaité
Qu'à définir chacun s'empresse
Sans l'avoir connu ni goûté:
En ces lieux l'Anglois transporté

Sem-

(*) *Dieu des Chinois.*

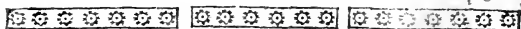
Semble le trouver dans la presse;
Du moins, le fils de la richesse
L'ennui, sur le seuil l'a quitté.
Comme au rivage du Lethé
L'oubli du tems s'y boit sans cesse
Dans le sein de la liberté.
Là, le Politique entêté
Calme son feu contre la France.
Du Parlementaire irrité
Philis adoucit l'éloquence,
Le Marchand toujours agité
Des mers craint moins la violence;
L'Amateur de l'antiquité
Du présent sent la jouissance;
La Vicille en savourant son Thé
Voit sans regrets Hébé qui danse
Et la Courtisane en gaieté
Prend le masque de la prudence.

Fuyez jeux de Flore (*), où jadis
Rome étala son opulence,
Londres proscriit votre indécence,
Sans goût, sans pudeur, vos Laïs
A Plutus y livroient leurs charmes:
Sous le nom du fils de Cypris
Dans la débauche & le mépris
La perfidie & les allarmes
De vils vainqueurs gagnoient le prix:
Et dans les fêtes que je chante

L'a-

(*) *Jeux obscènes qu'on célébroit à Rome en l'honneur de Flora fameuse Courtisane.*

L'amour vrai, délicat, secret,
 Vient couronner l'amant discret
 Et la beauté vive & touchante
 Qui semble y briller à regret;
 Mais dans ce temple où tout l'enchanté
 Il ne sçait plus à quel objet
 Donner la palme triomphante.



V E R S

*De Mr. de VOLTAIRE à son passage en
 Flandres.*

RIVAGE teint de sang, ravagé par Bellonne,
 Vaste tombeau de nos guerriers,
 J'aime mieux les épics dont Cères te couronne
 Que des moissons de gloire & de tristes lauriers.
 Falloit-il, justes Dieux, pour un maudit Village
 Repandre plus de sang qu'aux bords du Simois.
 Ah! ce qui paroît grand aux mortels éblouis,
 Est bien petit aux yeux du Sage.





TER R A S S O N,

est censurée par quelques personnes. Si on les en croit, ceux qui par leurs lumières & leurs talens ont éclairé leurs contemporains, & honoré leur Patrie, sont les seuls dignes de nos hommages; mais à quoi bon, disent-ils, transmettre à la postérité des noms inconnus à leur propre siècle, & leur accorder solennellement une place dans les fastes Littéraires, où l'on ne pensera jamais à les chercher? Quelque exagérés que me paroissent ces reproches, j'avoue que l'usage dont on se plaint a ses abus, (& quel usage n'a pas les siens?) mais je soutiens qu'ils sont bien légers en comparaison de ses avantages. Si les anciens qui élevoient des statues aux grands hommes, avoient eu le même soin que nous de célébrer les Sçavans, nous aurions, il est vrai, quelques Mémoires inutiles, mais nous serions plus instruits sur le progrès des Sciences & des Arts, & sur les découvertes de tous les âges; Histoire plus intéressante pour nous, que celle d'une foule de Souverains qui n'ont fait que du mal aux hommes. D'ailleurs, ne craignons point que la postérité confonde les rangs: en faisant l'éloge des gens de Lettres, nous assignons à peu près, même sans le vouloir, la place que chacun doit occuper.

JE souhaiterois seulement, que pour donner à ces sortes de Mémoires toute l'utilité possible, on s'attachât à peindre l'homme encore plus que l'Ecrivain, au risque de changer quelquefois le panégyrique en Histoire: les ouvrages d'un grand génie, ou d'un Sçavant illustre, fixent assez par eux-mêmes

mêmes le jugement qu'on doit porter de ses talens : mais le spectacle de sa conduite, de ses mœurs, de ses foiblesses même, est une école de Philosophie : sur-tout, quelle instruction ne peut-on pas en retirer, lorsque par son caractère & sa façon de penser, il a mérité de servir de modèle à ceux qui courent la même carrière ?

TEL fut M. l'Abbé Terrasson : il occupoit, sans doute, une place distinguée dans la Littérature, mais ce fut la moindre partie de sa gloire : ce qui le caractérise, c'est d'avoir été à la tête des Philosophes pratiques de son siècle ; l'éloge est d'autant plus grand, qu'il est plus rare aujourd'hui de le mériter.

ON l'a dit il y a long-tems ; la gloire & l'intérêt, quelquefois tous les deux ensemble, quelquefois l'un aux dépens de l'autre, sont les deux grands ressorts qui font mouvoir les hommes, & les gens de Lettres ne sont pas exempts de payer le tribut à l'humanité : quoique leurs travaux menent rarement à la fortune, plusieurs d'entr'eux ne laissent de s'y méprendre, & de s'engager dans une carrière aussi noble, par un motif qui ne l'est pas. Quelques-uns semblent avoir renoncé à l'intérêt, sacrifice médiocre, lorsqu'ils n'ont aucuns desirs à satisfaire ; mais ils n'en sont ordinairement que plus vifs sur cet amour de la réputation, qui selon l'expression de Tacite, est la dernière passion des Sages. En vain se représentent-ils que le nombre des bons Juges est petit, il leur suffit de penser que le nombre des Juges est grand, & par

une contradiction, dont ils ont peine à se rendre raison, ils sont avides de la réunion de ces suffrages, dont chacun en particulier, si on en excepte quelques-uns, ne les flatte-
roit nullement. Heureux, quand ils ne travaillent pas à se les procurer par les manœuvres & par l'intrigue !

M. l'Abbé Terrasson étoit bien éloigné de cette maniere de penser : il ne fut sujet ni à cet amour propre si délicat, qui fait quelquefois le supplice des Sçavans, ni à cette basse jalousie qui les dégrade : il ne regardoit ses Ouvrages que comme des enfans de son loisir qu'il abandonnoit à la censure publique ; content de l'approbation de quelques amis éclairés, il étoit fort tranquille sur le jugement des autres. On lui demandoit un jour ce qu'il pensoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer : *Elle est bonne*, répondit-il, *je dis, très-bonne ; tout le monde n'en pensera peut-être pas comme moi : mais cela ne m'inquiète guère.*

L'ENVIE de s'enrichir ne le tourmentoit pas plus, que celle de faire du bruit ; la fortune vint à lui sans qu'il la cherchât, elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir, & il se retrouva dans un état médiocre, avec cette même Philosophie qui ne l'avoit jamais abandonné : cependant, quoiqu'il eût conservé au milieu des richesses la simplicité de mœurs qu'elles ont coutume d'ôter, il n'étoit pas sans défiance de lui-même : *Je réponds de moi*, disoit-il, *jusqu'à un million* : ceux qui le connoissoient auroient bien répondu de lui par de-là.

IL regrettoit le tems où les gens de Lettres, moins répandus & moins distraits, vivoient davantage entr'eux : comme ils avoient moins d'intérêt de se nuire, ils étoient plus unis, & par conséquent plus respectés ; leur société n'avoit peut-être pas les mêmes agrémens qui la font rechercher aujourd'hui ; mais la politesse ne se perfectionne que trop souvent aux dépens des mœurs ; la charlatanerie, qu'on me permette ce terme, si commune & si hardie maintenant, l'étoit alors beaucoup moins, parce qu'elle étoit moins sûre de réussir ; ce n'est pas que le commerce du monde ne soit nécessaire aux gens de Lettres, surtout à ceux qui travaillent pour plaire à leur siècle ou pour le peindre ; mais ce commerce, devenu général & sans choix, est aujourd'hui pour eux, ce que la découverte du nouveau monde a été pour l'Europe ; il est fort douteux qu'il leur ait fait autant de bien que de mal.

NULLEMENT empressé de faire sa cour, M. l'Abbé Terrasson trouvoit plus aisé de ne point vivre avec la plûpart des Grands, que d'être avec eux à sa place, sans se dégrader, & sans se compromettre. Il fuyoit surtout, ceux dont l'orgueil perce à travers leur accueil même, & à l'égard desquels la fierté est souvent une vertu dans un homme de Lettres, & la douceur un vice. Mais il estimoit beaucoup les Grands d'une société simple & aimable, qui cultivent sans prétention les Sciences & les Beaux Arts, qui les aiment sans vanité, & qui, s'il est permis de parler le langage du tems, ne font

point servir leur naissance & leurs titres de sauvegarde à leur esprit.

Aussi étoit-il bien éloigné de confondre les amateurs véritablement éclairés, avec ceux qui en usurpent le nom, ordinairement occupés du soin de rabaisser les grands talens pour élever les médiocres, parce qu'ils ignorent que le mérite éminent honore ses protecteurs, & que le mérite médiocre avilit les siens. On n'aura pas de peine à croire qu'il n'étoit guères plus favorable à ces Sociétés particulières, si à la mode aujourd'hui, qui s'érigent en arbitres des Auteurs. On avoit beau lui représenter que par le moyen de ces Sociétés, l'esprit se répand & se communique de proche en proche. Il répondoit par une comparaison plus énergique que recherchée, que l'esprit d'une Nation ressemble à ses feuilles d'or qui deviennent plus minces à mesure qu'elles s'étendent, & qu'il perd ordinairement en profondeur ce qu'il gagne en superficie. Il craignoit sur tout que ces Tribunaux sans droit & sans titre, faits pour prendre le ton des Gens de Lettres, ne prétendissent un jour le leur donner, & ne cherchassent à se rendre par cette usurpation le fleau des bons livres, & l'azile du mauvais goût. Selon lui, il ne falloit point attribuer à d'autres causes ce jargon qui se répand insensiblement dans les ouvrages modernes, & qui devenant de jour en jour plus étrange, semble nous annoncer la décadence prochaine des Lettres; car le faux bel-esprit tient de plus près qu'on ne croit à la barbarie.

UN homme qui pensoit comme Mr. l'Abbé Terrasson ne devoit gueres solliciter de graces, même purement Littéraires. Il eût fallu lui apprendre jusqu'aux noms de ceux qui les distribuoient ; son mérite seul avoit brigué pour lui celles qu'on lui avoit accordées.

ON ne doit pas trouver surprenant qu'il ait eu pour les autres l'indifférence qu'il avoit pour lui-même. Le spectacle si varié des passions qui agitent les hommes, amusement ordinaire de la plupart des Sages, n'étoit pas même un spectacle pour lui. Plus Philosophe que Démocrite, il se contentoit de voir le ridicule de ses contemporains, & ne daignoit pas en rire : on eût dit qu'il contemploit de la Planète de Saturne cette terre que nous habitons ; il est vrai que les hommes ne font qu'un point pour qui les voit de-là ; mais ne s'y place pas qui veut.

SUR tout, ce qui l'occupoit le moins, c'étoient les démêlés des Princes, & les affaires d'Etat, dont les Philosophes ne parlent guères, que pour médire de ceux qui gouvernent, quelquefois mal-à-propos, & toujours inutilement. Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut point se mêler du gouvernail dans un vaisseau où l'on n'est que passager. Ce parti est assurément le meilleur dans une Monarchie bien gouvernée, & le plus sûr au moins dans quelque Monarchie que ce puisse être.

- L'IGNORANCE où il étoit sur la plupart des choses de la vie, lui donnoit cette naïveté qui est un agrément, quand elle n'est

pas un ridicule, qui du moins annonce ordinairement la vertu, & dont par cette raison le vice emprunte quelquefois le masque. Comme elle le faisoit paroître simple aux yeux de bien des gens, elle a fait dire qu'il n'étoit homme d'esprit que de profil : on pourroit dire avec moins de finesse & plus de vérité, qu'il avoit un visage pour le peuple, & un autre pour les Philosophes.

SANS être extrêmement zélé pour aucun système ni physique ni métaphysique, le Cartésianisme étoit celui qu'il sembloit avoir adopté. C'étoit pour ainsi dire, un pli qu'il avoit pris de jeunesse ; mais il ne trouvoit point mauvais qu'on en eût pris un autre. Cependant cette Secte, qui n'est pas aujourd'hui trop nombreuse, est volontiers intolérante comme bien des Sectes opprimées ou négligées : peu s'en faut qu'elle ne décrie ses adversaires, comme de mauvais citoyens insensibles à la gloire de leur Nation. Les partisans de Descartes feroient peut-être bien étonnés, si ce grand homme revenoit au monde, de trouver en lui le plus redoutable ennemi du Cartésianisme.

ENFIN, ce qui met le comble à l'Eloge de Mr. l'Abbé Terrasson, sa Philosophie étoit sans bruit, parce qu'elle étoit sans effort ; peut-être avoit-il eu moins de mérite à l'acquérir : mais les vertus qu'on loue le plus, sont souvent celles qui coûtent le moins. D'ailleurs quelque ridicules que soient les préjugés, leur empire est si puissant, que ceux même qui lui résistent, s'applaudissent de leur courage ; pour lui, sans
se

se prévaloir d'un avantage si rare, il en jouissoit paisiblement; il n'avoit pas besoin d'avertir les autres qu'il n'étoit ni complaisant de personne, ni esclave de son amour propre; tout le monde le voyoit assez, & il aimoit mieux renfermer sa Philosophie dans sa conduite, que de la borner à ses discours.

IL me reste à dire un mot de ses Ouvrages. Le premier fut sa Dissertation contre l'Iliade. Elle parut en 1715, dans le fort de la dispute sur Homere, dispute aussi peu utile que presque toutes les autres, & qui n'a rien appris au genre humain, sinon que Madame Dacier avoit encore moins de Logique que Mr. de la Motte ne sçavoit de Grec. Les coups que l'on portoit alors au Prince des Poëtes, lui firent peut-être moins de tort que la maniere dont ils étoient repoussés. Attaqué par des gens d'esprit & par des Philosophes, il n'avoit guères dans son parti que des gens de goût qui se taisoient, ou de pesans érudits qui auroient admiré la Pucelle, si Chapelain l'avoit écrite il y a trois mille ans.

D'UN autre côté les adversaires d'Homere, trop peu sensibles aux beautés de détail dont l'Iliade est remplie, & qui sont peut-être la partie la plus essentielle d'un Poëme Epique, s'attachoient trop à juger un Ouvrage de génie sur des règles d'où l'arbitraire n'est pas tout-à-fait exclu, & sur des usages qu'ils rapportoient trop à notre goût.

A l'égard de la querelle sur des Anciens & les Modernes qui faisoit aussi partie de cette dispute, je ne prétends point la re-

nouveller ici , encore moins la terminer : j'observerai seulement que si les Grecs & les Romains nous sont supérieurs à certains égards , & inférieurs à d'autres , c'est peut-être moins à la différence de génie qu'il faut l'attribuer , qu'à celle des circonstances , du Gouvernement , des motifs d'émulation , & sur tout à l'avantage qu'ils ont eu de parcourir avant nous certaines routes , & à celui que nous avons d'en trouver d'autres toutes ouvertes qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir.

QUOIQU'IL en soit , l'Ouvrage de Mr. l'Abbé Terrasson eut un succès dont l'Auteur fut digne par sa modération , & sur tout par le mérite qu'il eut d'avoir porté dans les Belles-Lettres cet esprit de lumière & de Philosophie si utile même dans les matieres de goût , quand il remonte à leurs vrais principes. Peut-être aussi est-il quelquefois dangereux , lorsqu'égaré par une fausse Métaphysique , il analyse froidement ce qui doit être senti.

MADAME Dacier qui ne pouvoit pas reprocher à Mr. l'Abbé Terrasson d'ignorer le Grec , ne jugea pas à propos de s'engager dans une réplique. Mr. Dacier s'en chargea , & accusa entr'autres choses son adversaire d'avoir fait dans son Ouvrage l'Apologie de la morale du Théâtre Lyrique , imputation aussi injuste que déplacée. Mr. l'Abbé Terrasson daigna cependant y répondre , & il faut avouer que c'est la partie de sa Dissertation la plus inutile.

L'OUVRAGE qui suivit , fut d'un goût bien différent. C'étoit des Réflexions sur
le

le fameux système qui a ruiné parmi nous tant de familles, pour en enrichir tant d'autres. Mr. l'Abbé Terrasson eut le courage d'en prendre la défense, par ce que l'ayant envisagé d'un œil philosophique, il le jugeoit utile, & qu'il en séparoit le principe d'avec ce qui n'étoit qu'accessoire. A la veille du désastre public & de la chute des fortunes qu'il ne pouvoit prévoir, il justifia, pour ainsi dire, d'avance ce qu'on alloit accuser bien-tôt d'être la cause de tant de malheurs; & aujourd'hui, que les esprits ne sont plus échauffés sur cette matiere par un intérêt présent & personnel, l'opinion qu'il défendoit ne manqueroit peut-être pas de partisans éclairés. Au reste ce fut à cet Ouvrage qu'il dut l'opulence passagere dont nous avons parlé, & par bonheur pour lui elle ne fut que passagere: car quoiqu'il ne l'eût pas eu pour objet en écrivant, on auroit pu la lui reprocher, si le peu de durée de fortune n'avoit répondu de la droiture de ses motifs.

IL sembloit que Mr. l'Abbé Terrasson fût destiné à s'exercer sur les genres les plus opposés. En 1731 il publia le Roman de Sethos. Cet Ouvrage, quoique bien écrit, & estimable par beaucoup d'endroits, ne fit cependant qu'une fortune médiocre. Le mélange de Physique & d'érudition que l'Auteur y avoit répandu, & par lequel il avoit cru instruire & plaire, ne fut point du goût d'une Nation qui sacrifie tout à l'agrément, & que Mr. l'Abbé Terrasson avoit moins étudiée en homme du monde, qu'en Philosophe. Mais si le Roman de Sethos est infé-

rieur

rieur de ce côté-là au Telemaque son modèle, il n'y a rien aussi dans le Telemaque qui approche d'un grand nombre de caractères, de traits de Morale, de réflexions fines, & de discours, quelquefois sublimes, qu'on trouve dans Sethos. Je n'en apporterai pour exemple que le seul portrait de la Reine d'Egypte en forme d'Oraison funèbre, (*) portrait que Tacite eût admiré, & dont Platon eût conseillé la lecture à tous les Rois.

LE dernier de ses Ouvrages est sa traduction de Diodore de Sicile. Quoiqu'il n'épargne pas les éloges à son Auteur dans la préface, on prétend qu'il n'entreprit cette traduction que pour prouver combien les admirateurs des Anciens sont aveugles. Quand on traduit les Anciens dans cet esprit, & qu'on choisit Diodore de Sicile, il y auroit du malheur à être condamné sur son ouvrage.

IL étoit entré d'assez bonne heure à l'Académie des Sciences pour en devenir un jour le Secrétaire. L'étendue de ses connoissances, & le talent qu'il avoit pour écrire, donnoient tout lieu de croire qu'il rempliroit avec honneur cette place importante. Mais lorsque Mr. de Fontenelle sortit d'une carrière qu'il étoit encore en état de poursuivre après l'avoir parcourue durant quarante ans avec la plus grande réputation, ce successeur qu'il s'étoit destiné depuis longtems, n'avoit plus assez de forces pour le remplacer.

UN Philosophe tel que nous venons de le

(*) Voyez le premier volume, page 62 & beaucoup d'autres endroits.

le dépeindre , sçavoit trop bien se suffire à lui même , pour ne pas disparoître de dessus la scène , quand la vieillesse & les infirmités commencerent à l'y rendre inutile. Il se renferma donc absolument chez lui , & ne se monroit tout au plus que dans les lieux publics , où il ne pouvoit être à charge à personne. Il connoissoit trop bien sa Nation pour n'avoir pas senti de bonne heure combien elle est ingrate envers ceux même qui ont le plus contribué à son instruction ou à ses plaisirs : Il sçavoit que l'avantage d'être recherché avec empressement jusqu'à la fin est le privilège d'un petit nombre d'hommes rares ; souvent même quoiqu'ils méritent cet empressement par leurs qualités personnelles , & par l'agrément de leur commerce , c'est à la vanité qu'ils en sont principalement redevables. M. l'Abbé Terrasson retira donc de bonne heure *son ame de la presse* , suivant le conseil de Montagne , & sa vieillesse fut aussi philosophique que sa vie.

L'ESPECE de Stoïcisme dont il faisoit profession , ne l'empêchoit pas d'avoir des amis auxquels il étoit fort attaché ; M. le Marquis de Lassay , & M. Falconet étoient de ce nombre ; c'en est assez pour juger qu'il sçavoit les choisir , & sur tout qu'il ne se trompoit pas en honnêtes gens. Pleuré de ses amis , M. l'Abbé Terrasson est généralement regretté de tous ceux qui l'ont connu ; on ne sçauroit manquer de l'être , quand avec de l'esprit & des talens , on n'a jamais nui à l'amour propre , ni à l'avidité des autres.

L E T T R E

De Monsieur de FONTENELLE à Monsieur le Marquis de la FARRE.

VOUS, Monsieur, qui imaginez toujours mieux que personne, vous doutez aussi avec plus d'esprit que les autres gens. Je suis charmé de votre embarras sur l'Espace immense qu'il faudra un jour pour contenir tous les hommes, qui n'ayant existé que successivement depuis la création, n'ont pas laissé que d'occuper une grande partie de l'Univers. De la taille dont vous êtes, comment ne pas craindre cette presse ? Si chacun devoit y tenir autant de volume que vous, je craindrois à mon tour de n'avoir pas mes coudées franches ; en attendant j'ai cru qu'après vous, il seroit bien d'avoir aussi un embarras, & voici le mien.

Lorsqu'il plaira à l'Etre Suprême de rendre à chaque Esprit le Corps qu'il aura autre fois animé, ainsi qu'il nous le promet dans ses Ecritures, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne ? Nos corps ne sont composés aujourd'hui que du débris de ceux de nos Peres ; les mêmes matériaux qui ont servi à former ceux qui ne sont plus, seront un jour employez à la composition de ceux qui ne sont pas encore. Le Seigneur a créé une fois pour toujours une certaine quantité de matière qui n'est ni augmentée ni diminuée ; à laquelle il ne fera rien ajouté, & sur laquelle le néant n'a plus aucun droit ; cette matière a été divisée en Elements, ces Elements circulent, pour ainsi dire, & vont de la composition d'un cheval à celle d'un homme, de celle d'un homme à celle d'un arbre, & ainsi des autres ; c'est précisément la jonction des divers Elements, qui fait un Corps, la manière dont ils sont joints fait la différence d'un Corps à un autre, & les proportions ou l'équilibre plus ou moins observés dans chaque composition décide uniquement de sa durée.

CES

Ces Elements quoi qu'ils soient faits pour concourir ensemble en tout & partout, vont pourtant toujours à s'entredestruire; celui d'entre eux qui domine dans un corps seme bientôt la division parmi les autres & les force ensemble à une separation dont il n'y a que ce qu'on appelle la forme qui soit la victime; car la matière, c'est-à-dire les Elements sont bientôt déterminez à se rejoindre, quoique différemment de ce qu'ils étoient; comme ils s'entredestruisent, ils s'entredéterminent aussi, & voilà toute l'Economie des destructions & productions qui se font à chaque instant, & que le vulgaire ignorant prend pour anéantissement & création.

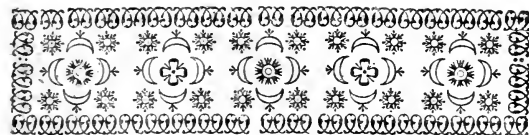
Or comment fera le Seigneur pour rendre contemporains tant d'hommes qui n'ont eu chacun un Corps que parcequ'ils semblent avoir pris leur tems & leurs mesures pour se le ceder les uns aux autres? certainement il n'en créera pas de nouveau; cela établi je ne fai qu'un expedient, & cet expedient, Monsieur, nous va tirer d'embarras vous & moi.

Si nous résuscitons tous un jour, il est constant que nos Corps ne seront plus sujets aux nécessités de cette vie, & ne se ressentiront plus de l'intemperance des Climats, & des Saisons, insensibles donc au froid & au chaud, nous n'aurons plus besoin ni des Eaux pour nous rafraichir & humecter, ni du Soleil pour nous echauffer & purifier; exemts que nous ferons de la nécessité de manger, la Terre, cette mere liberale & commune, va nous devenir inutile.

Les Collines, retraittes de la plus-part des animaux faits pour l'usage de l'homme mortel, les Montagnes, ces depositaires avarés des trésors que la cupidité nous rend nécessaires, tout cela va être de trop parmi des immortels desinteressés; les Cieux & leurs Luminaires n'auront plus d'heures à nous marquer, & nous n'aurons que faire de leur Lumière inegale, dans un tems où l'Auteur

theur du jour daignera lui-même nous éclairer : en sorte que vû l'inutilité de toutes ces choses & autres contenuës dans l'espace, il faudra qu'elles cessent d'être ce qu'elles sont ; l'ordre & l'harmonie de l'Univers seront renversés & confondus, tout généralement deviendra un tas de matière, une masse informe, un cahos & une confusion, ainsi que le tout étoit le premier jour de la Création.

NE croyez-vous pas, Monsieur, que le Créateur trouvera dans tous ces matériaux de quoi faire autant d'hommes qu'il lui en faudra, & l'espace dont vous étiez en peine s'y trouvera aussi de reste, puisqu'alors même, il n'y aura dans le monde que ce qui est contenu, à l'heure que nous parlons ; le nombre des hommes y fera infiniment plus grand à la vérité, mais aussi plus de forêts, plus de bâtimens, plus de montagnes, plus de rochers, & comme la matière ne composera plus que des hommes, l'espace n'aura plus aussi que des hommes à contenir. Que si malgré toutes ces sages précautions la matière venoit alors à manquer, l'habile Ouvrier en feroit quitte pour faire les Corps plus à l'épargne que le vôtre ; en cas de besoin vous avez de quoi fournir à quatre : à vous parler même confidemment, je ne désespère pas de vous voir une taille aussi fine que vous l'aviez autre fois. Là Monfr. de Roquelaure aura un nez, & Monfr. le Duc d'Estree n'en aura qu'un ; & si les Esprits d'un certain ordre sont alors aussi rares qu'ils le sont de nos jours, & qu'il en faille pourtant, je vous en connois pour vos voisins, cela soit dit sans vous allarmer. Je ne sçai encore si les Dames conserveront leur sexe, dans ce bouleversement universel, ou s'il n'y aura que celles qui auront bien vecu aux quelles sera accordée la forme d'un homme ; je m'informerai de leur sort au premier long entretien que j'aurai avec mon Génie, mais si ce qu'il m'en apprendra n'est pas à leur avantage, ne vous attendez pas, Monsieur, qu'il m'arrive jamais de vous en faire part.



P E T I T R E S E R V O I R.




CONSIDERATIONS

S U R

LES GENS A LA MODE,

*Par Mr. l'Abbé DUCLOS, Auteur de
l'Histoire de LOUIS XI.*

 E tous les peuples, le François est celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération; on retrouve les François d'aujourd'hui, dans ceux des Croisades, & en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette Nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse, & inconsiderée. Ses Ver-

Num. LXXI. L 128

tus partent du cœur, ses Vices ne tiennent qu'à l'esprit, & ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre les François de tous les hommes les plus sociables. C'est-là son caractère propre, & c'en est un très estimable; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abusé; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves, c'est-à-dire d'explication.

LES qualités propres à la Société sont la politesse sans fausseté, la franchise sans rudesse, la prévenance sans bassesse, la complaisance sans flatterie, les égards sans contrainte, & sur-tout le cœur porté à la bienfaisance; ainsi l'homme Sociable est le Citoyen par excellence.

L'HOMME Aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les Sociétés où son goût & le hazard le jettent, & prêt à en sacrifier chaque particulière. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plait à tous & souvent est méprisé & recherché par les mêmes gens.

PAR un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, & n'attend son bonheur que de leur opinion, sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature. Le désir immodéré d'amuser, l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il
fait

fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médifance & la calomnie aux rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

LES liaisons particulières de l'homme Sociable, sont les liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme Aimable ne sont que de nouvelles dissipations qui retranchent d'autant les devoirs essentiels. L'homme Sociable inspire le desir de vivre avec lui; on n'aime qu'à remontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'homme Aimable est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

CEPENDANT l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique; Eh! comment ne seroit-on pas flatté d'un titre qui éclipse la vertu & fait pardonner le vice! Qu'un homme soit deshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défendent eux mêmes: tout cela est vrai, vous dit-on, mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne, ou bien généralement admise, car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté & des graces, il n'y a rien que cela ne fasse passer, & n'empêche d'être odieux.

QU'ARRIVE-T-IL de-là ? Tout le monde veut être aimable , & ne s'embarasse pas d'être autre chose ; on y sacrifie ses devoirs , & je dirois la considération , si on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état , le dedain de la profession dont on est comptable , & dans laquelle on devroit toujours chercher sa premiere gloire.

LE Magistrat regarde l'étude & le travail comme des soins obscurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager ; de sorte qu'il n'est pas rare de voir ces Magistrats aimables , qui dans les affaires d'éclat sont moins des Juges , que des Solliciteurs qui recommandent à leurs Confreres les intérêts des gens connus.

LE Militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des Subalternes ; ainsi les gardes ne feroient plus que des destinations de rang , & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'HOMME de Lettres qui par des ouvrages travaillés auroit pu instruire son siècle , & faire passer son nom à la postérité , néglige ses talens & les perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les hommes illustres , il reste un homme d'esprit de Société.

L'AMBITION même , cette passion toujours si ardente & autrefois si active , ne va plus à la fortune que par le manège & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux

tieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils le font aujourd'hui, ses motifs plus louables, ses démarches plus innocentes; mais ses travaux peuvent être utiles à l'Etat & quelquefois inspirent l'émulation à la vertu.

ON dira sans doute que la Société est devenue, par le desir d'y être aimable, plus délicate qu'elle ne l'avoit jamais été; cela peut être, mais il est certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, & cet échange n'est pas un avantage.

QUE seroit-ce si la contagion venoit à gagner toutes les autres Professions? & on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours avoient été jadis pour le moins indécentes.

LES qualités aimables étant pour la plupart fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

QU'UN grand Capitaine, qu'un Homme d'Etat aient rendus les plus grands services; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un Grand Homme d'avoir un degré supérieur.

TOUTE question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des Sociétés brillantes, & sortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette ex-

pression est inventée, & elle est déjà triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

LE *Bon ton* dans ceux qui ont le plus d'esprit consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si l'on ne le fait excuser par les graces du discours, à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre ; l'agrément est devenu si nécessaire, que la médisance même cesseroit de plaire, si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut sur-tout amuser, sans quoi le discours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet.

CE prétendu bon ton qui n'est qu'un abus de l'esprit, ne laisse pas que d'en exiger beaucoup ; ainsi il devient dans les Sots un jargon inintelligible pour eux mêmes, & comme les Sots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'est ce qu'on appelle le *Perfiffilage*, amas fatigant de paroles sans idées, volubilité de propos qui font rire les foux, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, & rendent la Société insupportable.

CE mauvais genre est quelquefois moins extravagant, & alors il n'en est que plus dangereux. C'est lors qu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant tout à la fois instrument & victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggere, & les aveux ingenus qu'on en tire. LES

Les premiers essais de cette sorte d'esprit ont dû naturellement réussir; & comme les inventions nouvelles vont toujours en se perfectionnant, c'est-à-dire en augmentant de dépravation, quand le principe en est vicieux, la méchanceté se trouve aujourd'hui l'ame de certaines Sociétés; & a celle d'être odieuse, sans même perdre son nom.

LA méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner, parcequ'elles ne peuvent jamais rendre autant à la Société que la méchanceté lui fait perdre, puisqu'elle en fappe les fondemens, & qu'elle est par-là, si-non l'assemblage, du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & souvent leur donne de la considération.

VOILÀ ce qui produit cette foule de petits méchans subalternes, & imitateurs de caustique fades, parmi lesquels il s'en trouve de si innocens; leur caractère y est si opposé, ils auroient été de si bonnes gens, en suivant leur cœur, que je suis quelquefois tenté d'en avoir compassion, tant le mal leur coûte à faire. Aussi en voit-on qui abandonnent leur rôle comme trop pénible; d'autres persistent flattés & corrompus par les progrès qu'ils ont fait. Les seuls qui aient gagné à ce travers de mode, sont ceux qui né avec le cœur dépravé, l'imagination déreglée; l'esprit faux, borné & sans principes, méprisans la vertu, & incapables de remords, ont le plaisir de se voir les Heros

d'une Société dont ils devroient être l'horreur.

Un spectacle assez curieux est de voir la subordination qui règne entre ceux qui forment ces sortes d'associations. Il n'y a point d'état où elle soit mieux réglée. Ils se signalent ordinairement sur les Etrangers que le hazard leur adresse, comme on sacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais sort y faisoit aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent, c'est alors que la guerre civile commence. Le Chef conserve son empire, en immolant alternativement ses Sujets les uns aux autres. Celui qui est la victime de jour, est impitoyablement accablé par tous les autres qui sont charmés d'écarter l'orage de dessus eux; la cruauté est souvent l'effet de la crainte, les Subalternes s'effaient cependant les uns contre les autres; on cherche à ne se lancer que des traits fins; on voudroit qu'ils fussent piquans sans être grossiers; mais comme l'esprit n'est pas toujours aussi léger, que l'amour propre est sensible, on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes, qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractère ombrageux & l'avilissement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre aux sérieux. On ne se donne pour ainsi dire que des cartels d'esprit, il
fau-

faudroit s'avouer vaincu , pour recourir à d'autres armes , & la gloire de l'esprit est le point d'honneur aujourd'hui.

ON est cependant toujours étonné que de pareilles Sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut espérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'est l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose, & quelquefois les déconcerte.

ON croiroit que l'habitude d'offenser rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de se plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs les foux singuliers, soit caustiques, méchans ou misantropes, réussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin. La réputation qu'ils se sont fabriquée donne un très grand poids à leurs prévenances ; ils descendent plus facilement qu'on ne croit à la flatterie basse. Celui qui en est l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un stile qui leur est si étranger. L'Adulation fade & outrée est la plus sûre de plaire : une louange fine & délicate fait honneur à celui qui la donne ; un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit. Il prend l'exagération pour l'expression propre, & pense que les grandes vérités ne peuvent pas se dire avec finesse.

IL faut convenir que les Sociétés dont je parle sont rares ; il n'y a que la parfaitement

bonne compagnie qui le soit d'avantage, & celle-ci n'est peut-être qu'une belle chimere dont on approche plus ou moins. Elle ressemble assez à une République dispersée, on en trouve des membres dans toutes sortes de classes, il est très difficile de les réunir en un corps; il n'y a cependant personne qui n'en reclame le titre pour sa Société. C'est un mot de raliment. Je remarque seulement qu'il n'y a personne aussi qui ne croie qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, & jamais dans une classe inférieure. La haute Magistrature la suppose à la Cour comme chez elle; mais elle ne la croit pas dans une certaine Bourgeoisie, qui à son tour a des nuances d'orgueil.

POUR l'Homme de la Cour, sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'existe que parmi les gens de sa sorte. Il est vrai qu'à esprit égal ils ont un avantage sur le commun des hommes, c'est de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le Sot de la Cour dit ses sottises plus élégamment que le Sot de la Ville ne dit les siennes. Dans un homme obscur c'est une preuve d'esprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'Homme de la Cour c'est une nécessité; il n'emploie pas de mauvaises expressions, parce qu'il n'en sçait point. Un Homme de la Cour qui parleroit basement, me paroîtroit presque avoir le mérite d'un Sçavant dans les langues étrangères. En effet, tous les talens dépendent des facultés natu-
rel-

relles, & sur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la conversation, doit donc se perfectionner à la Cour plus que par-tout ailleurs, puisqu'on est destiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient, & les idées se retrecissent. Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces Courtisans oisifs à qui Versailles est nécessaire, & qui y sont inutiles.

IL résulte de ce que j'ai dit, que les gens d'esprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, sont les hommes dont le commerce est le plus aimable ; mais de telles Sociétés sont rares. Le Jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence, & les talens qu'ils appellent quelquefois à leur secours en cherchant le plaisir prouvent le vuide de leur ame, & ne le remplissent pas. Ces remedes sont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réunissent.

LES gens du monde seroient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines Sociétés Bourgeoises, où l'on trouve si-non un plaisir délicat, du moins une joie contagieuse, souvent un peu de rudesse ; mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demie connoissance du monde qui ne seroit qu'un ridicule de plus, encore ne se feroit-il pas sentir à ceux qui l'auroient ; ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des Sociétés, si l'on veut faire abstraction de quelques différences d'expressions,

sions, on trouvera que la classe générale des gens du monde & la bourgeoisie se ressemblent plus au fond qu'on ne le suppose. Ce sont les mêmes tracasseries, le même vuide, les mêmes misères. La petitesse dépend moins des objets que des hommes qui les envisagent. Quant au commerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoisie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ses besoins, & qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet, le reste des hommes est par tout le même. La bonne compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honnêtes.





L' A U T O M N E.

A M R. * * *.

S U S P E N D S ton étude ,
Viens loin des neuf sœurs
Gouter les douceurs
De ma solitude.

Les vives chaleurs
Ont séché nos fleurs ,
Tari nos fontaines :
L'Aurore est sans pleurs ,
Zephir sans haleine,
Flore sans couleurs.

La seule Pomone ,
Sous ce frais berceau ,
Rit, & se couronne
D'un pampre nouveau :
Du vin qui s'écoule ,
Versé par ses mains ,
S'abbeuve une foule
De jeunes Silvains ;
Qui dans ses jardins ,
Du pésant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Viens

Viens donc , cher Ariste ,
Philosophe vain ,
Est - ce au Dieu du vin
Qu'un Sage résiste ?
Esclave avec toi
Du vainqueur de l'Inde ,
Que le Dieu du Pinde
Subisse sa loi.

Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon ,
C'est Anacréon ,
Ami , qu'il faut suivre :
Apprends à monter
Sa galante lyre :
Si tu veux chanter ,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire ,
Qui cher à Themire
T'en fait écouter.

Parmi nos convives
Invitons l'Amour :
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère , & sa cour.
Caché sous la treille ,
Si quelqu'un sommeille ,
Par un tendre effort
L'Amour le reveille
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Epicure

J'en suis les leçons :
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ses nourrissons.

D'une ardeur extrême
Le tems nous poursuit ;
Detruit par lui même ,
Par lui reproduit :
Plus léger qu'Eole ,
Il naît, & s'envole ,
Renait, & s'enfuit.
Qu'un prompt Sacrifice
Suspende les coups ,
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux :
Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde son courroux :
Du vin de cette urne
Enyvrons Saturne ;
Deformais plus lent ,
Ce Dieu turbulent ,
Pour reprendre haleine ,
Suivra de Silene
Le pas non-chalant.

A l'ombre propice
De ce bois sacré
Pour le Sacrifice
L'Autel est paré :


Ce lieu solitaire
 Est le sanctuaire,
 Où, libre d'ennui,
 Je dois aujourd'hui
 Immoler les craintes,
 Les soins, les contraintes,
 Et les vains désirs,
 Tirans' des plaisirs.

Déjà sous la tonne,
 La coupe à la main,
 Hébé me couronne
 D'un lierre divin,
 Et Comus ordonne
 L'apprêt du festin.
 Les Nymphes accourent,
 Les Faunes m'entourent,
 Le vin va couler,
 L'encens va bruler,
 La victime est prête,
 On va l'immoler.
 Ami, qui t'arrête?
 Themire avec moi,
 Pour ouvrir la fête,
 N'attend plus que toi.






P E T I T R E S E R V O I R.



REFLEXIONS MORALES

Sur l'INOCULATION de la

P E T I T E V É R O L E.

 LES Réflexions sur l'Inoculation de la petite Vérole deviennent si fort à la mode, & tout le monde commence à s'intéresser tellement à la matière, que ce sera sans doute obliger les Lecteurs François de leur faire part de ce qui se dit de plus sage & se publie de plus important sur ce sujet dans l'île voisine. La Pratique dont il s'agit mérite & occupe depuis longtems l'attention des Médecins: c'est dans ce point de vûe qu'elle est examinée dans le Num. LVIII. de ce Recueil. Elle est propre à fournir des Réflexions ingénieuses à un Bel Esprit qui aime à s'exercer sur des sujets singuliers: &

Num. LXXII. M l'on

l'on ne peut guères douter que ce ne soit par cet endroit-là qu'elle a piqué un des grands Poètes de notre tems. Mais elle intéresse encore une autre Classe de Personnes, moins respectables par leur nombre que par leur caractère. Ce sont ceux qui aiment à se rendre raison de tout ce qu'ils font, & qui ne s'engagent pas volontiers dans quelque démarche à moins qu'il ne leur soit possible de la légitimer dans leur cœur. Relativement à ces derniers, la matière est du ressort des Théologiens & des Casuïstes. Aussi le Docteur *Doddridge*, toujours attentif à tout ce qui peut éclairer & diriger les consciences, vient-il de rendre service au Public en publiant une Brochure sur la matière. Je dis en *publiant*, car la pièce n'est pas de lui. L'Auteur est feu M. *David Some*, de *Harborough* qui dès l'année 1725. avoit jeté ses Réflexions là-dessus sur le papier. Mais comme elles n'avoient pas encore vû le jour, le Théologien de *Northampton* a profité de la Disposition actuelle des Esprits, pour les rendre publiques *. Tout ce dont il faut se souvenir, c'est que l'Auteur ne se propose d'envisager la matière que dans des vûs de Religion, & qu'il promet une entière impartialité. Après cet Avertissement, voici le Contenu de cet Ecrit en substance.

C'est,

* M. *Some* donna en 1736. un Discours de M. *Doddridge* contre la *Persecution* en matière de la Religion, & y mit une Préface de sa façon pour recommander l'Ouvrage. M. *Doddridge* dans cette occasion ne fait donc que lui rendre la pareille.

C'est, dit-il, un Fait *démontré*, que la Petite Vérole n'est pas aussi funeste, lorsqu'elle vient par *Insertion*, que lorsqu'elle vient *naturellement*. Suivant les calculs qu'on en fait, les apparences qu'on n'en mourra point sont comme de soixante à un, y compris le hazard de n'avoir jamais ce mal dans le cours ordinaire de la Nature, & tous les autres accidens qui peuvent survenir.

On ne sauroit douter par conséquent de l'avantage de cette pratique, entant que fournissant des moyens *probables* pour préserver nos jours de danger. Toute la Question donc se réduit à favoir, *s'il est permis à chaque individu, de mettre volontairement sa vie en péril, en se donnant une maladie, qui peut être fatale*. On le conteste, en produisant contre cette assertion plusieurs difficultés.

D'abord, dit-on, Dieu n'est-il pas le Maître souverain de notre vie? & quand même il en *tomberoit mille à notre droite & dix mille à notre gauche*, n'est-il pas en état de nous conserver? C'est donc sur sa Sagesse & sur sa Providence seule, qu'il faut s'en remettre.

On répond à cela, que dès que l'on néglige les moyens, qui peuvent avec quelque apparence mettre à couvert du Danger, l'on n'est pas fondé à se promettre une intervention extraordinaire de la Providence. Or tous ces moyens se réduisent à l'un de ces deux. Ou bien il faut constamment éviter tous les endroits où ce mal regne, & où la contagion pourroit se communiquer à nous.

Ou bien il faut consentir à se le laisser donner par insertion. Le premier de ces moyens est bien souvent d'une impossibilité absolue. Ce n'est donc que dans le second cas que l'on peut se promettre les soins de la Providence, comme ayant rempli son devoir. Car enfin l'on ne s'est pas attiré par cette Inoculation une maladie, dont sans elle on auroit toute sa vie été préservé; tout au contraire, on a aidé à expulser & à chasser tout-à-fait un venin, qui se tenoit caché dans le sang, & qui tôt ou tard auroit fait son effet peut-être d'une manière plus funeste. Que si ce n'est pas là le cas, & que la disposition prochaine à la Petite Vérole n'y eut pas été, alors aussi il n'y auroit eu aucune *éruption* de venin malgré l'insertion faite, & tout le mal qui en seroit provenu, c'est d'avoir eu une legere indisposition, & de s'être vû confiné dans sa chambre pendant un petit nombre de jours.

MAIS on fait une autre Objection. Mettez, dit-on, qu'il soit permis de se donner la Petite Vérole, encore est-ce une affaire de choix, où l'on va de son plein gré, & qui regarde chacun personnellement. Il n'en résulte pas, que des Parens aient droit de la donner à leurs Enfans, qui ne sont pas en état de juger par eux-mêmes, si cela convient.

LA Réponse à cette Objection est bien facile. De quels Parens s'agit-il? Si ce sont des Parens raisonnables, ils ne feront à leurs jeunes Enfans, que ce qu'ils voudroient qu'on leur fît, s'ils étoient eux dans les mêmes cir-
con-

constances ; & moyennant cette Règle ils ne courront jamais risque d'outrepasser les bornes de l'Autorité paternelle. Il y a plus, c'est que s'ils font leur devoir, & qu'il s'agisse d'Enfans, qui sont en âge de juger de la nature de cette pratique & de ses suites les plus probables, ils ne feront rien qui soit contraire aux inclinations d'un Enfant qui raisonne & se déclare là-dessus.

PEUT-ÊTRE aussi que cette Méthode doit être interdite pour une autre Raison. C'est qu'elle peut mettre les autres en danger à leur insçu. En se donnant la maladie à soi même, l'on ignore si l'on ne la communiquera pas à autrui ; & l'on ne fait, jusqu'où l'infection pourra s'en répandre, & quelles en seront les fâcheuses suites. . .

C'est là une Objection bien foible, ce me semble. Une Personne qui prend ce mal par artifice, peut visiblement en prévenir plus aisément la communication, que celui, à qui ce mal vient suivant le cours ordinaire de la Nature, sans qu'il l'ait prévu & sans qu'il s'y soit préparé. Ne peut-elle pas cette personne aller soutenir cette opération dans un endroit où la maladie regne déjà ? Ne dépend-il pas d'elle de se loger dans une maison où tout le monde a eu la petite Vérole, excepté elle seule ? Ne peut-on pas avertir d'avance dans le quartier de ce qu'on se propose de faire ? Celui qui n'ayant pas soutenu l'Inoculation, est continuellement exposé à prendre ce mal par sa propre faute quoique malgré lui, ne sauroit prendre toutes ces précautions. Au contraire, il court

risque de porter le venin, là où il n'est pas, & dans des familles où il n'a jamais été, fans qu'il leur soit possible de se préparer à le recevoir, & de se munir contre un danger qui est sur eux avant que seulement ils s'en foyent doutés.

Voici qui est plus sérieux. N'est-il donc pas certain, dit-on, que tous *les maux procèdent du mandement* de Dieu, qu'ils sont déterminés dans son conseil ? & si cela est, toutes les précautions du monde peuvent-elles empêcher, que ce qu'il a déterminé, ne soit fait ?

Non fans doute : Mais ou cet Argument ne prouve rien, ou il prouve trop. Car enfin, si la mort ne survient jamais ou plutôt ou plutôt, que Dieu ne l'a réglé, il est clair que les actions ou les efforts des Hommes ne peuvent ni abrèger ni prolonger la vie ; & cela étant, je puis en toute sûreté *avanturer* la chose, & m'exposer à l'opération, & cela fans m'enquerir même le moins du monde des raisons pour ou contre la chose, ou de ce que naturellement elle pourroit avoir de contraire ou d'avantageux.

Enfin je le veux, dit-on, & je vous accorde que ces Argumens sont assez forts pour déterminer un Etre raisonnable en faveur de cette pratique : encore ai-je une Question bien pressante à vous faire. Ne craignez-vous pas les scrupules ou les remords pour l'avenir ? Je suppose, que vous avez soutenu l'opération, mais elle vous est funeste. Vous voilà en danger, & votre mort semble prochaine. N'est il pas plus que probable
que

que vos doutes & vos scrupules vont renaître ? & cette pensée seule, que vous êtes l'Artisan de votre perte, & que vous répandez l'amertume dans le sein de votre famille, de vos Amis, de vos proches, ne remplira-t-elle pas vos derniers momens d'angoisse & d'effroi ?

J'EN conviens : ceci mérite Réflexion. La mort est quelque chose de si sérieux, qu'on ne sauroit être trop attentif à ne rien faire de propre à augmenter les angoisses d'un période déjà par lui-même si redoutable. Mais on ne fait pas attention, que si les argumens ci-dessus sont solides & concluans, celui-là même à qui l'Inoculation est fatale a des raisons pour être tranquille. Il a fait son devoir. Il meurt dans l'exercice actuel de son devoir, & par conséquent il est fondé à se soutenir par les Réflexions les plus consolantes. Celui tout au contraire qui meurt de cette maladie, sans avoir voulu avoir recours à une pratique, qu'il avoit reconnu être utile & permise, a de justes raisons d'imputer sa mort à soi même, & de se regarder comme l'Auteur de toutes les suites affligeantes qu'elle a pour ceux qui lui survivent.

Ces Raisons sont d'une nature, ce me semble, à persuader ceux à qui les difficultés ci-dessus sont venues, & s'il y a des Personnes qui s'en font d'autres, il ne dépend que d'elles de les produire, elles trouveront assez d'habiles Gens en Angleterre, disposés à les leur lever. L'on a fait la Remarque, que si cet Ecrit avoit été publié 25. ans plutôt,

tôt, comme cela auroit pu se faire, & comme il auroit été à fouhaiter, l'Auteur auroit fait suivant toute apparence grand nombre de Profelytes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Habitans des Provinces Septentrionales de la Grande-Bretagne paroissent tout autrement avoir besoin d'être persuadés & gagnés sur cet Article, que ceux qui sont dans les Provinces Méridionales. Une Lettre de *Surrey* *, Province au Sud de l'Angleterre, rapporte à cette occasion un fait singulier. Un Gentilhomme de cette Province des environs de *Guildfort* †, voyant la crainte pour la Petite Vérole du Peuple des environs, s'avisa d'allouër la somme de deux Guinées à un habile Chirurgien du lieu, nommé M. *Howard*, pour chaque personne à qui il feroit l'opération & donneroit ses soins. Celui-ci ne manqua pas d'avoir toujours prêts, & même de porter sur lui dans une petite boîte, qu'il tenoit dans son sein, quelques plumasseaux trempés & teints dans la matière. Avec cela il étoit toujours prêt à l'Inoculation, qu'il fit à plusieurs, qui s'en tirèrent le plus heureusement du monde.

En

* Du 21 Decembre, 1750.

† C'est un des principaux Bourgs de la Comté de *Surrey*. Les Géographes font de *Guildfort* une assez jolie petite Ville sur le *Wey*, où les Rois des Saxons Méridionaux faisoient autrefois leur demeure. Mais *Guildfort* ne passe point pour Ville, & il n'y en a aucune dans tout le Comté de *Surrey*. Il a un de ses Bourgs appelé *Southwark*, qui est un Fauxbourg de Londres,

En moins de rien ce devint une mode, & tous les jours de marché il lui venoit des Gens pour s'en faire faire autant. Après quoi ils s'en retournoient chez eux, se tenoient chaudement, avaloient du petit lait & du vin mêlés ensemble *, & dans huit jours ils étoient tirés d'affaire. Les succès en un mot furent considérables, & quand les Gens se rencontroient & s'informoient de ce qu'ils alloient faire, rien n'étoit plus ordinaire que de leur entendre dire sans façon qu'ils alloient se faire *inoculer*.

L'AUTEUR de la Lettre ajoute qu'il est comme prouvé, que la même chose auroit lieu ailleurs, s'il se trouvoient des personnes assez généreuses pour vouloir imiter le Seigneur en question; ou si au défaut Messieurs de la Faculté daignoient être un peu traitables sur la cure, ou bien vouloient communiquer la manière de la faire, & le Régime qu'il faudroit observer. Le petit Peuple sur-tout y trouveroit son compte & seroit ardent à recourir au remède; rien n'étant plus commun en Angleterre que de demander à un Domestique qui vient offrir ses services, s'il a passé par ce mal; & si non, de le renvoyer pour cette unique raison.

Après ces Exemples & ces Raisons, la seule chose dont il faille s'étonner encore, c'est que cet usage n'ait pas plus généralement prévalu en Europe. C'étoit ce dont ne pouvoit revenir un grand Admirateur des Anglois, par un passage de qui nous allons finir.

Si

* Boisson assez commune en Angleterre.

Si sa Prophetie n'est pas encore d'assez vieille datte pour avoir son accomplissement, peut-être le sera-t-elle avec le tems. „ Quoi „ donc, y disoit-il, Est ce que les François „ n'aiment point la vie ? Est-ce que leurs „ Femmes ne se foucient point de leur Beauté ? En vérité nous sommes d'étranges „ Gens ! Peut-être dans dix ans prendra-t-on „ cette Méthode Angloise, si les Curés & „ les Médecins le permettent ; ou bien les „ François dans trois mois se serviront de „ l'Inoculation par fantaisie, si les Anglois „ s'en dégoutent par inconstance”.



L' H I V E R.

à Mr. * * *.

L'ONDE suspendue
 Sur nos monts voisins,
 Est dans nos bassins
 En vain attendue.
 Les bois, les ruisseaux
 N'ont rien qui m'amuse :
 La froide Arathuse
 Fuit dans ses roseaux ;
 C'est en vain qu'Alphée
 Mêlé avec ses eaux
 Son onde echauffée.

Telle

Telle est des saisons
La marche éternelle ;
Des fleurs , des moissons ,
Des fruits , des glaçons :
Leur tribut fidelle
Qui se renouvelle
Avec nos desirs ,
En changeant nos plaines ,
Fait tantôt nos peines ,
Tantôt nos plaisirs.

Cedant nos campagnes
Au Tiran des airs ,
Flore & ses compagnes
Ont fui nos deserts.
Si quelqu'une y reste ,
Son sein outragé ,
Gémit , ombragé
D'un voile funeste ,
Et la Nimphe en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour , & les jeux
Passent dans la ville ,
J'y passe avec eux.
Sur la double Scene
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux
J'irai voir la guerre

Des Auteurs rivaux
Qu'on juge au parterre,

Du beau feul epris
Envie ou mepris
Jamais ne m'enflame,
Seulement dans l'ame
J'approuve, ou je blame,
Je bâille, ou je ris.
Dans tes folles veilles,
Après nos concerts,
J'irai de mes vers
Frapper tes oreilles.
L'yvresse au delire
Pourra succeder :
Sous un double empire
Je fais accorder
Le Thyrsè, & la Lyre.

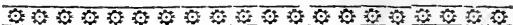
Je crois voir Themire ,
Le verre à la main ,
Chanter un refrain ,
Folâtrer, & rire.
Quel sort plus heureux,
Buveurs amoureux !
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure presente
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante

Toujours un desir.

Coulez mes journées
Par un nœud si beau
Toujours enchainées ;
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans ,
Les compte, les marque
Aux Fastes du tems :
Je l'attends sans crainte ,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu ,
Mais j'aurai vecu.

Dormant à demi
Ici ton ami
Finit son epitre :
En rimant pour toi
La table où je bois
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.





E N V O I

à Made. la Marquise de POMPADOUR.

IL est une Venus celeste,
 Dont la presence embellit l'Univers ;
 D'un doux sourire & d'un regard modeste
 Elle repand le calme dans les airs.
 Devant elle les vents se taisent ;
 Les champs ont plus de fleurs, les gazons sont
 plus frais,
 Le Ciel est pur, les flots s'apaisent,
 Pour reflechir l'eclat de ses attraits,
 Non moins genereuse que belle,
 Les Dieux se reposent sur elle
 Du soin de verser leurs bienfaits.
 Cette Venus, sous le nom d'*Uranie*,
 Preside aux arts & leur donne le ton,
 Elle inspiroit & *Lucrece* & *Platon*,
 C'est des talens l'idole & le genie ;
 Quand les neuf Sœurs au Souverain des Cieux,
 Vont presenter quelque nouvel ouvrage,
 Sur leur ofrande elle jette les yeux,
 Avec bonté sa voix les encourage ;
 Et pour lui plaire elles font encore mieux.
 O Pompadour, vous êtes son image,
 Mon Heros est celle des Dieux.
 Daignerez-vous proteger mon ouvrage ?

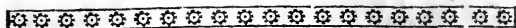
VERS



V E R S

*Sur une Maison à NEVILLES, attribuez à
Mr. de FONTENELLE.*

JE vois cet agréable lieu,
Ces bords rians, cette terrasse,
Où Courtin, la Fare, & Cheaulieu,
Loin du faux goût des gens en place,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Parmi les flacons à la glace
Composioient des Vers pleins de feu :
Enfans d'Aristippe & d'Horace,
Des Leçons du Portique instruits,
Tantôt ils en cueilloient les fruits
Et tantôt les fleurs du Parnasse :
Philosophes sans vanité,
Beaux Esprits sans rivalité,
Entre l'Etude & la Paresse,
A côté de la Volupté
Ils avoient placé la Sagesse :
Où trouver encore dans Paris,
Des mœurs & des talens semblables ?
Il n'est que trop de Beaux Esprits,
Mais qu'il est peu de gens aimables !

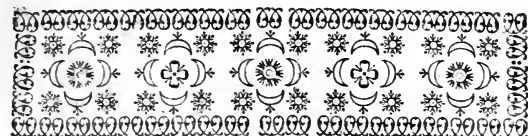


E P I T A P H E.

De Monfgr. le CHANCELIER DAGUESSEAU,
par Mr. de BONNEVAL.

Ci gît l'illustre Daguesseau.
Le nom seul suffit à sa gloire,
Je m'en remets à notre Histoire
Pour le suivre dès le berceau.
Cicéron dans l'adolescence
Magistrat célèbre à trente ans,
Son esprit prévenoit le tems,
Son cœur étoit d'intelligence,
Equitabe, instruit, vertueux,
Il fut fait Chancelier de France.
Selon la justice de nos vœux
Il a rempli cette carrière,
Tel qu'un Soleil jusqu'au declin
Qui passant par notre hemisphere,
Nous éciaire jusqu'à la fin.





P E T I T R E S E R V O I R.



LETTRE DE PARIS.

Sur la vie de Mlle.

NINON DE L'ENCLOS.

✱✱✱ L paroît deux vies à la fois
✱✱✱ „ de la Celebre Mlle. NINON
✱✱✱ (I) „ DE L'ENCLOS. L'une qui
✱✱✱ „ est imprimée chez Rollin &
✱✱✱ „ Bauche Fils, est de la façon
✱✱✱ „ de Mr. BRET. Elle est écri-
„ te d'un mauvais ton sans agrémens, sans
„ légereté, sans finesse. La 2de dont l'Au-
„ teur nous est inconnu se vend chez la *Ve-*
„ *ve Pissot*, & paroît sous le titre de ME-
„ MOIRES: il y a quelques faits de moins
„ que dans la premiere; mais elle est de
„ meilleur goût, on sent que l'Auteur con-
„ noit le monde, les bienséances, & le
Num. LXXIII. N cœur

„ cœur humain. Nous allons rapporter quel-
 „ ques faits tels qu'ils se trouvent dans les
 „ deux ouvrages , afin que le Lecteur en
 „ puisse faire le parallele.

Caractère de M^{lle} de l'ENCLOS par
Mr BRET.

NINON d'une taille élégante & parfaite avoit le teint d'un blanc à éblouir , de grands yeux noirs, où regnoient à la fois la décence & l'amour, la raison & la volupté; elle avoit les dents, la bouche, le sourire admirables, un air de tête noble sans orgueil, une Physionomie ouverte, tendre & touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ses mouvemens, dans tous ses gestes: Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

ELLE joignit à tant d'attraits, les talens les plus séducteurs. M. de l'Enclos avoit communiqué à sa fille celui qu'il avoit pour le Luth, instrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des sons si flatteurs, des expressions (s'il est permis de le dire) si ingénieuses & si délicates. C'étoit son ame qui se dévelopoit sous les traits divers de l'harmonie, c'étoit le sentiment même qui parloit sous ses doigts. Aucune femme ne l'égalait encore dans cette espèce d'amusement, qui exige toutes les graces & toute la noblesse possibles: elle passa pour la plus grande Danseuse de son tems.

LA connoissance de plusieurs Langues &
 des

dés meilleurs Ecrivains de chacune, soutenue d'un esprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans sa conversation une variété brillante, seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules sous quelques déguisemens qu'ils s'offrif-
sent à ses jeux, en bannissoit la triste & plate médisance, pour mettre à sa place la plaisanterie & l'enjoûment le plus délicat.

LA Vérité d'un caractère doux, facile & toujours égal, une Probité aussi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidèle à l'amitié lui donnerent jusqu'à sa mort des amis idolâtres de son Mérite, autant que ses amants l'étoient de Beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef d'œuvre de la nature est l'assemblage des qualités essentielles, & des vertus solides avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef d'œuvre si rare & si digne de notre estime.

*Caractère de Mlle. l'ENCLOS tiré des
MEMOIRES anonymes.*

MADemoisELLE de l'ENCLOS avoit naturellement l'esprit mâle, mais sans sécheresse, agréable sans fadeur, juste sans pédanterie, le discernement fin, le jugement solide, & le goût délicat. Elle jouissoit d'un bien médiocre, mais honnête. Sa beauté, ses graces & sa naissance, avantages grossières, en comparaison de son cœur & de son esprit, la firent d'abord regarder comme un très-bon parti, si elle eut vou-

lu se marier, & lui attirerent bientôt les éloges & les cœurs de tout le monde. Mais, comme elle avoit dès lors une aversion singulière pour le mariage, & un goût décidé pour la liberté, elle ne voulut jamais songer à aucun établissement. Son Pere, qui a éprouvé par lui-même une partie des désagrémens du mariage, loin de lui parler en faveur du lien conjugal, l'avoit plus d'une fois sollicitée, par de puissantes raisons, à suivre le plan de vie qu'elle embrassa dans la suite, & même étant au lit de la mort, il la fit approcher, & lui tint ce discours :

„ Ma fille, vous voyez que tout ce qui me
 „ reste en ce dernier moment, n'est plus
 „ qu'un triste souvenir des plaisirs qui m'a-
 „ bandonnent, leur possession n'a pas été
 „ de longue durée, & c'est la seule chose
 „ dont je puisse me plaindre à la nature.
 „ Mais hélas ! que mes regrets sont inuti-
 „ les ! vous, mon enfant, qui avez à me
 „ survivre un si grand nombre d'années,
 „ profitez be bonne heure d'un tems si pré-
 „ tieux ; foyez toujours moins scrupuleuse
 „ sur le nombre que sur le choix de vos
 „ plaisirs.

MADemoiselle de l'ENCLOS sentit dès lors toute la sagesse d'un conseil qui étoit si fort de son goût, & se mit bientôt en état de le suivre. Elle tint elle-même son ménage, & elle ne songea qu'à faire des connoissances & acquérir des amis. Elle rassembloit en elle tous les talens ; elle savoit parfaitement la Musique ; elle jouoit très-bien du Claveffin, du Luth, du Théorbe,
 &

& de la Guittarre. Elle n'avoit qu'une petite voix de ruelle ; mais elle chantoit avec tout le goût possible , & elle dançoit à merveille.

ELLE étoit de la taille au deffus de la médiocre, ni trop grasse, ni trop maigre, bien faite, bien proportionnée, un peu plus qu'en chair, & d'une figure apétissante, plutôt d'examen que d'éclat. Elle avoit le teint blanc & uni, le visage d'un bel ovale, la plus belle peau, & la plus belle jambe du monde, le corps admirable, la gorge & la taille charmante ; les cheveux châains bruns, les sourcils noirs, bien séparés, les paupieres longues ; les yeux bruns, noirs, grands & touchans ; le nez bien fait, un peu relevé ; les levres vermeilles ; le menton parfait ; une jolie bouche bien façonnée ; un joli sourire ; de belles dents ; de beaux bras, & de belles mains ; un son de voix intéressant ; une phyfionomie ouverte, mais fine, tendre & touchante ; un grand air de fraîcheur, de propreté & de décence ; beaucoup de gaieté & de douceur ; une ame pâtrie de volupté ; des graces dans tous ses gestes, & de l'esprit comme un Ange.

QUAND elle commençoit à parler, c'étoit comme un feu d'artifice, qui vous présentoit en un instant cent images plus agréables les uns que les autres. Rien ne restoit dans l'ame de tout ce qu'elle disoit ; mais tout plaisoit dans l'instant qu'elle le prononçoit. C'étoit une expression passionnée & éblouissante. Sans vous persuader elle vous entraînoit dans son sentiment. Sa pronon-

ciation & sa voix se ressentoient de sa complexion voluptueuse ; jusqu'à son souffle & à sa respiration, tout en elle inspiroit les desirs ; elle joignoit à tout cela , l'enjouement le plus tendre , & le badinage le plus léger , toutes les finesse de la Coqueterie , & toute la tendresse de la Galanterie ; enfin toutes les graces séduisantes que l'envie de plaire peut donner à une jolie femme , & elle sembloit toujours respirer tout l'amour qu'elle inspiroit. Mais du reste , elle étoit violente , emportée dans ses goûts & dans ses passions ; ardente & vive pour les moindres choses qui la touchoient ; froide , lente & paresseuse lorsque rien n'affectoit son ame , & même insensible à tout ce qui ne l'intéressoit pas. Voilà quelle étoit la fameuse NINON. Que de raisons pour excuser ses foiblesses !

ELLE n'étoit jamais extrêmement occupée du soin de sa toilette ni de son ajustement , & elle étoit toujours d'autant mieux parée , qu'elle n'étudioit jamais sa parure ; mais elle étoit toujours mise noblement , & toujours convenablement aux divers modes de ses différens âges. Elle avoit l'esprit d'une grande vivacité , & en même tems d'une grande douceur. Elle possédoit l'art d'acquiescer des amis , & plus encore celui de les conserver. Il est vrai qu'elle étoit légère dans ses engagemens & inconstante dans ses amours ; mais elle étoit fort rangée dans les affaires qui concernoient son bien , & l'intérieur de son ménage. Elle jouissoit de huit à dix mille livres de rentes viagères ,
&

& elle avoit toujours une année de son revenu devant elle, pour être en état de secourir ses amis dans l'occasion. Elle avoit peu de Domestiques; une Femme de chambre, un Valet de chambre, un Laquais, un Cocher & un Cuifinier, composoit toute sa maison. Mais elle savoit admirablement bien se faire servir, & elle avoit de la dignité dans tout ce qu'elle faisoit.

ELLE pouvoit dire qu'elle avoit formé elle même son education, & qu'elle n'étoit redevable qu'à elle seule de la culture de son esprit, & des progrès qu'elle avoit fait dans les Sciences. A l'âge de dix ans elle avoit lû Montagne & Charron; & dès l'âge de douze ans elle étoit célèbre dans Paris par son esprit & par ses bons mots. Elle entendoit parfaitement l'Espagnol & l'Italien; elle lisoit sans cesse les meilleurs Auteurs que nous avons dans ces deux Langues, & elle les parloit avec facilité. Elle écrivoit comme elle parloit, c'est-à-dire, avec une naïveté charmante, & toujours sur le champ. Elle avoit de l'élévation dans l'esprit & de la noblesse dans l'ame, beaucoup de délicatesse dans ses sentimens, & une grace infinie dans l'expression. Elle se plaisoit naturellement à raconter ses aventures, & elle contoit à merveille; mais elle contoit rarement pour éviter les redites.

TRAIT de la vie de Mlle de L'ENCLOS,
par Mr. BRET.

LA nature qui avoit prodigué à Ninon
tous les dons qu'elle partage si inégalement

entre les femmes, lui en réservait un aussi rare jusqu'ici qu'il le fera probablement à l'avenir; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même suppléer la perte de la beauté. A plus de soixante ans Ninon inspira des goûts vifs, & sur-tout une passion funeste qui la priva d'un fils qu'elle chériffoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

M. de G. . . ay avoit fait elever ce Fils sous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître sa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre, aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

NINON avoit reçu son Fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de ses amis, pour y prendre (si j'ose le dire) cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchoient. Et comme on reconnoissoit jadis (à ce que dit l'Histoire) les Amans heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avoit inspirés, rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon, par cet air de politesse & d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons, & plus encore à l'envie
de

de lui plaire. M. de G...ay qui destinoit son fils à des emplois, où les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

LE Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse ; de la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de l'Enclos, il passa bientôt à des sentimens dont ils s'applaudissoit tous les jours sans oser encore les faire connoître. Il aimait longtems dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore d'avantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaisir ; cent fois il ne sçut que penser de quelques regards, où se peignoit de la tendresse. Le Chevalier en pouvoit-il deviner l'espèce ? il étoit jeune, vif, amoureux ; il s'y méprit, & des soupirs qu'il ne pût retenir auprès d'elle, furent le premier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

NINON, allarmée de cet amour, que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui, les secours de la rigueur & même de l'absence ; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce

caractère & de cet âge est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austère. Eh ! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressement, pour que de pareils sacrifices ne soyent que de légers efforts ? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sçut se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses sermens ; Sermens de n'aimer plus, qu'assuroit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences, toutes les marques dont elle a besoin.

(La Continuation dans le Num. suivant.)
page 209.



LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

Ou les AMOURS de

THITON, ET DE L'AURORE.

Par M. de MONCRIF, de l'Académie
Françoise.

LAimable Dêité que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphirs,
Le croiroit-on ? la jeune Aurore

Du

Du tendre Amour long-tems ignora les plaisirs.
 Mais sur la terre enfin, du milieu de la nuë,
 Par un Mortel Charmant ses regards attirés,
 Allument dans son cœur une flamme inconnuë;
 Momens perdus, combien vous fûtes réparés!
 Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,

Lorsqu'au matin il falloit un moment
 Remonter dans son char pour annoncer au monde
 Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son
 Amant!

O jours délicieux! plaisirs inexprimables,
 Ne pouviez-vous toujours être durables?
 Thiton étoit mortel, hélas! & ses beaux ans
 N'étoient point affranchis des outrages du tems;
 Il fallut y ceder. La pesante vieillesse
 Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir:
 Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
 N'éternise pas la jeunesse?

Hé quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
 Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
 Quel remède à ses maux? elle s'envole aux Cieux,
 O, Jupiter! fléchi la Destinée,

Pour mon Amant je t'emploie aujourd'hui:
 Et quel Amant! Je possédois en lui
 Tout ce qui flatte un cœur; de la Parque cruelle
 Fais qu'il soit toujours respecté
 Dans une jeunesse éternelle,
 Et qui doit mieux conduire à l'immortalité
 Que d'être charmant & fidelle?
 Ma fille, je sens vos douleurs,
 Dit le Maître des Dieux, les beaux yeux de l'Aurore
 Ne doivent verser que ces pleurs:

En-

Enfans du doux plaisir , & l'ornement de Flore,

Rendez le calme à vos esprits ,

Le printemps de Thiton va revenir encore ,

Je le fais immortel , mais sachez à quel prix

Le Destin a parlé ; telle est sa loi sévère.

Déesse , chaque fois que Thiton obtiendra

De votre amour la preuve la plus chère ,

D'un lustre tout à coup cet Amant vieillera ,

Ainsi , de lustre en lustre abrégeant sa carrière ,

Sa jeunesse s'éclipsera.

Thiton est immortel ! grands Dieux , je vous rends
graces :

S'écria - t - elle embrassant ses genoux ,

Ce que j'aime vivra , mon sort est assez doux.

Elle dit , & des airs son char franchit l'espace ,

Son cœur cède au destin , non sans quelques regrets.

Quoi ! d'éternels refus vont être désormais

De l'amour que je sens le plus fidèle gage ;

Tu dois , mon cher Thiton , m'en aimer d'avantage ,

Tes beaux jours seront mes bienfaits ,

Je saurai , malgré toi , conserver mon ouvrage.

Elle le croit ainsi ; je ne fais quel présage

Me fait trembler pour le succès.

O vous , dont les crayons voluptueux & sages ,

Des mystères secrets , des plus tendres amours ,

Tracent modestement les plus vives images ,

C'est à votre art divin , Muse , que j'ai recours.

Thiton va recouvrer l'éclat de ses beaux jours ,

Il aime, il est aimé ; quels transports vont renaitre,
 O Muse, hélas ! dans un instant peut-être
 J'aurai besoin de tout votre secours.

Déjà le char, porté d'une vitesse extrême,
 A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
 A ses premiers regards changement fortuné,
 Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
 Que dis-je ? cet Amant a quinze ans ramené,
 Brûle de nouveaux feux, transporté d'allegresse
 Reprend ces agrémens que l'age avoit ternis.
 Quel retour, quels momens pour deux cœurs
 bien unis !

Il tombe à ses genoux ; vainement la Déesse
 Sur le fort qui l'attend voudroit le prévenir,
 Un oracle. . . . écoutez. . . . elle ne peut
 finir,

Par cent baisers il l'interrompt sans cesse,
 Et comment résister long-temps
 Quand le cœur est d'intelligence.

L'amour le tendre amour emporte la balance,
 Thiton obtient un lustre, & se trouve à vingt
 ans.

Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
 Dit enfin la Déesse. Empressement trop ten-
 dre,

N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
 Elle lui déclara l'oracle trop certain.

Dieux ! s'écria Thiton, quelle loi rigoureuse !

Quoi ! vainement je me verrois aimé
 De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé ?
 Non, je consens plutôt qu'une vieilleffe affreu-
 se. . . .

Thiton, que dites vous ? vous me faites trem-
bler.

Quoi ! d'un si triste hyver la langueur douloureuse
Affoibliroit encore cette flamme amoureuse

Dont votre cœur recommence à bruler,
Quand les sombres chagrins viendroient vous ac-
cabler,

Je pourrois m'imputer- - - - non , je suis reso-
luë :

L'Amour nous laisse encore ses plus sensibles
biens,

Nous passerons les jours dans ces doux entre-
tiens

Où l'ame avec transport se montre toute nuë ;
Nous aurons ces soupirs , ces aveus , ces sermens,
Tant de fois répétés , & toujours plus charmans ,
Assez heureux de plaire , exempts d'inquietude ,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'ai-
mer.

Et quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'Amour dont on se sent charmer ?
Ainsi , mais vainement parla la jeune Aurore ,
Le dangereux Amour avec malignité ,
Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son cœur Thiton a concerté
L'ingenieux secret de fléchir la Déesse.

Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse
Remplira ma félicité,

Mais quand vous ne craignez pour moi que la
vieillesse ,

Mon cœur plus delicat prévoit des plus grand maux ;
Car enfin si le sort qui me rend la jeunesse ,

M'en

M'en avoit donné les déffauts ,

S'il me forçoit d'être volage ,
 Votre beauté vous repond de mon cœur ,
 Mais je n'ai que vingt ans , à ce dangereux âge
 De la constance , hélas ! connoit-il le bonheur ?
 Assurons , croyez-moi , le sort de notre flame ,
 Je le sens bien , un lustre à mon âge ajouté
 Suffira pour bannir à jamais de mon ame
 Ces dégouts capricieux , cette légereté ,
 Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence ,
 Hé quoi ? voudriez-vous , charmante Déesse ,
 Faute d'un peu de prévoyance ,
 Exposer ma fidélité ?

O divine Raison ! que ta voix est puissante !
 La Déesse se rend , & comment résister ?

Déjà son ame impatiente
 De tes sages conseils brule de profiter ;
 Que leur pouvoir est doux. L'amoureuse Déesse
 Ne cherche , ne résient que cette tendre yvresse
 Qui la rend toute à son Amant :
 Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on
 aime ,

Quand on croit par ce bonheur même
 Se l'attacher plus tendrement !
 Que j'aime à voir Thiton ? avec combien de zèle
 Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle
 D'un Amant delicat dignes emportemens !
 Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante ,
 Il profite si bien de ces heureux momens ,
 Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.

He bien , tendres Amans , vous voilà rassurés ,

208 LES AMOURS DE THITON, &c.

Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés,
Vos vœux sont-ils remplis? hélas! peuvent-ils l'être?

D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément; mais en est-on le maître
Lorsqu'on en a senti toute la volupté?

Bientôt les craintes disparaissent,
Les desirs plus ardens renaissent,
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise,

C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La Déesse se rend; ici c'est par surprise;
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles séduisans
Semble éloigner leur destinée.

Thiton ainsi dans la même journée
Se retrouve à quatre-vingt ans,
L'Aurore est toute en pleurs: sechez, dit-il, vos
larmes.

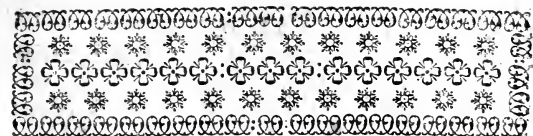
J'ai vu de mon printemps s'évanouir les charmes,
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas,
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante
Aurore,

Je les ai passés dans vos bras;
Rendez-les moi, grands Dieux, pour les reperdre
encore.

Ainsi vieillit Thiton. Quelle injustice, hélas!

D'acquérir ainsi la vieillesse,
Et comment, quand on plait, contraindre ses de-
sirs?

Otez-en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la jeunesse.



P E T I T R E S E R V O I R.



Suite de la vie de Mlle Ninon de L'Enclos.

I NSENSIBLEMENT & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vûe les conditions auxquelles il avoit fait sa paix : Ninon que le premier danger avoit rendue plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature ; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent : elle crut devoir faire de nouveaux efforts ; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet : Levez les yeux sur cette pendule (lui dit-elle) insensé que vous êtes, il y a à présent plus de soixante cinq ans que je vins au monde, me convient-il d'écouter une passion comme l'amour ? est-ce à mon âge qu'on peut aimer & qu'on doit être aimée ? rentrez en vous même, Chevalier, voyez le ridicule de vos desirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son Fils, telle qu'il l'avoit

Num. LXXIV.

O

toit.

toujours vûe, ne changea rien à des désirs
 qui devenoient plus vifs à chaque instant ; des
 larmes coulerent des yeux de cette Mere
 malheureuse, & le jeune Villiers les vit com-
 me des garants de son triomphe. Que vois-
 je ? o Ciel ! (s'écria-t-il) qui fait couler ces
 pleurs ? est-ce la pitié, la tendresse ? mon
 fort va-t-il changer ? Il est affreux (répon-
 dit-elle) insensé que vous êtes, laissez moi,
 c'est trop empoisonner les restes d'une vie
 que je déteste. Quel langage ? (reprit le
 Chevalier) quel poison peut répandre sur
 la plus belle vie la douceur de faire encore
 un heureux ? est-ce là cette Ninon si tendre
 & si Philosophe ? N'a-t-elle pris que contre
 moi cette ombre de vertu, qui suffit à son
 sexe pour se croire estimable ? quelles Chi-
 meres ont donc changé son cœur ? vous le
 dirai-je ? vous portez la cruauté jusqu'à vous
 combattre vous même ; j'ai vû cent fois
 dans ces yeux moins de dureté que vous ne
 m'en faites éprouver ; & ces larmes que ma
 situation vous arrache, parlez, l'indifféren-
 ce ou la haine les font-elles répandre ? N'o-
 fez-vous plus avouer une sensibilité dont
 l'humanité s'honore toujours ? Arrêtez Che-
 valier, (lui dit Ninon) il ne tient qu'à vous
 de prétendre à la plus vive amitié de ma
 part, je vous en croyois digne ; voilà la four-
 ce de ces regards qui vous ont trompés, &
 de ces larmes que je verse sur vous. Mais
 ne vous flattez point de m'avoir inspiré de
 l'amour. Je le vois trop, vos desirs font
 l'effet d'une présomption légère. Eh bien,
 connoissez donc mon cœur, il doit vous ôter
 toute

toute espérance, il iroit jusqu'à vous haïr si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends plus ; forttez, & laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétés.

L'Etat de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son Fils étoit depuis cette dernière conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violens ; mais la promesse qu'elle avoit faite à Mr. de G. . . ay lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & Mr. de G. . . ay lui même fut le premier à le lui conseiller.

ELLE écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure, elle avoit à lui parler dans sa petite maison du Fauxbourg St. Antoine, & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure ! Que d'images trompeuses du plaisir ! Il trouva Ninon seule, mais quel abattement, quelle tristesse n'aperçût-il point dans ses yeux ! Il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux, (s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras,) il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine ! Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités ? & quel mystère me forcez-vous d'apprendre ? Ah ! vous allez me tromper encore (interrompt-il), je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre ; à ce langage obscur je reconnois votre

injustice; vous espérez encore pouvoir me guérir : désabusez vous, le triomphe cruel que vous cherchez est au dessus de toutes vos forces réunies, au dessus de tout l'art imaginable, au dessus même de la raison. En même tems il semble n'écouter que son yvresse, & se portant à la dernière témérité; Arrêtez, (lui dit Ninon indignée,) cet amour affreux ne fera point au dessus des devoirs les plus sacrés; arrêtez, vous dis-je, monstre que vous êtes, & frémissez d'épouvante; l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur? sçavez-vous qui vous êtes & qui je suis? Cette amante que vous poursuivez... eh bien! (dit le Chevalier) cette amante?... est votre Mere, repondit Ninon; vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour : voyez quels sentimens vous avez dû m'inspirer. M. de G... ay votre Pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort, Ah mon fils! par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret! tu sçais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse existence: voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse; tu ne l'as pas permis; reconnois ta mere, ô mon fils! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

TANDIS que Ninon fendoit en larmes & ferroit étroitement le Chevalier; il sembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui même, il ne sent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle.

minelle, mais il dévore sous le froid dont il est saisi, les mouvemens dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se leve, s'arrache de son sein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vûe égarée, & dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, & se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jette sa blessure.

QUEL horrible spectacle pour Ninon, qui suivant son fils d'assez près, l'aperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse! Le sort cruel vouloit ajouter à son malheur, l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournerent sur elle; & dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le Chevalier mourant sembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent son dernier soupir.

LES cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans son sang, attirerent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de se livrer au désespoir. Son fils ne vivoit plus, il falloit du moins dérober au Public une histoire aussi funeste, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

LA Raison & la Philosophie lui offrirent en vain des motifs de se consoler d'un événement qu'elle n'avoit pû, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le sein de ses foi-

blesse avoit toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde & sérieuse ; ce qui avoit donné lieu à Saint Evremond de lui dire souvent , *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

TRAIT tiré des MEMOIRES anonymes.

LA funeste aventure du fils de M^{lle}. L'Enclos, qui se tua pour elle, à l'âge de dix neuf ans, en 1672, n'est que trop véritable. Voici comment ce malheur arriva. Ce fils étoit le fruit de ses amours avec le Marquis de Gerfay ; elle l'avoit fait elever à Paris dans une pension avec beaucoup de soin, & n'avoit rien épargné pour son éducation ; mais jamais elle n'avoit voulu lui dévoiler le mystère de sa naissance : quelquefois dans les beaux jours de l'automne , lorsqu'elle étoit à sa petite maison de Piquepuffe, elle le faisoit venir chez elle, pour le distraire de l'ennui de ses Maitres, & pour lui procurer un peu de récréation & de liberté. Il y passoit ordinairement quelques jours de suite ; & elle le traitoit comme un parent éloigné & peu riche dont on lui avoit confié la conduite, & auquel elle s'intéressoit par pure générosité. Mais bientôt ces jours de récréation devinrent pour lui des jours trop dangereux. Ce jeune homme étoit né avec une ame sensible, il ne pût défendre son cœur contre les charmes d'une mere aussi belle. En effet, elle n'avoit alors que 56 ans, & elle étoit encore dans toute la fleur & dans tout l'éclat de sa première beauté. Made-
moi-

moiselle de L'Enclos s'apperçut d'abord de l'amour de son fils, & son premier soin fut d'éluder toute espece de déclarations : mais la bonté avec laquelle elle continuoît toujours de le recevoir, au lieu de le guérir de sa passion naissante, ne servit qu'à bannir sa timidité, & à l'enflamer encore davantage. Cet air de douceur & de complaisance qu'il retrouvoit en elle toutes les fois qu'il l'abor-
doit, lui fit même croire qu'elle ne désap-
prouveroit point son amour, & qu'il étoit
tems de lui en faire l'aveu. Enfin un jour
qu'il se promenoit seul avec elle dans son
jardin, il se laissa emporter à la violence de
sa passion : il se jeta aux pieds de sa Mere,
& en lui baissant la main, il lui declara son
amour dans les termes les plus tendres & les
plus pressans. Mademoiselle de L'Enclos,
sans paroître surprise de la vivacité de ses
transports, le fit relever sur le champ, &
lui repondit froidement : Je vois bien que
mon amitié, mes soins & mes bontés pour
vous, n'ont servi jusqu'ici qu'à vous tromper
& à vous perdre ; sortez de votre erreur,
& songez à réprimer à l'avenir des transports
sur lesquels votre raison n'a point encore as-
sez réfléchi ; de quel espoir pouvez-vous
vous flatter ? vous êtes trop jeune pour oser
me parler d'amour, & moi je suis trop âgée
pour pouvoir vous écouter. Hélas ! s'écria-
il, je ne vois point de différence entre nos
âges : vous êtes la beauté même ; mon cœur
vous adore, & je mourrai de douleur, s'il
faut me séparer de vous. Arrêtez, lui dit-
elle, il faut arracher le bandeau qui vous

couvrir les yeux; il faut enfin, puisque vous m'y forcez, vous révéler un secret que j'avois résolu de vous cacher toute ma vie. Le coup que je vais vous porter est affreux; mais n'importe; il est tems que vous sachiez qui je suis, & qui vous êtes. Apprenez que vous êtes mon fils, & frémissiez d'horreur des feux criminels dont vous brûlez. A ces mots, ce jeune homme, frappé comme d'un coup de foudre, poussa un cri douloureux, son visage se couvrit de pâleur mortelle; il resta quelque tems immobile, les yeux attachés sur ceux de sa mere; puis, sortant brusquement du jardin sans lui répondre une seule parole, il entra dans le petit bois qui étoit à côté, & sur le champ il se passa son épée au travers du corps. Sa mere alarmée par une espece de préssentiment secret, voulut d'abord le suivre; cependant elle s'arrêta, & s'assit sur un banc, où elle demeura près d'un quart d'heure sans trop savoir ce qu'elle vouloit faire. A la fin, voyant qu'il ne revenoit point, l'inquiétude la prit, elle voulut savoir ce qu'il étoit devenu: & elle suivit la même allée qu'elle lui avoit vû prendre. Mais à peine eut-elle fait trente pas, qu'elle aperçut le Corps sanglant de son malheureux fils, dans le moment même qu'il venoit d'expirer. Le Lecteur peut juger quel fut sa douleur à la vûe d'un pareil Spectacle.

*Voyez page 5.
Tome V.*





V O Y A G E

D E

L' I N O C E N C E

A L' I L E D E C Y T H E R E .

IL est une Isle fortunée , ignorée du plus grand nombre des aveugles mortels ; l'air qu'on y respire est toujours pur & serein ; les saisons n'y sont point sujettes aux vicissitudes que nous éprouvons dans notre hémisphère ; jamais la surface des eaux n'y est agitée que par le zéphyre , & jamais le cœur des heureux habitans de ce beau séjour , n'a connu les tempêtes qu'excite la violence des passions & des affections déréglées. L'Innocence, Souveraine de cette Isle délicieuse , n'a de Trône que dans le cœur de ses Sujets ; ils chérissent son empire , & ne connoissent de plaisirs que celui de lui être fideles. C'est là , que la charmante Themire couloit des jours délicieux dans le sein de sa Souveraine , dont elle étoit la favorite ; lorsque le Destin s'expliquant sur son sort , livra l'Innocence aux plus vives allarmes. Elle avoit consulté ce maître des mortels & des Dieux sur le destin de sa favorite. Il faut , lui répondit-il , que Themire conduite à Cythere , y soit abandonnée à sa propre conduite ; son bonheur ou son malheur dépendent de sa fidélité à ton égard. L'Innocence gémit ; mais

lorsque le Destin a parlé, il n'est pas possible d'appeller de ses arrêts. Heureusement l'on n'avoit rien prescrit à l'Innocence, au sujet du fatal voyage de son élève. Elle résolut de l'accompagner dans une terre qu'elle ne connoissoit pas elle-même, & de la soutenir s'il étoit possible, contre les dangers auxquels elle alloit se trouver exposée.

THEMIRE pleine de confiance pour l'Innocence, dont elle avoit toujours suivi aveuglément les volontés, quitte sans répugnance l'Isle fortunée. A peine furent-elles arrivées sur le bord d'une mer dont la surface paroît tranquille, & qui pourtant est fameuse par les naufrages, que les pilotes les plus occupés se présentèrent pour les transporter à Cythere. Le Plaisir, la Moleste, la Curiosité, l'Occasion, montoient des vaisseaux magnifiques, d'où nombre de passagers tendoient les mains à Themire, pour l'engager à faire le trajet en leur compagnie. Un vénérable vieillard, qui ne montoit qu'une petite barque sans ornemens, vint à son tour offrir ses services à nos voyageuses; il se nommoit le *Devoir*, & l'Innocence sans s'arrêter à la petitesse & à la simplicité de son chétif bateau, ne balança pas à y faire entrer Themire. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir donné la préférence, leur dit le vieillard, je connois tous les écueils qui environnent Cythere, & nul de ceux qui m'ont choisi pour pilote, n'ont fait naufrage en y abordant. Et d'où vient donc, lui dit Themire, votre vaisseau est-il si petit? à peine y pouvons nous tenir à notre aise. Il est en-

coré

core trop grand, répondit le vieillard, si l'on considère le peu de passagers qui me prennent pour guide dans cette route dangereuse; jamais il ne fut si rempli qu'aujourd'hui. En parlant ainsi, la barque voguoit tranquillement vers l'Île; elle étoit suivie de ces vaisseaux superbes auxquels Themire eût donné la préférence, si l'Innocence ne l'eût déterminée en faveur du Devoir. Bientôt elle connut combien sa docilité lui avoit épargné de peines: les vents de Jalouſſie, de Soupçon, de Délicateſſe, d'Inconſtance, soufflèrent avec violence; & tandis que la petite barque touchoit aux bords de l'Île, les autres vaisseaux, après avoir vainement réſiſté à la violence des flots, vinrent ſe brifer contre le rivage. Plusieurs des paſſagers périrent avant d'aborder, & les autres n'échappèrent qu'en perdant la plûpart des riches joyaux qu'ils avoient apportés.

Tout le rivage retentiſſoit des cris de ces infortunés; l'un déplorait la perte de ſon repos, celle-ci pleuroit ſa réputation, celui-là ſa ſanté & mille autres biens dont le détail ſeroit trop long. L'Innocence toute occupée du ſort de ces malheureux qu'elle plaignoit de tout ſon cœur, oublia pour un inſtant ſon élève, & cet inſtant ſuffit pour lui faire perdre Themire. Telle étoit la volonté des Dieux, qui pour faire paroître la vertu de cette amiable fille dans tout ſon jour, vouloient la mettre à l'épreuve. Elle avoit apperçu à l'entrée d'un boſquet qui n'étoit pas loin du rivage, un enfant tout en pleurs, qui ſembloit l'inviter en lui tendant ſes

ses petites mains à le secourir. Themire touchée de compassion s'empresse de le joindre; il lui montre du doigt un jeune adolescent, qui faisoit de vains efforts pour arracher une flèche qui sembloit lui percer le cœur. Themire veut lui aider à l'ôter, mais à peine a-t-elle touché cette flèche fatale, qu'elle se sent blessée elle-même, & les efforts qu'ils font pour se l'arracher mutuellement, ne servent qu'à l'enfoncer davantage. Themire saisie d'une langueur qu'elle ne connoissoit pas jusqu'à ce moment, baisse les yeux & soupire: l'Inconnu qui ne connoissoit pas mieux la nature du mal dont il venoit d'être atteint, la regarde tendrement, & n'ose rompre le silence. Quelques momens s'étant écoulés dans une espece d'yvresse, Themire qui sentoit son cœur agité pour la premiere fois, surprise des soupirs qu'elle pouffoit malgré elle, se rappelle tout à coup sa Reine. Ah! chere Innocence, s'écrie-t-elle, où êtes-vous? pourquoi m'avoir abandonnée, ou plutôt par quel enchantement ai-je pu me résoudre à me separer de vous? En prononçant ces paroles Themire verse un torrent de larmes. Lisidor (c'étoit le nom du jeune homme qu'elle avoit voulu secourir) se jette à ses genoux, essuye ses larmes, la conjure de lui apprendre ce qu'il faut faire pour lui rendre sa tranquillité. Il n'en est plus pour moi, répond Themire; j'ai perdu ma compagne, ma chere Innocence; je ne puis être heureuse sans elle; & je vais faire mes efforts pour la retrouver. Ah! belle Themire, reprit Lisidor, que ne pou-

pouvez-vous partager le plaisir que je goûte à vous voir ! j'ai tout perdu comme vous en abordant en cette Île, mais un de vos regards répare mes pertes, & je ne connois plus d'autre bien que celui de vous adorer, de vous le dire, & de vous voir partager ma flamme. Oubliez cette compagne dont le souvenir empoisonne notre félicité ; j'ai lû votre tendresse pour moi dans vos yeux, abandonnez-vous y toute entière, & seuls dans ce bosquet, oublions le reste des mortels. Que me proposez-vous ? lui dit Themire ; je ne sçai point feindre, je sens que je vous aime plus que moi-même, que je vous aimerai toute ma vie ; mais cet amour n'ébranlera jamais la fidélité que je dois à ma Reine ; notre bonheur ne peut être parfait si je l'abandonne ; souffrez que je la cherche, & laissons aux Dieux le soin de nous rejoindre. Vous voulez me quitter Themire, lui dit tendrement Lisidor ; vous voulez donc ma mort ? pourquoi ne pas chercher ensemble cette compagne qui nous est si chère ? Ah Lisidor ! reprit Themire, le cœur me dit que nous ne la trouverons pas ensemble. En finissant ces mots, elle quitte son Amant ; & avec l'inquiétude la plus vive, elle cherche l'Innocence, qui depuis le moment qu'elle l'avoit perdue de vue, faisoit de son côté d'inutiles recherches.

L'AMOUR ressentoit un plaisir malin des inquiétudes de l'Innocence ; ils étoient brouillés depuis long-téms, mais le Dieu de Cythere cherchoit à se reconcilier. Il aborda son ennemie, & feignant d'ignorer le
sujet

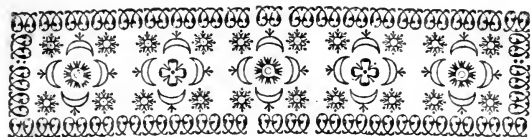
sujet de son voyage; Qui peut vous amener ici? lui dit-il, il y a si long-tems que je ne vous y ai vu, que j'ai peine à vous reconnoître. Pouvez-vous vous en plaindre, inconstant? reprit l'Innocence; depuis le fatal moment où vous m'avez donné pour rivale l'Artifice, la Coquetterie & la Volupté, pouvois-je me résoudre à paroître dans votre empire? Rappelez vous ces jours heureux où nous regnions ensemble sur les cœurs; & avouez que vous avez perdu votre gloire, depuis l'instant où vous m'avez abandonnée. Je ne chercherai point à me justifier, lui dit l'Amour, mais le mal est-il sans remède? & ne pourrions-nous pas, par une bonne reconciliation, réparer tous les maux que notre divorce a causé aux mortels? si vous consentez à me pardonner, les sermens les plus solennels vous assureront de ma constance. Peut-on compter sur les sermens de l'Amour? répondit l'Innocence; & puis, une simple excuse suffit-elle, pour réparer tous les maux que vous m'avez causés? combien de cœurs où je regnois absolument m'avez-vous ravis? aujourd'hui-même, mon élève chérie vient de m'être enlevée par vos artifices. Doucement, Madame, interrompit l'Amour, voilà de vos injustices accoutumées; vous donnez dans le préjugé. Combien de fois la Vanité, l'Interêt, la Jaloussie, ont-elles empruntés mon nom pour vous ravir vos élèves? croyez-vous de bonne foi, que c'est l'amour qui forme la plupart des unions sur lesquelles vous gémissiez? Je voulois éviter un éclaircissement, & j'avois la bonté de m'a-

m'avouer coupable, pour obtenir plus vite mon pardon; mais je vois bien qu'il faut me justifier dans les formes. Vous comp-
tiez sur la jeune Cloé, & vous fulminatez contre moi lorsqu'elle prit un Amant. C'é-
toit à Plutus qu'il falloit vous en prendre; je n'entrai pour rien dans le marché qu'elle fit avec un Fermier-Général, & son or fit la blessure que vous attribuâtes à mes flèches. La jeune Lise qui depuis qu'elle vous a quit-
tée, à changé quatre fois d'Amans, ne m'a jamais connu; le seul desir de l'emporter sur Climene, qu'elle croit moins belle qu'elle, l'a déterminée à vous abandonner, pour se voir une cour nombreuse. Je pourrois vous alléguer mille autres exemples de votre injustice à mon égard; mais je vous l'ai dit, je cherche à me reconcilier; quel prix mettez-vous au pardon que je vous demande? Vous abusez peut-être de ma bonne foi, lui dit l'Innocence; mais enfin, je veux bien encore une fois m'exposer à votre légèreté. Etablissez ma gloire, & que celles qui auront en aimant abandonnés mon empire, soient en bute aux mépris des Amans qu'elles m'auront préféré; à ce prix j'oublie le passé. Et moi je vous réponds de l'avenir, dit l'Amour; toute union qui ne sera pas fondée sur l'Innocence, ne sera d'aucune durée; & l'on connoîtra à coup sûr par l'inconstance des Amans, la sagesse des Belles. Nous commencerons par Themire; je ne vous le cache point, elle s'est trouvée tête-à-tête avec un Amant; je vais le mettre à

224 VOYAGE DE L'INNOCENCE, &c.
une grande épreuve ; & vous connoîtrez fans
en pouvoir douter , si Themire est encore
digne de vous.

A l'instant l'Amour rassemble les beautés
fans nombre , dont son Isle est remplie ; il
répand sur elles ces graces séduisantes , plus
puissantes que la beauté ; il ordonne aux zé-
phyres de conduire au milieu de cette trou-
pe charmante Themire & Lisidor. Themire
revoit enfin cet Amant qu'elle avoit fui avec
tant de peine ; mais uniquement occupée de
l'Innocence , elle vole vers elle , & veut se
précipiter dans ses bras. Arrêtez , lui dit
l'Innocence , la constance de Lisidor va
m'apprendre si vous êtes encore digne de
moi. Themire interdite & tremblante , at-
tend son arrêt ; & persuadée qu'elle n'a rien
à craindre , elle a pourtant peine à se rassu-
rer. Lisidor avoit paru d'abord ébloui à la
vue des beautés qui s'offroient à sa vue ; il
les parcourt d'un œil avide ; mais après un
moment d'examen , il se jette aux pieds de
Themire , & lui jure une constance éter-
nelle.

DEPUIS ce jour l'Amour n'a point man-
qué à ses engagemens. Un Amant satisfait ,
devient un Amant volage ; & ce Dieu ne re-
serve les douceurs de la constance , que pour
ceux qui ne séparent jamais l'innocence d'a-
vec l'amour.




P E T I T R E S E R V O I R.



REFLEXIONS ET LETTRES

Traduites de l'Anglois

D U R A M B L E R.

 L n'y a point d'abus public ou particulier, au sujet duquel je reçoive autant & d'aussi vives plaintes, que sur la fatale passion du Jeu. Passion qui paroît avoir anéanti non seulement toute Ambition de Grandeur, mais tout desir & toute idée de Plaisir, & avoir éteint les feux de l'Amant aussi bien que le Zèle du Patriote. Passion, dont les progrès nous menacent de détruire toute distinction de Rang & de Sexe, & de bannir d'entre les hommes toute Emulation hors celle de tromper habilement. Passion enfin

Num. LXXV. P qui

qui ne peut que corrompre cette classe de gens à qui l'application, l'industrie, & la frugalité de leur pères ont donné les moyens de passer leur vie dans la paresse, dans la prodigalité & dans le vice, & qui n'ont par cela même acquis d'autre science que celle des Jeux les plus à la mode, & de qui les desirs se bornent à *avoir beau jeu*.

UNE longue expérience m'a convaincu, qu'il y a peu d'entreprises dans la quelle on soit plus sûr de succomber que dans la dispute contre les Modes. Ses partisans, fiers de leur nombre & forts par leur union, se rendent d'autant plus difficilement au raisons de leurs adversaires, qu'ils ont pour eux un souverain mépris. Ils les regardent comme de misérables créatures de basse extraction, qui n'ont que des idées rampantes & des vues bornées ; qui mal partagés des biens de la Fortune envient l'élevation où ils ne peuvent atteindre ; & qui feroient charmés de répandre de l'amertume sur un avantage que leur bassesse, leur impolitesse, ou leur misère les empêchent de partager : gens qui ne décrient les modes que pour venger leur malheur, pour empêcher ceux que leur naissance, & leur bon gout ont mis au-dessus d'eux, de jouir de leur supériorité & pour les obliger de ramper avec eux.

QUOIQUE je ne me sois jamais mis beaucoup en peine de cette formidable censure, que j'ai cependant subie assez frequemment pour en connoître toute la force, je l'éviterai en quelque maniere dans l'occasion presente en n'offrant à mes Lecteurs que très-peu

peu d'argumens ou de conseils de mon crû sur le Jeu, d'autant plus qu'il est apparent que ceux qui souffrent de cet entêtement général feront mieux en état d'en détailler les effets.

MONSIEUR,

IL semble que le savoir soit si peu recherché dans la Société & qu'on fasse si peu de ces Réflexions au moyen des quelles on peut acquérir de nouvelles connoissances, que je doute, si je me ferai comprendre, en disant que je manque d'occasions de penser: & je crains que l'ignorance à la quelle ce siècle semble irrevocablement condamné, n'anéantisse dans votre cœur & dans celui de vos Lecteur toute compassion pour mon état. Cependant comme il me paroît qu'il y a une espece de plaisir à se plaindre d'un mal au quel on n'a pas la honte d'avoir participé, je hazarde de vous faire un détail de ma situation.

JE suis fille d'un homme fort riche qui par Misantropie, ou peut-être pour avoir le plaisir d'accumuler sans cesse, a pris le parti de se retirer sur ses Terres & de se charger lui-même de l'éducation de ses enfans. J'ai donc été élevée au logis, & si je n'y ai pas eu de brillants exemples de Vertu, du moins ai-je été éloignée de toute tentation au mal.

J'AVOIS du loisir, je ne manquois pas de Livres & je m'étois liée avec des gens d'étude de notre voisinage; en un mot, j'avois mis toute mon application à acquérir les

connoissances les plus propres à me concilier l'estime des honnêtes gens, & je me croyois capable de me tirer d'affaire dans toutes les conversations sur des sujets qu'une personne de mon rang & de mon sexe ne devroit pas ignorer.

OUTRE mon acquit j'avois (suivant le témoignage de ma mere & de ma fille de chambre) l'avantage d'être belle & bien faite. Avec ces différentes perfections j'ai été pendant dix sept mois la Beauté regnante de chez nous douze milles à la ronde, & je n'ai jamais paru à l'assemblée que je n'aye entendu, nos vieilles Dames souhaiter *que ma beauté ne me portat pas malheur*, & nos jeunes critiquer mon air, mes traits & mes ajustements.

Vous savez, Monsieur, que la Jeunesse est naturellement ambitieuse & que ceux qui ont de la pénétration sont avides de savoir. Vous ne ferez donc pas surpris si je vous avoue que desirant d'étendre mes conquêtes sur des personnes qui fissent plus d'honneur au vainqueur; & que ne trouvant à la campagne qu'une répétition continuelle d'amusemens, peu capables de satisfaire mes desirs presens ou de me donner de plus flatteuses esperances pour l'avenir; j'étois impatiente de voir la Ville. Je me remplissois l'imagination des nouvelles découvertes que je pourois y faire; des victoires que j'y remporterois, & des louanges qui m'y feroient données. L'heureux jour arriva. Ma Tante (dont le mari est Membre du Parlement & a un emploi à la Cour) perdit sa fille unique. Elle pria mes Parens de

de me permettre de la remplacer : l'espérance que ma famille conçut, que je pourrois, en m'insinuant dans les bonnes grâces de ma Tante, obtenir une part plus considérable de son héritage, leur fit hâter les préparatifs de mon départ, & j'avoue que, malgré l'excès de ma joye, je ne pouvois m'empêcher d'être indignée de voir la facilité avec laquelle ceux que la Providence avoit apellés à veiller sur ma conduite, me livroient, par le frivole espoir d'un peu plus de richesses, à un monde qu'ils croyoient plus dangereux encore qu'il ne l'est en effet.

APRÈS trois jours de voyage mon cœur treffaillit de joye à la vûe de Londres. La voiture me conduisit chez ma Tante. Vû son âge & son expérience je m'attendois à recevoir des leçons de prudence sur la conduite que je devois tenir; Mais, après les premiers complimens & quelques larmes versées sur sa perte récente, elle se contenta de me dire que c'étoit grand dommage qu'une si belle fille eût été détenuë si long-tems à la Campagne; & qu'il étoit rare, lorsqu'on ne s'y appliquoit pas de jeunesse qu'on pût donner les Cartes de bonne grace & jouir passablement.

LES jeunes gens sont généralement portés à faire peu de cas des leçons & des conseils des gens d'âge. Je souris & peut-être d'une manière trop dédaigneuse. Je fus même sur le point d'assurer ma Tante, que je n'avois pas employé mon tems à de si frivoles amusemens: mais j'appris bientôt, que

ce n'est pas la valeur des choses qui y met le prix ; que c'est la coutume ou la mode.

PEU de jours après mon arrivée, ma Tante m'avertit, qu'une compagnie qu'elle avoit été six semaines à rassembler, devoit se rendre chez elle le soir, & qu'elle comptoit que ce seroit l'assemblée la mieux choisie qu'on eût vûe de tout l'hyver : ce qu'elle exprima en termes d'Art, ou plutôt en jargon de Joueur ; & lorsque je l'interrogeai sur le sens de ses termes, elle me demanda dans quel coin du monde j'avois été élevée pour les pouvoir ignorer.

J'AVOIS déjà trouvé ma Tante incapable de soutenir un raisonnement suivi, & si parfaitement ignorante en tout, que je faisois peu de cas de ce qu'elle pouvoit penser de moi. Je m'habillai dans la ferme attente d'avoir bientôt occasion de faire briller mes charmes aux yeux de plusieurs rivales, & d'avoir tout l'honneur de la comparaison. La compagnie entra ; après avoir dit à la hâte quelques complimens, également à la portée des plus petits & des plus grands génies, les Cartes parurent, les parties furent liées, & toute la soirée se passa à jouer. Je ne pus attirer ni regards sur ma personne, ni attention à mes discours. Ayant été, malgré mon incapacité, obligée de jouer, j'embarassai continuellement mon associé, & m'aperçus bientôt que j'étois honorée du mépris de toute l'assemblée.

JE soupçonne que cette odieuse coutume à été introduite par une conspiration de la Vieil-

Vieillesse, de la Laideur & de l'Ignorance, contre la Jeunesse, la Beauté, l'Esprit & l'Enjouement; comme un sûr moyen de détruire tous les avantages que la Nature ou l'Etude peuvent avoir donnés aux uns sur les autres; & de confondre tout le Genre humain dans un Chaos d'Extravagance; moyen tout propre à empêcher les gens de mérite & les belles de remporter la palme sur ceux que la Nature ou la paresse a privés de ces avantages; enfin pour contraindre la Jeunesse à renoncer aux plaisirs, les gens d'Esprit au savoir, & les Belles à leurs charmes, & pour attacher leur cœur uniquement à l'argent & les obliger de passer leur vie dans une ennuyeuse uniformité, n'ayant de passions que la Crainte d'être volés & l'Espérance de voler les autres.

JE vous prie, Monsieur, d'avertir les personnes de mon sexe qui ont une ame capable de sentimens plus élevés, que si elles veulent s'unir avec moi pour défendre contre cet abus général leurs privilèges & les recreations qui leur conviennent, elles fixent un jour, au quel tous Jeux de Cartes cesseront d'être à la mode, excepté pour celles qui n'auront pas assez d'attraits pour plaire, ou assez de fierté pour se faire respecter; ni assez de capacité pour enseigner, ou de modestie pour apprendre. Il est juste qu'après avoir consumé ainsi sa jeunesse dans le vice, on soit condamné à passer sa vieillesse dans l'extravagance. . . . &c. &c.

MONSIEUR,

SI je ne décharge mon cœur, il crevera de dépit. Vous qui publiez un papier périodique, je vous conjure si vous souhaitez d'être aimé quelque jour d'une femme de goût & de vertu, d'insérer cette Lettre dans votre première feuille ; publiez par tout le Genre humain de quelle manière une femme de mérite est traitée par un fat. Il n'y aura désormais point de fille qui puisse se résoudre à se marier, à moins qu'elle n'ait une patience Angélique : que dis-je ? un Ange même la perdrait, si son sort étoit uni à un Joueur. Un Misérable ! qui perd sa bonne humeur avec son argent ; qui, pour fournir aux amusemens nécessaires d'une femme de naissance, ne sacrifieroit pas la moindre partie de celui qu'il prodigue étourdiment au Jeu. Que n'emploie-t-il sa sagesse dont il fait une vaine parade, à se faire créer Membre du Parlement & à se donner un Rang dans le Monde ? Voilà ce qui conviendrait à un Pere de famille. Cela vaudroit mieux que d'être continuellement occupé à remuer avec grand fracas de maudits Dez dans un Cornet.

SI j'ai été malheureuse au Brag, n'étoit-ce pas à mon mari à voir si la fortune ne me feroit pas plus favorable une autrefois ? mais non : Monsieur me querelle, me reproche que je perds ma beauté, & que je n'ai pas assez d'esprit pour jouer ; il insulte mes amis, se moque de nos Jeux, & voudroit me persuader que les femmes n'ont pas assez

fez de tête pour réussir à d'autres Jeux qu'à l'Oye ou au *Toton*; qu'elles doivent s'employer d'une manière proportionnée à leur esprit, garder la maison, & prendre soin du ménage.

Je garde la maison, mon cher Monsieur; & toute la Ville témoignera que je suis tous les Dimanches au logis. On ne peut non plus me reprocher que je ne conduis pas bien mon ménage, ou que j'y fais trop de dépense. J'ai mis mes enfans en nourrice au Village, au plus modique prix possible; & je vous jure, que je ne les ai point vus depuis. Par conséquent mon Mari ne peut pas se plaindre d'en être embarrassé. Nos Domestiques sont payés pour leur nourriture. On m'apporte à manger de chez le Traiteur, & je n'ai pas encore payé un liard de tout ce que j'ai acheté depuis mon mariage. Quant au Jeu, il m'est sans doute permis de m'en donner au cœur Joye, à présent que je suis maîtresse de mes actions. Etant fille j'étois esclave du *Whist*: mon Pere me le faisoit jouer jusques à m'en lasser; & loin de manquer de tête pour apprendre ce jeu, Mr. *Hoyle*, après m'avoir donné une quarantaine de Leçons, avoua que j'étois sa meilleure Ecoliere. J'avois pris la résolution d'abandonner le Jeu dès que je me verrois maîtresse de ma conduite, & de m'adonner à la lecture des Romans, Livres si fort défendus & si décriés par mon Pere, qu'il m'étoit impossible de ne me pas persuader qu'ils devoient être charmans.

Heureusement d'abord après mon mariage

le cher *Brag* vint en mode, & me sauva du crime de désobéissance envers mon Pere. Je n'ai point été changeante. Le cher *Brag* fait depuis les délices de mon cœur. Le Beau Jeu ! qu'il est Gaillard ! il ne demande ni attention, ni soin, ni tête : qui pourroit ne le pas aimer ? Cependant le perfide en a bien mal agi avec moi depuis peu ; & j'ai résolu de le troquer demain contre le *Pharaon*....

O Monsieur ! dans peu d'heures on m'entraîne à la Campagne... mon Mari... ô le misérable ! il vient de m'annoncer cette affreuse nouvelle : il m'a laissée dans un accès de rage par ses brutales menaces, & en ordonnant inhumainement une chaise de poste pour ce malheureux voyage. Il m'est impossible de demeurer en Ville malgré lui, car je n'ai ni argent ni crédit : mais j'obligerai ce Singe à jouer au Piquet avec moi sur la Route, & je suis presque sûre de le battre. Je fais qu'il payera ses dettes d'honneur ; ainsi qui fait, si je ne reviendrai pas incessamment pour avoir le plaisir de prendre ma revanche de Mad. Pocher ? Ne faites pas imprimer cette dernière période cependant vous pourriez..... ô désespoir ! la Chaise est à la Porte Publiez ce que vous voudrez, mais ne nommez personne.



REFLEXIONS SUR LE GENIE

D'HORACE, DE DESPRÉAUX,
ET DE ROUSSEAU,

par Monsieur le

DUC DE NIVERNOIS,

Ambassadeur de France à Rome.

LES Ouvrages de Despréaux & de Roufseau, fondus ensemble, fairoient, quant au genre, un Horace presque complet. Celui-ci, modèle inimitable jusqu'à eux, en a été imité si soigneusement, qu'il semble, au premier coup d'œil, non seulement leur avoir prêté son goût, mais leur avoir communiqué son génie. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait aucune ressemblance dans leurs génies. Ce sont trois hommes à peu près de la même taille, vêtus des mêmes habits, & dont les traits ont quelque rapport. On peut s'y méprendre de loin; mais de près chacun a sa physionomie bien marquée qui le caractérise. A dire le vrai, le génie différent des langues, le différent goût des nations peuvent bien entrer pour quelque chose dans ce qui distingue les trois Poètes. Notre goût Méthodique a pros crit l'usage de ce que les Anciens nommoient Episodes; & nous les nommons Ecart s. Peut-être est-ce avec raison que nous nous les sommes interdits; car l'usage en est fort difficile, & l'abus

236 SUR LE GÉNIE D'HORACE, DE
l'abus en est fort aisé. On reproche à Horace d'en avoir abusé, & l'on pourroit bien reprocher le contraire aux autres. Mais ceci n'est qu'une différence vague & générale: on peut observer des nuances plus fines, & qui sont aussi frappantes quand on les démêle avec soin. Tout cela se présente naturellement en jettant les yeux sur les genres où ils se sont exercés, & sur l'empreinte particulière dont chacun les a marqués. Horace, par exemple, dont le mérite est de réunir la finesse & le sentiment, sème tous ses ouvrages des traits les plus flatteurs pour ceux à qui il les adresse. Toutes ses louanges sont pleines de délicatesse, & conservent en même temps un air de naturel & de simplicité, d'où résulte le vrai mérite des louanges, qui ne sont flatteuses que lorsqu'elles paroissent sincères. Celles qu'Horace donne, respirent toujours un air de vérité, bien plus précieux que la finesse dont on se pare souvent mal-à-propos. Cette dernière qualité perd son mérite dès qu'on l'apperçoit; aussi Horace ne l'emploie-t-il qu'en l'incorporant aux autres, de façon qu'elle en relève le prix sans qu'on puisse démêler qu'elle y entre pour quelque chose. Il ne marche guères sans elle, mais il la maîtrise. Il ne veut point l'employer pour éblouir, par ce qu'il n'en est pas ébloui lui-même: il s'en sert dans ses louanges pour y assaisonner le respect & la reconnoissance, sentimens froids, à qui il fait donner un ton piquant sans qu'il cesse d'être affectueux. Telles sont les louanges qu'il donne à Auguste. Il les proportion-

ne

ne aux divers points de vûe sous lesquels on pouvoit l'envisager. Tantôt il le loue comme le Maître du Monde, tantôt comme le Protecteur des Arts, tantôt comme le Défenseur des Loix, le Fléau des Vices, l'Ami des Vertus. Quelque fois il rassemble tous ces traits dans le même tableau; & quelque flatteur que soit le pinceau, il conserve au portrait un certain air de fidélité & de ressemblance. Quand il loue ses Amis, c'est avec chaleur & modestie tout ensemble: il loue alors comme l'amitié fait louer. Quand il loue Mécène son ami, mais un ami protecteur & respectable, il exprime le respect & la reconnoissance, mais il leur fait parler le langage de l'inclination.

MÉCÈNE lui donna, après le retour d'Auguste en Italie, une petite métairie auprès de Rome. Son étendue & ses revenus étoient fort modiques: il n'y en auroit peut-être eu assez pour personne; mais il y en avoit assez pour Horace, à qui non seulement la médiocrité suffisoit pour être heureux, mais qui ne pouvoit l'être que par elle. Il fit alors une Ode pour remercier son Bienfaiteur, ou plutôt pour lui dire, sans le remercier expressement, que son bienfait faisoit la douceur de sa vie. Voici deux Strophes de cette Ode, qui me paroissent avoir un grand mérite; dans l'une il fait une peinture indirecte du présent que lui a fait Mécène, & il l'accompagne d'une réflexion philosophique qu'il prouve que ce présent lui suffit & lui doit suffire; l'autre contient une louange détournée de la générosité de Mé-

238 SUR LE GÉNIE D'HORACE, DE
Mécène, à qui le Poëte ne suppose d'au-
tres bornes que les desirs de ceux qu'il o-
blige (*).

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche & tendre prairie
Me font un trésor que les Rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité,
Qui fuit la médiocrité,
A l'éclat qui fuit la puissance:
Le Riche est au sein des plaisirs
Moins heureux par la jouissance
Que malheureux par les desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale:
Ni vin rare, ni mets exquis,
Ne couvre ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine;
Le jour d'un destin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécène,
Si je voulois former des vœux?

VOILÀ comme Horace louoit. C'est une
preuve de la facilité merveilleuse de son gé-
nie que cette fécondité de pensées, cette
variété de tours qui ne lui manquoient jamais
quand il vouloit louer; & c'est aussi une des
nuances les plus marquées qui le distingue
d'avec Rousseau & Déspréaux. Rousseau loue
rare-

(*) *Inclusam Danaën, &c.* Lib. III. Od. 16.

rarement ; il dit lui-même dans son Epître à Marot :

J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor
De louer moins.

Je suis de son avis, & je trouve que non-seulement il loue rarement, mais rarement bien. Quand je dis bien, j'entends par là un bien proportionné au mérite supérieur qu'il a dans d'autres parties, un bien qui pût le mettre de ce côté-là en parallèle avec Horace, avec qui il me semble qu'il le soutient à d'autres égards. Il faut pourtant excepter de cette critique son Ode au Prince Eugene, où prenant un essor audacieux, il emploie l'invention la plus riche, & fait éclore du sein des fictions un éloge historique & simple en apparence, mais admirable & digne du Héros à qui il l'adresse. Je ne sçaurois me refuser le plaisir de transcrire ici les belles Strophes qui l'amènent. Je fais que tout le monde les a sous les yeux ; mais je m'assure que ceux qui ont le bon esprit de les savoir par cœur, seront bien aises de les trouver encore ici.

Ce Vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les réplonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

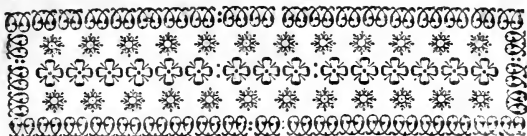
Mais

Mais la Déesse de Mémoire,
 Favorable aux noms éclatans,
 Soutève l'équitable histoire
 Contre l'iniquité du tems:
 Et dans le registre des âges
 Consacrant les nobles images
 Que la gloire lui vient offrir,
 Sans cesse en cet auguste livre
 Notre souvenir voit revivre
 Ce que nos yeux ont vû périr.

C'est-là que sa main immortelle,
 Mieux que la Déesse aux cent voix,
 Saura dans un tableau fidèle
 Immortaliser tes exploits.
 L'avenir faisant son étude
 De cette vaste multitude
 D'incroyables événemens,
 Dans leurs vérités authentiques
 Des fables les plus fantastiques
 Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles,
 Par les fictions ennoblis,
 Dans l'ordre des choses possibles
 Par là se verront rétablis.
 Chez nos neveux moins incredules,
 Les vrais Césars, les faux Hercules,
 Seront mis en même degré;
 Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
 Et qu'on admire sans le croire,
 Sera crû sans être admiré.

(La Suite dans le Num. suivant.)



P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite des Reflexions sur le génie d'Horace ,
de Despréaux & de Rousseau.*

JE ne fai rien de plus beau dans notre langue que ces quatres Strophes. Les trois premières sur tous sont comparables à ce qu'Horace a jamais fait de mieux. J'avoue que la louange que contient la quatrième, me paroît un peu outrée; & je ne sai s'il n'y a pas plus d'exagération que de délicatesse. C'est que Rousseau, toujours maître dans l'Art de la Poësie, qui consiste en choix d'images, de tours & d'expressions, ne l'étoit pas dans l'art des louanges, qui exige une aménité dans l'esprit & dans le cœur, dont son caractère l'éloignoit trop.

Le peu de louanges répandues dans ses ouvrages, est une preuve & un aveu de son impuissance à cet égard. Il savoit bien tirer parti de lui même, & je ne doute pas qu'il n'ait été fort embarrassé toutes les fois qu'il s'est crû obligé de louer. Despréaux ne mé-

Num. LXXVI.

Q

rite

242 SUR LE GENIE D'HORACE, DE
rite pas tout-à-fait le même reproche. Il a
loué l'Auguste de son siècle, quelquefois
aussi finement qu'Horace le sien. Tel est
l'éloge du Roi qu'il met dans la bouche de
la molesse au deuxième chant de son Lutrin.

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans
honte,

Laissoient leur Sceptre aux mains, ou d'un Maire,
ou d'un Comte ?

Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour :

On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.

Seulement au printems, quand Flore dans les plaines

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent

Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Ce doux siècle n'est plus, le Ciel impotoyable

A placé sur le Trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,

Je me fatiguerois à le tracer le cours

Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

C E tour de flatterie me paroît bien heu-
reux, & il n'est pas le seul de cette espèce
que Despréaux ait mis en usage dans l'Épître
au Roi qui commence par ces Vers :

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

L'AR.

L'ARTIFICE qu'il emploie pour prodiguer un encens détourné, est fort ingénieux. Je ne fai s'il n'en auroit point pris l'idée dans une Lettre de Voiture au grand Condé. Ce Voiture favoit louer bien finement. Son esprit est marqué au coin du mauvais goût de son tems, & fans doute du sien; mais il en a toujours beaucoup, & ses louanges en sont pleines. Je ne fai pourquoi il l'alloit chercher si loin: il ne tenoit qu'à lui de le trouver bien plus près. C'est une chose à remarquer, qu'un homme nourri, comme il le paroît par plusieurs de ses Lettres, de la lecture des meilleurs ouvrages des anciens; un homme qui favoit apprécier si bien le goût du siècle d'Auguste, & celui du siècle de Néron, soit tombé lui-même dans les défauts qu'il apperçoit & n'ait jamais écrit que du Stile qu'il condamne. Du moins Corneille avoit-il la bonne foi d'admirer hautement Lucain, & de chercher ouvertement des beautés dramatiques dans la Pharsale. Mais Voiture, zélé partisan de Cicéron, se déchaîne en mille endroits contre l'affectation & le Stile précieux de Sénèque & de Pline le jeune, tandis que lui-même ne s'apperçoit pas qu'il est toujours recherché dans ses tours, & n'est jamais naturel ni simple dans ses expressions. Cette contradiction est plus étonnante que rare. Sénèque lui-même s'est élevé contre le mauvais goût de son tems: il pleure la bonne éloquence, & attaque avec ce chagrin, qui ne l'abandonne jamais, les Orateurs de son siècle, sans se souvenir que c'est de lui qu'ils ont pris ce ton qu'il leur re-

244 SUR LE GENIE D'HORACE, DE
proche, & avec lequel il déclame contre
eux.

JE ne fai si on ne trouveroit pas en France des exemples pareils; mais Despréaux s'est bien garanti de ce défaut. On ne sauroit lui reprocher aucun de ceux que sa critique reproche aux autres. A cela près ses Satyres ne me paroissent avoir rien de commun avec celles d'Horace. Ce n'est pas qu'en bien des endroits les unes ne soient imitées, & souvent traduites des autres; mais il est bien différent de traduire un Poëte, ou de lui ressembler. L'un est l'ouvrage de l'Art; on traduit avec du travail, de l'application & de la constance: l'autre ne sauroit être que l'ouvrage de la nature; il faut avoir la même tournure de génie qu'un homme, pour lui ressembler. C'est de-là que résulte la différence qui distingue nos deux Satyriques. Le Latin porte une lumière philosophique sur les mœurs de son tems; il peint le vice & la vertu, & les colore avec les nuances les plus justes, & les plus propres à inspirer l'amour de l'un & l'horreur de l'autre. C'est-là son but; il ne fait qu'effleurer les fots Ecrivains de son tems. Ce n'est pas contre eux qu'il veut écrire: tant pis pour ceux qui se trouvent sur son passage; il ne va pas les chercher. La Morale est le fond de son ouvrage, non pas une Morale sèche, monotone & inanimée, pour ainsi dire, mais vivante, enjouée & variée à l'infini par de continuels portraits. C'est dans chacune de ses Satyres quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une Poësie familière,
&

& d'une peinture vive. Le corps de ses Satyres forme une galerie de tableaux. Celles du Poëte François ne sont, à proprement parler, qu'un recueil d'observations Littéraires: il n'en veut qu'aux mauvais Poëtes; il les attaque avec audace, il les poursuit avec acharnement. Ce qui n'est qu'un jeu pour Horace, & une espèce d'Episode, qui le delasse de la Philosophie, est l'affaire essentielle de Despréaux, qui au contraire ne philosophe qu'en passant; & alors quelle prodigieuse différence entr'eux! Boileau prêche la raison, Horace la fait parler, la fait voir. Le François montre de la justesse & de la solidité. L'autre les cache & ne laisse voir que l'agrément. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à chaque moment on retrouve Horace chez Despréaux, & Horace traduit aussi bien qui peut l'être; il n'y perd souvent rien, si on en excepte une certaine noblesse de tour qui est inimitable à l'Art qui échappe à la lime, & que la nature seule peut donner. Voilà ce qui manquoit souvent à Despréaux. Aussi de tous les Anciens qui lui ont servi de modèle, Horace n'est pas celui qu'il a le plus heureusement imité; il trouve mieux son compte avec Juvenal & Perse, dont les écrits portent l'empreinte d'un caractère sec & dur, plus analogue à l'inflexibilité de Boileau que la plaisanterie philosophique d'Horace. La traduction qu'il fait dans sa Satyre sur l'Homme, de ces beaux Vers de la cinquième Satyre de Perse, est un chef-d'œuvre avec lequel il faut se souvenir à tout moment que

246 SUR LE GENIE D'HORACE, DE
Perse est l'original, si on veut lui accorder
quelque préférence sur la copie (*).

Debout, dit l'avarice; il est tems de marcher :
He laisse-moi ! debout, un moment ! tu repliques ?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi, pourquoi faire après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout ,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre ,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule , & je puis m'en passer ,
On en peut trop avoir , & pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure ;
Il faut souffrir la faim , & coucher sur la dure.

POURQUOI cela est-il si bien traduit ? c'est
que cela couloit de source. Le traducteur
alors pensoit d'après lui , & il auroit pû dire
la même chose , quand Perse ne l'auroit pas
dit avant lui. Il n'en est pas de même d'Ho-
race , & celui-ci n'a guère dit de choses qui
sans lui se fussent trouvées sous la plume de
Boileau. On s'approprie les pensées d'un
homme ; mais pour cela on ne pense pas
comme lui , & on ne s'approprie pas ce qui
le faisoit penser , je veux dire son génie.
Despréaux a fait de Vers admirables , des
critiques excellentes ; il a donné des leçons
raisonnables. Il a employé très-heureuse-
ment les pensées d'Horace. Je confonds
ici , pour abrégér , les Satyres de Boileau
avec ses Epîtres morales. On y trouve par-
tout

(*) *Eia , inquit avaritia , surge . . . Sat. V.*

tout un Poète maître de son art, un Ecrivain judicieux, un homme d'un goût sûr, & d'une Morale saine. Mais à côté de tant d'admirables qualités, on entrevoit souvent un peu de stérilité, de secheresse, & une certaine raison pesante & triste qui cherche à convaincre plutôt qu'à persuader. Horace dans les ouvrages du même genre est en même temps sublime & familier, noble & simple, lumineux, clair & concis. Sa Philosophie est douce, enjouée, animée, sa raison est aimable, & son goût fin. Le François est un Philosophe qui verse, le Latin est un Poète qui philosophe. Écoutez le juste & bel éloge que Rousseau en fait dans son Epître aux Muses.

Le seul Horace en tous genres excelle,
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs.
Des fots Auteurs berne les Vers ineptes;
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.

VOILÀ Horace tel qu'il est. Voilà aussi Rousseau, quant aux ouvrages, mais non pas quant à la manière. Sa Poësie Lyrique est d'une élégance admirable; ses images sont poétiques & parfaitement rendues: mais je ne sai s'il ne se livre pas trop au plaisir de faire de beaux Vers. L'amour de la rime l'emporte, ou du moins c'est à cela que j'attribue quelques longueurs, quelques répétitions, quelques lieux communs, qui ne laissent pas de se trouver assez souvent dans ses

piéd à piéd ses héros, & détaillant scrupuleusement leurs exploits, y attache ennuyeusement les yeux du Lecteur.

MAIS si tout cela résulte nécessairement du genre de notre langue, & du goût de ceux qui la parlent, il s'ensuit aussi qu'il ne faut point faire d'Odes en François; car tout cela est précisément contradictoire à la nature de l'Ode. Je ne crois pas que ce soit-là le parti qu'il faille prendre. C'est comme si on vouloit proscrire chez nous l'usage des espèces parce que notre pays ne fournit point d'or. Entretenons sagement l'abondance, en cherchant sous un autre climat ce que le notre nous refuse. Empruntons, approprions-nous les beautés réelles d'une autre langue, enrichissons-en la nôtre, & multiplions par-là nos propres biens. D'ailleurs on trouve quelquefois des trésors en retournant un champ où des siècles entiers n'avoient apperçû qu'un sable aride. S'étoit-on avisé avant La Fontaine de penser que la langue Françoisë fût susceptible de la perfection du stile des Fables? On ne s'est pas même avisé depuis d'en faire souvenir. Est-ce la faute de la langue, ou des Ecrivains? N'excluoit-on pas la Poësie Epique de notre domaine? Ne désespéroit-on pas que notre langue pût atteindre au pathétique, au sublime, à l'énergie, à la variété qu'elle exige? La Henriade à paru, & on y trouve tout cela. Il ne faut que du génie, mais il en faut; lui seul fait trouver dans une langue tout ce qui lui est propre. Rousseau lui-même en est une preuve en plusieurs endroits. Si toutes ses Odes ressembloient à celle qu'il a fait sur

250 SUR LE GENIE D'HORACE, DE
la naissance du Duc de Bretagne, il feroit bien difficile de ne pas confondre son mérite avec celui d'Horace. Cette Ode me paroît un chef-d'œuvre qui ne laisse rien à désirer : la variété, la noblesse, la richesse des tours & des expressions, y repand ses beautés qu'on admire chez Horace, & qu'on souhaite ailleurs ; point de liaisons trainantes, point de répétitions, point de lieux communs ; le Lecteur n'y trouve que des fleurs à cueillir, des pierres précieuses à amasser : & toutes ces richesses sont enchaînées avec un art infini par le secours mélodieux des rimes, qui sans doute embellissent notre Poësie quand elles ne la défigurent pas. La rime est un ornement symétrique qui pare beaucoup l'édifice dont il fait partie ; mais cette Symétrie ne sauroit être trop parfaite, ni l'architecte trop difficile dans le choix des matériaux qu'il y emploie. Rousseau ne s'y est guère trompé ; & cette beauté est à un point de perfection si satisfaisant chez lui, qu'elle fait souvent illusion sur le regret qu'on pourroit avoir qu'elle n'accompagne pas toujours des beautés d'un autre genre.

Un autre talent qui met un grand prix aux ouvrages de Rousseau, est celui de choisir heureusement ses expressions : chaque mot est à sa place, & celui qu'il emploie est presque toujours celui qu'il falloit. Voilà peut-être le seul point de ressemblance entre Horace & lui : aussi les Epîtres du second me paroissent avoir assez d'analogie avec celles du premier. Horace se sert d'une tournure de Vers aisée, & dont le ton familier supplée à l'harmonie, & joint les graces libres de la
Prose

Prose à la vive précision de la Poësie. Rousseau a employé une mesure de Vers peu estimée chez nous avant lui, & inconnue dans le genre d'ouvrage où il l'a portée. Il y rassemble les graces de Marot & de La Fontaine; il les épure & les ennoblit quand il le faut; & cachant un travail profond sous l'air agréable d'une liberté élégante, il réunit dans ses Vers la clarté, l'aisance, la noblesse & la naïveté; égaie sa Philosophie par des images; il ne crie pas si haut que Despréaux, mais il se fait mieux entendre; il ne déclame pas, il ne prêche pas; il raisonne, il parle, il peint. Voilà ce qu'a fait Horace. Aussi leur maniere de philosopher se ressemble assez. Mais il ne faut pas s'y tromper; ils ne se ressemblent que dans la maniere; le fond est absolument différent; ils ne voient pas les mêmes objets sous les mêmes faces.

LA Morale d'Horace respire par tout la gaieté, la tranquillité de l'ame, & une certaine quiétude qui ne se rencontre qu'avec des passions douces, & qui forme l'homme de plaisir raisonnable, & l'homme vertueux, aimable; en un mot, l'Epicurien sage, le Philosophe de bonne foi, l'homme heureux. Rousseau n'a point de Philosophie dans l'esprit: il s'en pare presque toujours; & celle qu'il emprunte, est acre, mordante, cynique: de-là ce fiel dont ses plaisanteries & ses preceptes sont imbibés. Horace a bien quelquefois des Railleries piquantes; mais ce n'est qu'un grain de sel de trop qui semble être tombé par mégarde. Rousseau accablé

blé d'ennemis, taxe d'une conduite odieuse, poursuit avec acharnement ses accusateurs; jaloux de sa réputation, il se venge de l'avoir perdue plutôt qu'il ne réussit à la recouvrer: il traite avec le genre humain en récriminant; & sa causticité naturelle, aigrie par son malheur, lui inspire une acreté qui fait ressembler ses ouvrages plutôt à un Libelle qu'à une Apologie. Il est vrai que la position de ces deux Poètes a été bien différente. Horace, chéri de ses concitoyens, aimé du maître du monde, avoit autant d'amis & de protecteurs qu'il y avoit d'honnêtes gens à Rome: il lui étoit bien difficile d'être de mauvaise humeur. Rousseau, martyr malheureux de la prévention, ou exemple célèbre d'une justice sévère, a passé la moitié de sa vie dans le trouble, & l'autre dans le désespoir. L'enjouement ne marche guère en si mauvaise compagnie: mais le malheur ne change pas le caractère des hommes; il le développe, il en découvre les défauts que la bonne fortune cacheoit; mais il ne fait que les découvrir, & ne les fait pas naître.

OVIDE plus malheureux que Rousseau, n'a jamais connu la causticité; il est tombé dans la bassesse, dans la foiblesse, dans l'adulation la plus outrée. C'est un excès bien opposé à celui qu'on peut reprocher à Rousseau: c'est que le génie de celui-ci étoit bien opposé au génie d'Ovide; & il ne ressemble pas davantage à celui d'Horace. Horace étoit un homme voluptueux, indépendant, un temperament tranquille & modéré. Il avoit assez de passions pour être heureux,

&

& elles n'étoient pas assez vives pour l'empêcher de l'être. Ce n'étoit, à proprement parler, que des goûts, & le plus dominant chez lui étoit la paresse. Le sentiment seul pouvoit l'en tirer. Le sentiment lui dictoit ces Vers aimables où il chante si agréablement tantôt sa Maîtresse, tantôt le plaisir de la table. Il est charmant dans ces deux genres; & la peinture de ces soupers Epicuriens qui rassembloient la frugalité & la délicatesse, font d'un agrément infini. On y voit un mélange inimitable de Libertinage & de Philosophie, deux choses bien opposées, & qui vont si bien ensemble quand elles se réunissent naturellement. On y trouve par-tout l'honnête-homme & l'homme de plaisir qui joint la finesse du goût à la délicatesse du sentiment; enfin pour dire tout cela en un mot qui n'étoit pas en usage de son tems, l'homme de la meilleure compagnie à tous égards. Ecoutons-le parler à sa bouteille, & lui demander le doux trésor qu'elle renferme, & qu'il veut partager avec un Philosophe de ses amis (*).

Aimable fille de la treille,
 Doux charme de l'oisiveté,
 Fidèle ami chère bouteille,
 Viens, amene la volupté.
 Que dans l'ardeur de ton délire
 Nos jours passent comme un instant,
 Obéis au son de ma lyre :
 Hâte-toi, Sylvandre t'attend.
 Ne crains pas son air de rudesse,
 Formé sur de dures leçons:

La

(*) *O nata mecum, &c.* L. III. Od. 21.

La voix qu'inspire la Sageſſe
 Ne dedaigne pas les chanſons.
 Souvent cette Morale auſtère
 Dont Caton voulut s'étayer,
 Célébrant ton joyeux myſtère,
 Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence
 Tu commandes à nos humeurs;
 Tu forces la haine au ſilence,
 Tu fais t'aſſujettir nos mœurs.
 Tu dérides le front du Sage
 Sous la douce ivreſſe abattu;
 Et tu fers le Libertinage,
 Sans effaroucher la Vertu.

Le voile de la Politique
 Tombe ſous tes premiers efforts;
 De ſa plus ſecrète pratique
 Tu découvres tous les reſſorts.
 Par toi le pauvre qu'on opprime
 Perd un douloureux ſouvenir,
 Et dans le tranſport qui l'anime
 Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, & que les graces badines
 Qui ne t'abandonnent jamais,
 Des plaifirs que tu nous deſtines
 Redoublent encore les attraits.
 A la lueur de cent bougies,
 Rivalet de l'aſtre du jour,
 Nous célébrons tes orgies,
 Sans ſonger même à ſon retour.

VOILA Horace à table & en gayeté. Quelles graces, quel agrément dans l'eſprit! Qu'il feroit

seroit délicieux de vivre avec un tel homme ! Despréaux & Rousseau n'ont rien fait qui fasse désirer la même chose. Ils ne sauroient être mis en parallèle avec Horace de ce côté-là. Je ne vois rien chez les Modernes qui en fasse souvenir à cet égard, si ce n'est quelques pièces de l'Abbé de Chaulieu. On y voit la même Morale, la même sensibilité pour le plaisir, & la même facilité d'expression, enfin le même tour de génie. Ne croiroit-on pas qu'Horace a fait ces quatre Vers où l'Abbé de Chaulieu, déjà vieux, acheve ainsi la peinture de son ame.

Ami voilà comment sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent & funeste,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

QUELLES sont ces fleurs dont il sème ses derniers jours ? c'est le secours d'une Philosophie douce & gaye qui s'acommode au tems, & qui porte le plaisir par tout. C'est ce qu'il dit dans quatre autres Vers qui finissent son Ode sur la retraite :

Egayons ce reste de jours
Que la faveur des Dieux nous laisse ;
Parlons de plaisirs & d'amours :
C'est le conseil de la Sagesse.

VOILA les fleurs qu'Horace cueilloit. Cette Retraite de l'Abbé de Chaulieu est tout à fait dans son goût, & comparable presque à cette Ode charmante dans laquelle Horace chante la douceur de la vie champêtre.
„ Heureux, dit-il, heureux celui qui sillon-
„ ne le champ de ses pères, & vit, com-
„ me eux, sans soins, sans affaires, & sans
„ créancier !

De

De la trompette sanguinaire
 Il ose mépriser la voix ;
 De la fortune mercenaire
 Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage
 Dont le courtifan est épris ;
 Et l'intrigue au double visage
 N'obtient de lui que des doubles mépris.

Fidèle aux loix de la nature ,
 Seule elle fait tous ses plaisirs ;
 Et ses besoins font la mesure
 De ses goûts & de ses désirs.

Tantôt à sa vigne naissante
 Il unit de jeunes ormeaux ;
 Tantôt d'une main bienfaisante
 Il en élague les rameaux.

Tantôt à l'ombre de sa treille
 Il compte ses troupeaux naissans ;
 Il ferre les dons de l'abeille ;
 Il tond ses agneaux bondissans.

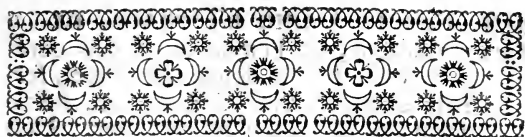
Lorsque Pomone en ces contrées
 A mûri ses dons précieux ,
 Il charge ses mains épurées
 Des premiers qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne il fait attendre
 Le déclin du brûlant Soleil :

Puis sur un gazon frais & tendre
 Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée ,
 Fardeau léger des arbrisseaux ,
 S'unissent, pour hâter Morphée ,
 Au gazouillement des ruisseaux.

(La Suite dans le Num. suivant.)



P E T I T R E S E R V O I R.



*Suite des Reflexions sur le génie d'Horace,
de Despréaux & de Rousseau.*

CETTE peinture n'a-t-elle pas un agrément infini ? il semble voir la nature elle-même, & la nature de l'âge d'or. Voilà ce que Despréaux & Rousseau n'ont jamais fait entrevoir. Ils ne connoissent pas ce genre-là : & pourquoi ? c'est que la nature de leur esprit les en détournoit. Il faut pour ces Poësies champêtres & printanières, un naturel & une aménité qui ne se trouve qu'avec un cœur paisible & un esprit gai. Il faut que ses ouvrages soient faciles & empreints d'un certain caractère de paresse aimable, qui ne semble eveillée que par le Sentiment. Ils doivent respirer la vertu douce & la volupté sage. Les images y doivent être simples, mais nobles ; il ne faut les chercher qu'autour de soi, mais il faut les choisir. Il y faut de l'élégance sans affectation, de la naïveté

Num. LXXVII.

R

sans

258 SUR LE GÉNIE D'HORACE, DE
sans grossièreté, de l'enjouement sans dérè-
glement, de la Poësie douce, familière, fer-
tile sans excès, variée sans écarts, noble
sans faïte, & animée sans transport. Des-
préaux & Rousseau remplis d'excellentes
qualités, étoient bien loin de celles-là. L'es-
prit du premier répand l'aigreur; le cœur
du second distille le fiel. Despréaux, Cri-
tique farouche & opiniâtre, est presque tou-
jours de mauvaise humeur; Rousseau, veni-
meux par sa propre nature, s'il est permis
de parler ainsi, & envenimé par ses mal-
heurs, est un ennemi toujours armé. Ce sont
deux lynx affamés, prompts à appercevoir
& à saisir leur proie. Je ne crois pas que ni
l'un ni l'autre ait jamais été amoureux. La
discretion des Poëtes ne leur défend pas de
chanter leurs amours, & la Poësie le leur or-
donne. La peinture de ce doux sentiment
est son plus délicieux appanage; ainsi leur
silence peut constater leur insensibilité: & il
ne faut pas y avoir du regret; une maîtref-
se auroit été bien mal entre leurs mains; je
crois que pour peu qu'elle eût connu Hora-
ce, elle l'eût trouvé bien souvent à redire
dans ses imitateurs. Écoutez-le parler à la
sienne, & la faire parler dans une Ode en
Dialogue qu'il lui adresse comme un projet
de raccommodement, & le gage de la dou-
leur qu'il a d'être brouillé avec elle.

HORACE

H O R A C E E T L Y D I E (*).

H O R A C E.

Plus heureux qu'un Monarque au faite des grandeurs ,

J'ai vû mes jours digne d'envie.

Tranquilles , ils couloient au gré de nos ardeurs ,

Vous m'aimiez , charmante Lydie.

L Y D I E.

Que mes jours étoient beaux quand des soins les plus doux

Vous payiez ma flame sincère !

Venus me regardoit avec des yeux jaloux :

Chloé n'avoit pas sù vous plaire.

H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , organes des amours ,

Chloé seule me paroît belle.

Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,

Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

Le jeune Calaïs , plus beau que les Amours ,

Plait seul à mon ame ravie.

Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,

Je donnerai deux fois ma vie.

H O-

(*) *Donec gratus eram*, &c. L. III. Ode 9.

H O R A C E.

Quoi ! si mes premiers feux , ranimant leur ardeur ,
 Etouffoient une amour fatale ;
 Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur ,
 Chloé vous laisse sans rivale . .

L Y D I E.

Calais est charmant , mais je n'aime que vous.
 Ingrat , mon cœur vous justifie.
 Heureuse également , en des liens si doux ,
 De perdre ou de passer la vie.

QUE d'esprit , que d'adresse , ou plutôt
 que de Sentimens ! car j'aime à croire que cet-
 te Ode est son seul ouvrage. Avec quelle
 finesse les motifs de cette brouillerie amou-
 reuse sont détaillés ! Avec quel artifice ce Ca-
 lais & cette Chloé qui en étoient les causes ,
 sont amenés-là pour être sacrifiés à Horace
 & à Lydie ! Il est à croire que celle-ci adop-
 ta le projet de son amant , & justifia la fin
 de l'Ode : je ne lui pardonnerois pas de ne
 l'avoir pas fait. Mais je crois que Despréaux
 & Rousseau auroient été bien embarrassés à
 la détacher de son Calais. La tendresse & la
 galanterie ne sont pas de leur domaine. Il y a
 cependant quelques Epigrammes & quelques
 Contes du dernier qui sont marqués au coin
 de ces deux qualités aimables. Il faut pren-
 dre garde ici à une chose ; c'est qu'il y a dans
 ces petits ouvrages deux mérites d'un genre
 différent. Il y a la pensée , ou le sentiment ,
 qui

qui conclud & qui constate l'Epigramme ; & il y a la manière d'amener cette pensée. Ce dernier talent doit se rapporter à l'art de conter ; & Rousseau le possédoit à merveille : il y eût été le maître d'Horace : celui-ci a inféré quelques Contes dans ses Satyres & ses Epîtres. Les allegories sont justes & fines, les préceptes sont raisonnables, la fable est nette & concise. Mais La Fontaine n'avoit pas paru, & Horace n'étoit pas La Fontaine. Sa manière de conter tient un peu de la précision sèche de Phédre, dont il étoit presque contemporain. Peut-être étoit-ce-là le goût des Romains ; peut-être aussi ne s'accommodoient-ils de cela que parce qu'ils ne connoissoient pas mieux.

ROUSSEAU nourri non seulement des Anciens, mais des Modernes à qui il ne manque, pour ainsi dire, que l'antiquité, à puise heureusement dans les sources qu'avoient ouvert Marot & La Fontaine. Aussi conte-t-il admirablement. Pas un mot qu'il ne soit où il doit être, pas un de manque, pas un de trop. Il semble que celui qu'il emploie en rime, ait été inventé pour le mettre à la fin du Vers où il le place. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, & jamais il ne blesse cette unité précieuse d'où résulte la vraie beauté des ouvrages d'esprit. Voilà le mérite de sa manière ; & celui-là n'est fondé que sur le jugement sain, le goût juste, & l'artifice judicieux de l'Auteur. Le mérite de la pensée au contraire tient uniquement au sentiment qu'elle exprime. Quand cette pensée est fine, quand elle est

262 SUR LE GENIE D'HORACE, DE naturelle, quand elle est délicate, quand elle est tendre, quand elle est passionnée, quand elle est galante, elle a le mérite de la finesse, du naturel de la délicatesse, de la tendresse, de la passion, de la galanterie. Or pour faire une douzaine d'Epigrammes tendres & galantes, il ne faut qu'une douzaine de pensées de ce genre. Je conviens que pour en trouver seulement une, il faut avoir les parties d'où elle résulte.

MAIS à l'égard de Rousseau, chacun fait comment ses Epigrammes sont nées sous sa main : & son mérite est établi sur tant de titres incontestables, qu'on peut, sans offenser sa mémoire, avouer que dans ces petits ouvrages le fond n'est pas à lui. Les vieux livres & la conversation le lui fournissent ; mais qui est uniquement à lui, c'est la manière. Je ne parle point de ses Epigrammes Satyriques ; je crois que personne n'en reclamera les pensées : & si c'est un mérite de médire plaisamment, celui-là restera tout entier à Rousseau.

OUBLIONS ces traits où l'esprit se pare des défauts du cœur, & revenons à des objets plus doux. Je remarque que Rousseau a donné la forme de Conte à tous les petits ouvrages qu'il a fait dans le genre galant. C'est que, quand il tenoit une pensée de cette espèce, il se sentoît maître dans l'art de la faire valoir. Sans l'artifice du Conte, cette pensée n'auroit fait qu'un Vers ; & il en faut bien de pareilles pour faire une Ode telle, par exemple, que le Dialogue d'Horace & de Lydie. Rousseau se desioit avec
raison

raison de son fond sur cet article, & il a bien fait de se rejeter sur la manière, où il est admirable. Quand il s'est écarté de cette méthode sage, il s'en est mal trouvé. Il y a pourtant de jolis tableaux dans ses Cantates; mais ce sont des peintures, & non pas des sentimens. L'Ode qu'il adresse à une veuve, fait voir combien il étoit neuf dans le pays de la galanterie. Ce petit Poème est moqueur, au-lieu d'être galant; ce qui seroit son véritable genre. Rousseau n'y cherche pas à plaire, mais à faire rire: il y a même des plaisanteries grossières & qui devroient choquer celle pour qui elles sont faites; tel est cette strophe.

De la célèbre Matrone,
Que l'antiquité nous prône,
N'imitiez point le dégoût,
Ou pour l'honneur de Petrone
Imitez-la jusqu'au bout.

IL me semble que c'est sacrifier bien indécemment l'honneur de sa veuve à celui de Petrone; & je ne crois pas que cette tournure de consolation lui ait beaucoup plû. N'y a-t-il donc que l'égarement le plus infame, qui puisse remplacer le sentiment le plus honnête? La Poésie manque-t-elle d'images agréables & voluptueuses? Non, sans doute; mais le Poète dont nous parlons en manquoit. Il manquoit de sentiment, je ne veux pas dire qu'il ne sentoît point; mais il n'avoit qu'une façon de sentir. Tous les sentimens n'étoient point de son ressort: & comme il

264 SUR LE GÉNIE D'HORACE, DE
s'est exercé sur toutes sortes de sujets, on sent
quelque fois ce vuide dans ses ouvrages. Ses
Cantiques, qui sont admirables, pleins d'idées,
de tours, d'expressions, d'images sublimes,
deviennent froids quand il y faut parler le
langage affectueux. Tant que Rousseau veut
peindre le maître, le créateur du monde, le
Dieu des armées, le fléau des méchans, son
pinceau est d'une hardiesse & d'une noblesse
inimitables. Mais faut-il peindre un Dieu père
& ami des hommes, faut-il lui adresser l'hom-
mage du cœur, Rousseau ne trouve plus rien
chez lui, & se sert mal-adroitement de ce
qu'il emprunte.

HORACE parloit à ses Dieux sur un ton
bien différent. Les images riantes, les senti-
mens affectueux ne lui coûtent pas plus que
les traits pathétiques & les idées majestueu-
ses. Il semble le meilleur ami de ses Dieux.
C'est Mr. de Fenelon. Horace est plein de
sentiment : il le porte par tout. C'est le
caractère distinctif de tous ses ouvrages ; &
c'est un mérite qui manque souvent à Rouf-
seau, & plus encore à Despréaux. Celui-ci
réunissoit le goût, la raison, & une connois-
sance infinie de sa langue & son art. Tout ce-
la en a fait un Versificateur excellent, un
Ecrivain admirable ; un peu plus de senti-
mens en auroit fait un Poëte achevé. C'est
du sentiment que résulte le génie ; ou plû-
tôt le génie n'est autre chose qu'un senti-
ment fort & vif, un instinct supérieur à l'es-
prit & aux réflexions. L'usage a étendu la
signification du mot de sentiment trop loin,
pour que ceci n'ait pas besoin d'explication :
on

on entend communément par-là la sensibilité du cœur. Or tout homme sensible n'est pas un homme de génie; mais tout homme de génie est sensible, & n'est homme de génie que parce qu'il est sensible.

RAPPELONS-nous les effets du génie, pour en démêler plus aisément la cause. C'est au cœur qu'aboutissent tous les chemins qu'on peut tenir pour plaire; mais le cœur s'affecte par bien des impressions différentes: il y en a autant que de passions, & c'est de-là que résultent les divers noms qu'on leur a donné. Les passions fortes, audacieuses, l'ambition, l'orgueil, la générosité, le desespoir nous frappent en grand. Nous appelons homme d'enthousiasme, de génie, celui qui les excite en nous: voilà Corneille. Les passions tendres & plus à la portée de tous les cœurs, nous causent une émotion douce. Nous accordons le mérite du sentiment à celui qui nous l'inspire: voilà Racine. Voilà dans d'autres genres Quinault, La Fontaine, qui ne nous plaisent que parce qu'ils nous attachent, & qui ne nous attachent que parce qu'ils intéressent. D'où tout cela émane-t-il? Il faut en revenir à ce que je viens de dire. L'unique source de plaisir pour nous, c'est le cœur: or on n'inspire pas ce qu'on ne sent point. Je ne doute pas que Corneille n'eût fait parler Alexandre plus héroïquement que n'a fait Racine, & je crois que Racine a fait parler Phédre plus passionnement que n'auroit fait Corneille: c'est que Corneille n'étoit homme de sentiment qu'à l'égard de ces passions fortes où nous appel-

266 SUR LE GÉNIE D'HORACE, DE
lons le génie sentiment. Mais enfin tout ce-
la émane du cœur ; & c'est qui manquoit à
Despréaux. Il ne parle qu'à l'esprit & à la
raison, parce qu'il n'a que de la raison & de
l'esprit. Il leur parle à merveille : & quand
il trouve l'occasion rare, de saisir une matiè-
re où cela suffise, il est tout-à-fait admirable.
Il n'en faut pas d'autres preuves que son
Art Poétique, ouvrage dont le genre uni-
que est précisément à son unisson. Il y joint
la vérité des images à la solidité des précep-
tes : il égaie le stile didactique par des portraits
& des comparaisons. Tout y est sage & in-
génieux, juste & fin à la fois. Bien des gens
semblent vouloir le regarder comme une com-
pilation de l'Art Poétique d'Horace. Je ne
sai si c'est mauvais goût, ou mauvaise fois ;
mais il me semble nécessaire que l'un ou l'autre
ait enfanté cette opinion. Parmi environ
douze cent Vers qui composent l'Art Poéti-
que de Despréaux, il y en a peut-être une
cinquantaine d'empruntés ou de traduits, si
l'on veut, d'Horace. Le Tasse en a pris à
proportion bien davantage chez Virgile,
sans qu'on l'ait accusé d'avoir compilé l'E-
néide. D'ailleurs ce n'est pas en cela que
consiste la vraie ressemblance des ouvrages,
c'est dans l'enchaînement des parties, c'est
dans leurs proportions, c'est dans leur em-
placement qu'elle se trouveroit ; mais rien
de tout cela n'est pareil chez nos deux Poë-
tes. Horace, échauffé d'un feu continuel,
ne prend jamais haleine : il se repand com-
me un torrent sur toutes les matières qu'il
traite. Sa course n'est pas réglée ; il laisse bien
des

des choses derrière lui, puis il revient sur ses pas. Il ramasse tout, il dit tout, mais avec trop de chaleur pour ne pas blesser la régularité. Il est précis, bref & coupé, peut-être même decoufu; mais que les lambeaux sont précieux! Son ouvrage est un édifice où tous les ordres d'architecture sont mêlés & ne sont pas assez distingués; mais le choix des ornements fait oublier leur désordre.

DESPRÉAUX marche toujours l'équière à la main. Ce n'est pas un conquérant qui pénètre avec une rapidité confiante jusqu'aux extrémités de la terre; c'est un Général sage & habile, qui va pied-à-pied, mais sûrement, qui reconnoît, qui prépare tous les chemins avant de s'y engager. Boileau manie avec une adresse extrême l'art si difficile de transitions. Tout est lié, tout forme un total régulier & admirable. Il y a pourtant des gens de beaucoup d'esprit à qui cet ouvrage ne paroît pas encore assez méthodique. N'est-ce pas pousser un peu loin le goût de la méthode? pour moi, je crois que s'il y en avoit davantage, il y en auroit trop. Ce ne seroit plus que l'ouvrage d'un Régent: & tel qu'il est il me paroît le chef-d'œuvre d'un Poète. J'avouerai même que, s'il m'a jamais paru qu'on pût y désirer quelque chose, c'est de cette chaleur à laquelle Horace accoutume trop ceux qui le connoissent. Cette chaleur, dont le sentiment est la source, & qui est elle-même celle des peintures vives, manque souvent à Despréaux: aussi son coloris manque-t-il de vivacité. Il a traduit dans son Art Poétique deux Vers d'une Ode d'Hora-

ce,

268 SUR LE GENIE D'HORACE, DE
ce , qui chez celui-ci font d'un feu , d'une
vivacité extrême. Il les a fort bien traduits ;
mais il remplace le sentiment par de l'élé-
gance : & le sentiment n'a point d'équivalent
qui puisse le rendre. Les voici :

Un baïser cueilli sur les levres d'Iris,
Qui mollement refiste , & par un doux caprice
Quelquefois le refuse afin qu'on lui ravisse (*).

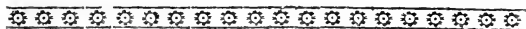
CE n'est pas là Horace ; ce n'est pas Li-
cymnie dont il parle alors. Cela est bien
élégant , les Vers sont bien faits , l'image est
agréable ; mais ce n'est pas la chose même :
cela ne remue pas , cela ne respire pas la vo-
lupté. Le dernier Vers ne me satisfait point
du tout. Je n'y trouve que foiblement tracés
ce redoublement de plaisir , cette progres-
sion de transports que causent à une maî-
tresse tendre les efforts d'un amant qu'elle ex-
cite par des fantaisies adroites & passagères.
Je vois tout cela chez Horace. Ses deux
Vers me peignent le tête-à-tête le plus pas-
sionné. Le François ne me paroît pas assez pres-
sé , assez vif ; il y manque du coloris : & voilà ce
qui manquoit à Despréaux. C'est un excellent
graveur : ses estampes sont bien dessinées ,
ses figures sont bien distinctes , son ordon-
nance est parfaite ; mais l'illusion des cou-
leurs n'y est pas.

ROUSSEAU ne manque pas de coloris ;
mais

(*) *facili sævitia negat ,*
Quæ poscente magis gaudeat eripi.

L. II. Ode 12.

mais sa manière n'est pas universelle. Il est parfait dans la sienne, mais dès qu'il en sort, son pinceau n'est plus le même. Il n'a qu'un cercle d'idées, dont il tire un parti prodigieux; mais en le déguisant il ne les multiplie point. C'est un excellent peintre de portraits; il ne voit pourtant pas la nature en beau, & il la peint comme il la voit, avec une force & une hardiesse extrêmes. Horace a toutes les manières & tous les tons de couleurs; mais livré à un génie ardent, qui le maîtrisoit peut-être quelquefois, son ordonnance n'étoit pas toujours aussi parfaite que son dessein & son coloris. Despréaux manque de sentiment. Rousseau en manque aussi à certains égards. Tous deux n'abondent pas assez d'idées. Ils sont plus réguliers, plus exacts, souvent moins nobles, moins fins & moins vifs; mais toujours plus arrangés qu'Horace, qui n'a pas assez d'économie, & qui manque de méthode, ou qui la sacrifie à la variété, dont la fécondité de son génie le rendoit maître.



LE COQ ET LA POULETTE.

F A B L E.

UN jeune Cocq épris d'une Poulette,
Sollicitoit la dernière faveur,
Il étoit beau: mais la Belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrete.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,

Qu'un

270 LE COCQ ET LA POULETTE.

Qu'un chant joyeux jusqu'au bout du Village
Annoncèra que je ne suis pas sage.

Ah! ne crain rien; je suis un Cocq d'honneur,
Répondit-il, je te promets ma mie,

De ne chanter si tu veux de ma vie.

Jures en donc; je reçois tes sermens.

Le Cocq vainqueur y fut-il bien fidèle?

Il imita les plus honnêtes Gens,

Point ne chanta, mais il battit de l'aile.

POUR UNE VILLE INCENDIÉE.

La flamme avoit détruit ces lieux,

Graffein les rétablit par sa magnificence.

Que ce marbre à jamais représente à vos yeux,

Le Malheur, le Bienfait & la Reconnoissance.

INSCRIPTION POUR L'AMOUR.

Qui que tu sois, voici ton Maître.

Il l'est, le fut, ou le doit être.



V E R S

A Madame DU BOCCAGE, pendant son séjour à Londres; par Mr. DE LA MOTHE, Doyen de la Cour des aydes de Montauban, âgé de 87 ans.

Beauté sans cesse adorée
Dans le Temple de Cypris,

Et

Et sur le Pinde admirée
Par vos sublimes écrits.

Daignez recevoir l'hommage
Que j'offre à votre portrait,
Enchanté de chaque trait
Je chéris mon esclavage.

Régnant sur les Beaux Esprits
Dans le Temple de Mémoire,
Me soumettre est peu de gloire,
J'entends d'ici vos mépris.

Quoi régner sur une flamme
De nonante ans accomplis ?
L'amour en rit, mais dans l'âme
De tels feux ils fait le prix.

Helène enflâma la Grèce
En divisant tous les Dieux,
Mais il est plus glorieux
De ranimer la vieillesse.

Tout se plaît à s'enflamer
Du Midi jusques à l'Ourse,
Moi je prolonge ma course
En vivant pour vous aimer.

J'apprends avec complaisance
De mille climats divers,
Que pour l'honneur de la France
Vous avez passé les mers.

Cachez

Cachez-vous, Amphytrite,
Dans votre humide palais,
Les Dieux marins à sa suite
Ne vantent que ses attraits.

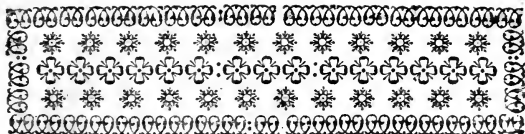
Dans une terre étrangère
Elle va donner le ton;
On admire, on y révere
La rivale de Milton.

Partez, belle Du Boccage,
Puisse Minerve & l'Amour,
Vos compagnons de voyage,
Vous presser pour le retour!

Amazone du Parnasse,
De vos glorieux travaux
L'éclat, la force & la grace,
Etonnent tous vos rivaux.

Revenez charmer la Seine,
D'Eden quittez le séjour,
Je vois déjà Melpomène
Qui vous courronne à son tour.






P E T I T R E S E R V O I R.



S U R L E S C A U S E S
D U B O N H E U R O U D U M A L H E U R
D A N S L E S M A R I A G E.

Traduit

D U R A M B L E R.

 NE des Remarques les plus ordinaires de ceux qui se mêlent d'être les Mentors du Genre humain, c'est que le Mariage, pour être dicté par la Nature elle même, & institué par la Providence, n'en est pas moins une source de défagrémens; & que ceux qui s'y engagent, ne manquent guères de témoigner peu après, combien il se repentent de la folie qu'ils ont faite, & combien ils envient le sort de ceux qui, soit hazard, soit prudence,

Num. LXXVIII. S

dence , ont été assez heureux pour s'en garder.

CETTE prétenduë infortune générale a fourni matière à plusieurs Maximes fort sages de la part des Gens sérieux , & à nombre de Réflexions malignes de la part des Esprits railleurs. Le Moraliste & le Faiseur d'Epigrammes se sont également exercé sur le sujet. Les uns se sont répandus en lamentations sur ce malheur. Les autres l'ont tourné en ridicule: Mais comme de tout tems ce sont les Hommes qui se sont principalement mêlé d'écrire , le reproche de rendre les autres malheureux a été assez généralement intenté aux Femmes: & les Gens graves aussi bien que les Goguenards , se sont assez volontiers permis tantôt des Declamations , tantôt des Satyres sur la Folie du Sexe ou sur sa Légèreté , sur son Ambition ou sa Cruauté , sur sa Retenuë ou sa Foiblesse.

ENTRAINÉ par tant d'exemples , & entrant pour quelque chose dans une affaire qui intéresse tant de gens , j'ai essayé de me mettre au fait de ces Griéfs dont tout le monde se plaint ; je me suis imposé la loi de me dépouiller de tout l'esprit de parti , de me placer entre les deux Sexes comme n'appartenant ni à l'un ni à l'autre , & comme ayant embrassé une neutralité parfaite. Pour peu qu'on fasse attention aux générations qui ont précédé , l'on verra que des deux côtés ils se recrient à haute voix de ce qu'on leur impute: & leurs clameurs méritent d'autant plus d'être également écoutées , que d'un & d'autre côté l'on y voit toute l'ardeur de gens qui se croient oppri-

opprimés, toute la confiance, qu'on démêle en ceux qui se promettent infiniment de la justice de leur cause, & toute l'indignation qui éclatte dans la vertu outragée. Les Hommes à la vérité, par leur attachement à l'étude & par leurs lectures, ont eu de leur côté l'avantage de pouvoir recueillir dans l'Histoire de plusieurs siècles des choses propres à appuyer leurs plaintes ; ils ont fait naître des préventions en leur faveur en se fortifiant du témoignage respectable des Philosophes, des Historiens & des Poètes. Mais d'un autre côté les Femmes font plaider pour elles les Passions, Avocats bien plus éloquens que toute la vénérable Antiquité : & si elles n'ont pas de si grands Noms à produire, elles savent souvent employer des Argumens d'une tout autre force. Pauvre ressource qu'une citation de *Socrate* ou d'*Euripide* contre les larmes d'une Belle, ou contre un tendre soupir ! Il faudra toujours qu'un Homme soit bien froid, ou qu'il vueille être un juge bien impitoyable s'il ne demeure pas du moins en suspens entre ces deux Puissances égales, comme l'étoit *Lucain* pour prononcer dans une cause où les *Dieux* étoient d'un parti & où *Caton* étoit de l'autre.

Pour moi, depuis long tems je suis Philosophe sur la matière, & présentement que me voilà dans un âge où l'on est plus posé, j'en suis parvenu à maîtriser tellement mes passions, que je ne cours aucun risque, en écoutant les plaintes des deux Sexes, de prendre feu plutôt pour l'un que pour l'autre. Une longue Expérience m'a prouvé, que bien

souvent un Mari s'avise de tempêter contre sa Femme, lorsque c'est sa Maitresse qui lui a donné du chagrin ; & qu'une Femme se plaint de la mauvaise humeur de son Mari, tandis que son plus grand ennemi est le Jeu où elle se livre. Je ne m'en laisse donc plus imposer par les Sermons de l'un ou par les Boutades de l'autre : & lorsque je vois *Monsieur* qui s'enivre avec du Vin, & *Madame* qui semble vouloir en faire autant avec des Liqueurs, j'ai de la peine à croire qu'ils ne pensent qu'à charmer leurs soucis ; j'ai crû tout au contraire m'appercevoir, que c'est moins à cela qu'ils butoient qu'à animer davantage leur Rage. Mais toujours si peu qu'on ajoute foi à telle ou telle accusation particulière, y a-t-il ceci de certain, c'est que toutes ces plaintes prises ensemble montrent clairement que les Gens mariés ne sont, généralement parlant, guères contents de leur sort. Comme c'est ici un Fait, il peut n'être pas inutile d'en rechercher la Cause, & d'examiner ce qui dans le *Monde conjugal* a frayé la route à tant de Maux. Pour m'en éclaircir, j'ai fait passer en revuë devant moi la Vie de quelques uns de mes Amis qui n'ont pas été des plus heureux dans le Mariage ; & j'ai fait une attention particulière aux motifs qui les ont engagé dans cet état, & qui ont réglé leur choix. Voici ce que j'ai trouvé.

Le premier d'entr'eux qui a pris ce parti c'est M. Prudence. Quoiqu'un peu lent dans ce qu'il fait, c'est un homme qui ne manque pas de jugement ni d'un certain savoir-faire surtout dans ce qu'il a eu le tems d'examiner
un

un peu à loisir. Quand nous nous trouvions à la Taverne, c'étoit toujours lui qui faisoit l'ordonnance du Repas, qui accordoit avec l'Hôte, & qui nous apprenoit à chacun ce que nous avions à payer. Ce grave personnage trouva, à force d'y rever profondément, que si en se mariant de bonne heure on prenoit une Femme un peu moins riche, cela revenoit au même, que d'en prendre une qui le fût davantage & de se marier plus tard. Il découvrit, en estimant la valeur exacte des Annuïtés, qu'en balançant la Diminution constante de la Vigueur de la Vie avec la Reduction apparente des Intérêts, il étoit aussi avantageux d'avoir cent mille francs à vingt & deux ans qu'une plus brillante fortune à trente. Car il se présente, disoit-il, bien des occasions de placer son argent, qui ne se retrouvent plus, si on les laisse échapper.

PLEIN de ces pensées il jetta les yeux, non sur quelque beauté, sur quelque personne d'esprit ou d'un caractère aimable, mais sur une femme qui lui donnât cent-mille florins de bien. Il n'est pas bien difficile de trouver un tel parti dans les Villes florissantes de l'Angleterre, desorte qu'en ménageant les choses habilement avec le Pere, (dont toute l'ambition étoit de faire de sa fille une Femme de Condition) mon Ami obtint celle qu'il demandoit, & cela, comme il nous le dit en confidence deux jours après son Mariage, aux conditions les plus favorables.

CHARMÉ de son savoir-faire & de l'augmentation de sa Fortune, il conduisit sa

femme chez lui ; mais dès ce moment - là il n'y jouït plus d'une heure de repos. Aleçon étoit une de ces femmes à voix glapissante, qui n'ont pas eu la moindre éducation. Passionnée au de-là de l'expression, petit-Esprit s'il en fut jamais, son unique félicité consistoit à boire & à manger ou à compter son argent ; du reste vraie Poissonnière. Une chose où ils s'accordoient c'étoit dans le désir de s'enrichir, avec cette différence pourtant, que le Mari alloit-là par les Gains qu'il se proposoit de faire, au lieu que la Femme y tendoit par sa Lésine. Prudence aimoit à hazarder quelque chose, dès qu'il voyoit apparence de tirer profit de son argent. Aleçon réfléchissant que ce qu'elle tenoit étoit sien, tant qu'elle ne s'en défaisoit point, trouvoit le Commerce beaucoup trop dangereux, & aimoit mieux placer son Capital à un Intérêt modique, mais sur de bonnes suretés. Cependant le Mari s'avisa d'assurer un Vaisseau à un prix fort déraisonnable, & par malheur il y perdit. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute la fureur de sa Femme. Elle le tourmenta tant par ses Cris & ses Reproches qu'elle lui fit passer l'envie de tenter une seconde fois la même chose. Il y a trente sept ans qu'il traîne sa triste vie avec elle, & depuis son désastre elle n'a daigné jamais l'appeller d'un autre nom que de celui de Monsieur l'*Assureur*.

CELUI de notre Côtérie qui a le plus suivi de près le premier c'est Philidor. Il vit Céliante en carosse à une Course de Chevaux,

vaux , & eut occasion de passer une nuit avec elle à danser. Il en fut presque aussitôt épris , & la reconduisant chez elle au matin , il ne manqua pas de se déclarer son Amant. Il avoit trop peu d'usage du monde pour savoir distinguer ce qui n'est que Coquetterie d'avec ce qui est vivacité d'esprit , ou pour ne pas être pris par un souris qui partoît moins d'une gayeté naturelle que du désir de l'engager. Mais hélas ! il se reveilla bientôt de cet enchantement , & se convainquit que son plaisir n'avoit duré qu'un jour. En moins de vingt quatre heures Céliante eut jetté tout son feu. Plus de Reparties brillantes. Plus de ces Airs de grandeur qui l'avoient enlevé. Elle étoit au bout de son rôlet. Tout ce qu'il en resta pour lui ce fut un maintien rebutant , une conversation fade & puérile , & pour elle la ressource de renouveler sans cesse les mêmes minauderies & les mêmes pratiques sur des sujets tout aussi neufs que lui ; ce qui ne manqua pas de les faire tomber , l'un dans les plus grands ridicules , & l'autre dans le dernier mépris.

ARISTE fut le troisième. C'étoit un Homme de sens , qui savoit tirer parti de la vie & la mettre à profit. Bien qu'il eût été à portée de se livrer aux plaisirs & à la joye , il s'étoit toujours si bien possédé , & avoit tenu une conduite si modérée , que naturellement on devoit le regarder comme se proposant des objets plus nobles & plus élevés. S'étant retiré , pour passer l'Eté , à un Village assez peu fréquenté , il s'y trouva logé sous même toit

avec Julie, & se vit comme insensiblement engagé à faire connoissance avec elle, & dans la suite à se lier un peu davantage, entraîné par l'Esprit & la Politesse qu'il lui trouvoit. Il n'y avoit guères moyen de voir-là d'autre monde, de sorte qu'ils étoient toujours ensemble; & comme tout l'agrément qu'ils avoient dans cet endroit, ils le devoient l'un à l'autre, bientôt ils ne connurent d'autre plaisir que celui de se rencontrer. D'abord Ariste étoit simplement charmé de l'entretien de Julie. Peu après il eut de la peine à se passer d'elle. Il étoit mal à son aise pendant qu'elle étoit absente. Il connoissoit son mérite & son tour d'Esprit, & se le rappelloit incessamment.

EN un mot, il trouvoit tant de conformité de caractère entre elle & lui, qu'enfin il en conclut qu'ils étoient destinés l'un pour l'autre. Il se déclara en conséquence, & après d'assez courtes amours, nos deux Amans s'unirent, & mon ami mena sa nouvelle Epouse comme en Triomphe en Ville à l'entrée de l'Hyver.

VOILÀ le beau de leur Avanture; en voici le laid. Ariste n'avoit vû son Epouse que dans une certaine position. A la Campagne il n'y avoit pas cette variété d'objets, qui est capable d'exciter & de mettre successivement au jour des Désirs & des Inclinations contraires. Ils avoient aimé tous deux la Retraite & la Réflexion, mais où? Dans un Village où il n'y avoit que la Retraite & la Réflexion à choisir. A peine y eut-il moyen de se répandre davantage dans le Public, que

Julie

Julie fit voir à découvert des Passions, que la circonstance plutôt qu'une hypocrisie proprement dite lui avoit fait tenir en bride. Elle ne manquoit pas d'une certaine force d'esprit; elle savoit raisonner, mais ce dont Aristote ne s'étoit pas apperçu pour son malheur, c'est que tout cela ne lui servoit de rien, quand une fois l'amour du plaisir & le désir de briller s'étoient emparés de son imagination. Elle étoit dépenfière pour ses Divertissemens, violente dans ses Passions, insatiable dans ses Plaisirs, & dans ceux-là même qui pouvoient le plus faire tort à sa réputation, avide de fleurettes & de louanges, sans qu'il lui importât de qui elles venoient. Et voilà la belle trouvaille qu'Aristote, ce grand Philosophe, avoit faite dans sa solitude: n'y avoit-il pas pour lui de quoi s'en féliciter beaucoup? & n'étoit-il pas bien fondé à se promettre de la part d'une telle compagne des lumières dans ses Etudes & des encouragemens à la Vertu?

UNE toute autre raison engagea Prosape dans l'Hyménée. Ayant perdu son frere cadet, il craignit que le nom de sa famille ne s'éteignît, & épousa sa Servante sans autre cérémonie, afin de prévenir cet accident. Qu'en est-il arrivé? Il a des enfans, mais qui n'ont ni éducation ni manières. Il a honte, à son propre dire, de les voir à sa table. Il a une Femme, mais sa Maison est sur un pied à ne pouvoir y recevoir d'honnêtes gens. C'est lui-même qui ne peut s'empêcher de s'en plaindre à ses meilleurs amis.

ARGANTE n'est pas plus heureux. Quoi-
 S 5 qu'il

qu'il eût de grands biens par lui-même, il s'est laissé gagner par son Oncle, & a pris de sa main une Femme de moyenne réputation. Le désir d'hériter de cet Oncle, qui a mis ses biens à ce prix, l'a seul conduit. L'affaire est faite, & présentement le pauvre homme s'étonne que tout le bien de sa Femme, que tout celui de son Oncle & tout le sien propre réunis, sont incapables de lui faire goûter la félicité qu'on trouve dans la société d'une Femme vertueuse.

Je me propose de répandre cette matière une autre fois. Ce ne sera point alors aux raisons qui ont déterminé quelques autres de mes amis que je m'arrêterai. J'examinerai ce qui peut avoir réglé le choix de quelques Femmes de ma connoissance. C'est quelquefois par des raisons d'un autre genre, que l'événement ne répond point à l'attente des Epoux; j'irai jusqu'à la source du mal. Pour le présent je ne m'étendrai point en Réflexions sur les Histoires que je viens de rapporter. Je n'en ferai qu'une seule, c'est que tous ces Mariages ont mal tourné par une raison générale. C'est que les intéressés n'avoient pas compris, que l'essence du Mariage consiste à se lier par les nœuds étroits d'une Amitié véritable & constante. Or point d'Amitié sans Confiance; & point de Confiance sans Probité. Ce n'est pas le moyen d'être heureux de payer à la Beauté, aux Richesses, ou au Savoir-vivre un Tribut qui n'est dû qu'à la seule Vertu.

LE RETOUR DE CLIMENE,
PASTORALE.

Composée en faveur de Mad. la Dauphine ; par
Mr. de FONTENELLE.

S C E N E I.

A L C I D O N , T I R S I S.

A L C I D O N.

T Irfis rens-moi raison

De tout ce qu'en ces lieux j'admire,

Pourquoi quand l'Eté se retire,

Vois-je renaître ici des fleurs sur le gazon,

Tirfis, que veut dire

Un si doux Zephire

Hors de la belle saison ?

J'attendois désormais la neige & la froidure,

Aurons-nous le Printems deux fois ?

T I R S I S.

Climene est de retour Berger, & la Nature

L'apprend à nos oiseaux, à nos prés, à nos bois.

Voi comme en ces Climats elle se renouvelle.

Elle n'a jamais eu d'appas plus éclatans,

Elle en veut faire autant pour cette Belle

Qu'elle en feroit pour le Printems.

A L C I D O N.

Ah ! Je ne devois pas attendre

Qu'on m'apprit qu'elle est de retour,

Et ne sentojs-je pas qu'en ce charmant séjour

Il vint de se repandre

Un air plus amoureux, plus tendre ?

Aimons

Aimons , en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour!

Tous deux.

Aimons , en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour!

T I R S I S.

Qui pourroit s'en deffendre ?

A L C I D O N.

Tous les cœurs enchantés se rendront à leur tour.

Tous deux.

Aimons , en ce charmant séjour
On ne respire plus qu'amour!

S C E N E II.

T I R S I S , A L C I D O N , T H A M I R E.

T H A M I R E.

Entendrai-je toujours retentir nos bocages
De ces vaines Chançons ?

Pourquoi rendre à l'Amour ces indignes hommages ?

Il trouble seul par ses cruels ravages

Le repos dont nous jouïssons.

S'il n'étoit point d'Amour au monde,

Que les Bergers seroient heureux !

Les charmes d'une paix profonde,

Les innocens plaisirs n'étoient faits que pour eux.

S'ils n'étoit point d'Amour au monde

Que les Bergers seroient heureux !

Ne souffrons point qu'il nous enchaîne ;

Qui résiste d'abord en triomphe toujours.

T I R S I S.

Berger, vous cesserez de tenir ce discours,

Vous n'avez jamais vû Climene.

T H A M I R E.

J'ai vû mille beautés qui ne m'ont point surpris ,
J'ai

J'ai vû Silvie, Aminte, & Lifette & Doris,
 Attaquer mon repos dont leur beauté s'offense;
 Mon cœur s'est éprouvé contre tous leurs appas,
 Je suis sorti de ces divers combats
 Plus assuré de mon indifférence.

Que puis-je avoir à redouter ?

S'il faut combattre encor, ma victoire est certaine.

A L C I D O N.

Berger, tout cet orgueil se laissera dompter,
 Vous n'avez jamais vû Climene.

T H A M I R E.

Et bien, qu'elle paroisse avec tous ses attraits,
 Elle n'a jamais vû Thamire,
 Elle apprendra qu'on peut braver ses traits,
 Insulter à ces yeux dont l'éclat vous attire,
 En conservant une profonde paix.

A L C I D O N, T I R S I S.

Ah! ne poursuivez pas, vous vous rendez coupable,
 De son pouvoir l'Amour est trop jaloux.

Quelle vengeance effroyable

Vous prepare son courroux!

Nous en fremissons pour vous.

T H A M I R E.

Ne craignez rien pour moi, je saurai me deffendre;
 L'Empire de l'Amour auroit peine à s'étendre,
 Si de l'indifférence on favoit mieux le prix;
 Tout son pouvoir se borne à prendre
 De foibles cœurs qui veulent être pris.

S C E N E III.

T I R S I S ET A L C I D O N.

N'imitons point ce téméraire,

Craignons

Craignons toujours l'Amour , évitons sa colère.

A L C I D O N.

L'Amour , le plus grand des vainqueurs ,
Soumet tout à ses loix & l'Univers l'adore ;
Mais les cœurs des Bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs.

S C E N E IV.

T I R S I S , A L C I D O N , F L O R I S E.

F L O R I S E.

Je cours de toutes parts le désespoir dans l'ame ,
Bergers , on ne doit plus se fier aux sermens ,
Le plus tendre aux amans ,
Philene a trahi ma flamme.

Doux nœuds qu'avoient formez d'inocentes amours ,
Que nous prenions plaisir à serrer tous les jours ,
Par une tendresse nouvelle ,
Hélas ! ne pouviez-vous avec tous vos attraits
Arrêter plus long-tems un amant infidelle ,
Vous qui m'engagiez pour jamais.

T I R S I S.

Mais Bergère , avez-vous une entière assurance
De ce funeste changement ?
Souvent un cœur jaloux en croit trop aisément
La plus foible apparence.

F L O R I S E.

Mon malheur n'est que trop certain ,
Une agréable erreur ne peut flatter ma peine ,
Je me déguiserois en vain
Le crime de Philene ,
Je viens de voir sur le sein de Climene
Des fleurs qu'il tenoit de ma main.

A L C I-

A L C I D O N.

Je ne suis point surpris que Climene l'engage.
 Il faut aimer Clemene, il faut lui rendre hommage,
 Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

... Tous les cœurs sont faits pour ces loix,
 L'Amour en sa faveur permet qu'on soit volage.
 Il faut aimer Climene, il faut lui rendre hommage,
 Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

F L O R I S E.

Est-ce-là, juste Ciel, dans mes douleurs pressantes
 Le soulagement que j'attends?

T I R S I S E T A L C I D O N.

Climene est de retour que nous verrons d'Amantes
 Pleurer des Amans inconstans!

S C E N E V.

T I R S I S , A L C I D O N , T H A M I R E ,

T H A M I R E.

Bergers, pourrez-vous bien m'en croire?
 Je viens de voir Climene, & ne me connois plus.

Je suis tombé dans un trouble confus,
 Je n'ai point à ses yeux disputé la victoire,
 Je ressens des transports qui m'étoient inconnus,
 J'ai déjà perdu la mémoire

De ces projets si fiers jusqu'ici soutenus.

T I R S I S E T A L C I D O N.

O redoutable Amour! ô puissante Venus!
 Quel Triomphe pour vous! quelle éclatante gloire!

T H A M I R E.

A l'aimable Climene ils vouloient réserver
 Un cœur qui fut toujours rebelle,
 Ils m'ont permis longtems de les braver,

Pour

Pour rendre ma défaite encore plus digne d'elle.

A L C I D O N.

Que nous sommes charmés de votre ardeur nouvelle !

Vous ne ferez donc plus le seul de ces hameaux
Qui chante sur des tons si différens des autres.

Vous aimez, & vos Chalumeaux

Vont s'accorder avec les nôtres.

T H A M I R E.

A des chants amoureux ils n'ont jamais servi,
Bergers, recompençons un teins que je regrette,
Déformais je n'ai plus de voix ni de musette,
Que pour chanter les yeux qui m'ont ravi.

Tous trois.

Chantons l'aimable Souveraine

De mille & mille cœurs,

Chantons des traits toujours vainqueurs,

Chantons, chantons Climene.

T I R S I S.

En quelques lieux qu'elle tourne ses pas,
Mille tendres amours y marquent sa présence.

T H A M I R E.

La fiere indifférence

Fuit toujours devant ses pas.

A L C I D O N.

Elle nous deffend l'Espérance,

Et ses rigueurs ne nous guerissent pas.

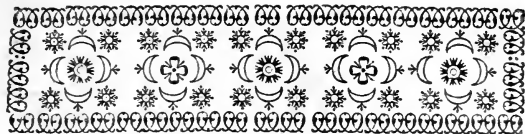
Tous trois.

Chantons l'aimable Souveraine

De mille & mille cœurs,

Chantons des traits toujours vainqueurs,

Chantons, chantons Climene.



P E T I T R E S E R V O I R.



A P O L O G I E

D E

M R. B A Y L E.

A V E R T I S S E M E N T.

„ QUOIQUE la Lettre qui va suivre soit
„ de vieille datte, les Anecdotes qu’el-
„ le renferme n’en sont pas moins cu-
„ rieuses ni intéressantes, ainsi elle mé-
„ rite bien de trouver ici la place qu’on lui
„ destine.

L E T T R E D E * * * .

N E trouvez-vous pas, Monsieur, qu’il
faut être un peu trop vain, pour pré-
tendre décider sur son propre témoignage,
Num. LXXIX. T u n

un fait qui tout-au-moins a été problématique pendant quarante ans ? Cette réflexion paroît si naturelle qu'il est surprenant qu'un homme d'esprit tel que Mr. l'Abbé d'Olivet ne l'ait pas faite , avant d'abandonner au public , un mauvais Roman , tout-propre à le deshonnorer. C'est de la Lettre d'un Abbé à Mr. le Président Bouhier imprimée cette année chez Didot , dont je veux parler. Mr. l'Abbé d'Olivet y prétend disculper Mr. Bayle d'avoir fait *l'Avis aux Réfugiez* , & en même tems il l'accuse d'un Adultere , deux Anecdotes si opposées à toutes les idées reçues que pour être effacées , elles auroient besoin de quelques choses de plus que l'affertion d'un Académicien , qui est une autorité à niveau du rien , dans un cas de la nature de celui-ci.

Oui , Monsieur , dit à Mr. le Président Bouhier , Mr. l'Abbé d'Olivet , *il est certain que l'Avis aux Réfugiez qui parut en 1690. & qui servit longtems de prétexte , à l'horrible guerre de Furieu contre Bayle est de feu Mr. de Larroque , intime ami de nôtre cher Abbé Fra-guier , chez qui je le voyois presque tous les soirs. Je lui ai cent fois entendu conter , que ne pouvant approuver la conduite des Réfugiez qui ne cessoient alors d'invectiver contre le Roi & contre la France , avec une aigreur capable de nuire à leur retour , il composa cet ouvrage dans le dessein de leur ouvrir les yeux & avant que d'être tout-à-fait déterminé à se faire Catholique.*

Je soutiens , Monsieur , qu'un homme assez babillard & assez dépourvu de mémoire & de jugement , pour avoir redit chez le seul

Abbé

Abbé Fraguier, qui mourut le 3. May 1728, je ne dis pas cent fois la même chose comme Mr. d'Olivet, mais vingt fois seulement, doit l'avoir reditte mille fois ailleurs jusqu'à sa mort arrivée le 5. Septembre 1731. Or je vous prie, Monsieur, de faire effort pour concevoir comment un fait de cette nature ainsi repandu, a pu être un secret pour un Savant du mérite & des connoissances de Mr. le Président Bouhier jusqu'en 1739 ! Pour moi je vous avouë que cela passe ma foible intelligence, & supposant le récit de Mr. l'Abbé d'Olivet, vrai, qui est tout ce qu'il peut prétendre de ma déférence pour lui, je concevrois cent fois plus aisément que Mr. de Larroque a fait comme ces menteurs de profession qui à force de redire la même chose viennent enfin à se persuader a eux même qu'elle est vrai.

Mr. d'Olivet continuë, que Mr. de Larroque *ayant été appelé à la Cour d'Hanovre, où il fut retenu neuf mois; pendant ce tems-là Mr. Bayle dépositaire de son manuscrit le fit imprimer de son aveu, mais avec parole de ne point nommer l'Auteur.*

JE ne veux point, Monsieur, me prévaloir contre le récit du témoignage de plusieurs honnêtes gens qui vivent encore, & à qui feu Mr. L. . . qui avoit corrigé les épreuves de l'ouvrage a fait voir des lambeaux du manuscrit de la propre main de Mr. Bayle; témoignage qui tout-au-moins pourroit balancer celui de Mr. d'Olivet. Je laisse l'Auteur dans toute l'obscurité où il a voulu s'enveloper, contant que c'est le parti le

plus sage qu'un honnête homme qui n'a point de démonstration à produire puisse prendre.

CEPENDANT un manuscrit de la main d'un homme tel que Mr. Bayle est un préjugé bien séduisant qu'il en étoit l'Auteur. Je ne m'arrêterai point à en étaler les raisons, Mr. l'Abbé d'Olivet l'a fait lui même d'une manière si triomphante contre Messrs. les Journalistes de Trevoux qu'on doit supposer qu'il les croyoit légitimes.

SI Mr. de Larroque après son abjuration, n'osa pas s'en déclarer l'Auteur, c'est, *que peu de jours après s'entretenant avec le P. Verjus Jésuite célèbre, il aprit que Mr. l'Archevêque de Paris & le P. La Chaise, étoient indignez de l'Avis aux Réfugiez, dont l'Auteur si ce n'étoit pas un Protestant déguisé leur paroïssoit un fort mauvais Catholique, puisqu'il traitoit de persecuteurs, ou peu s'en faut, les Ministres du Roi. Pour sentir combien ce discours deut faire d'impression sur Mr. de Larroque, il faudroit l'avoir connu. Jamais homme ne fut en même tems, & plus fier, & plus timide.*

SI ces raisons pouvoient être de quelque poids du vivant de Mr. l'Archevêque de Paris, & du P. La Chaise, j'ajoute même de Louis XIV, elles l'avoient entièrement perdu sous la Régence de Mr. le Duc d'Orleans. Il est donc hors de toute vraisemblance que pendant quinze à seize ans, Mr. de Larroque se soit contenté de le redire cent fois devant Mr. d'Olivet, sans s'en être déclaré lui-même l'Auteur par quelque écrit public, dans lequel il eut constaté la vérité du fait par toutes ses

cir-

circonstances, justification qu'il auroit bien dûë à la mémoire de son ami qui s'en trouvoit flétrie. Mais il y a une extrême différence, entre insinuer clandestinement être l'Auteur d'un ouvrage que personne n'ose avouer, & le déclarer publiquement.

S'IL y a des Auteurs qui publient leurs ouvrages sous des noms connus, il n'en manque pas qui, pour se faire une espèce de réputation dans le monde, sont charmés qu'on les croient Auteurs d'ouvrages auxquels ils n'ont jamais eus aucune part. Si Mr. de Larroque eût été le véritable pere de celui-ci, sa tendresse pour lui devoit être assez grande, puisqu'il l'avoit cent fois répété à nôtre Abbé, pour ne s'en pas remettre à lui du soin de publier cette Anecdote, huit ans après sa mort. La probité la plus médiocre où l'amour-propre même trouvoit son compte, devoit engager Mr. de Larroque à justifier Mr. Bayle & à dissiper des préjugés qui subsistent encore contre lui.

Il prit donc le parti, dit Mr. l'Abbé, de se tenir clos & couvert en réitérant à Mr. Bayle l'ordre de garder inviolablement le secret. Voilà une expression bien singulière pour un Académicien L'ORDRE DE GARDER LE SECRET. Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici de Souverain à Sujet ou tout-au-moins de supérieur à subalterne? Des amis prient, ils exhortent, mais ils n'ordonnent point.

Aussi l'ordre prétendu, fut-il mal observé, puisque dès le 24. d'Octobre 1690. Mr. Bayle écrivit à Mr. Constant, que *dans un livre que la voix publique donne présente-*

ment au fils de feu Mr. de Larroque, & qui est intitulé *Avis important aux Réfugiez*, il y a un coup de dent contre Mr. Merlal. Ce Mr. de Larroque après s'être réfugié des premiers en ce pais-ci, & puis en Angleterre nous a quittez, depuis quatre ou cinq mois pour s'en retourner en France.

IL n'est pas mal aisé de comprendre, pourquoi Mr. Bayle affectoit de repandre des bruits vagues que Mr. de Larroque fut Auteur d'un livre qui lui pouvoit faire honneur dans le parti qu'il venoit d'embrasser; c'étoit pour les éloigner de lui-même sentant alors tout le tort qu'ils lui pouvoient faire; sa passion s'il en étoit lui même l'Auteur étoit satisfaite, il en craignoit les suites, effet assez ordinaire des mauvaises actions. C'étoit d'ailleurs une vieille ruse, s'en étant déjà servi quatre ans auparavant en écrivant à Mr. Lenfant le 3. de Février 1687. *Ces Messieurs de Londres*, lui disoit-il, *ont une étrange demangeaison d'imprimer, on leur attribue un Commentaire Philosophique sur les paroles de St. Luc*, contrains les d'entrer *qui en faisant semblant de combattre les persécutions Papistiques, va à établir la tolérance des Sociniens.* Il est certain cependant que le Commentaire Philosophique est de Mr. Bayle, quoi qu'il l'ait longtems desavoué; mais il l'a enfin reconnu en quelque sorte en écrivant à Mr. Desmaiseaux le 17. Octobre 1704. Rien ne seroit plus difficile pour moi que la resonte d'un ouvrage: ainsi je ne m'engagerai point à ce que vous me proposez concernant le *Commentaire Philosophique.* On ne s'avise guère

guere de proposer à un Auteur comme Mr. Bayle de répondre un ouvrage qu'il n'auroit pas composé, & sa réponse est un aveu tacite qu'il le reconnoissoit pour lui appartenir, sans quoi il auroit eu de meilleures raisons à alléguer, que la difficulté de l'entreprise.

Si Mr. d'Olivet n'ignoroit pas aussi parfaitement la Littérature moderne, qu'il se croit initié dans l'ancienne, le fragment de la Lettre à Mr. Constant que je viens il n'y a qu'un moment de transcrire, auroit dû lui épargner la honte de la réflexion qu'il a hasardée, & qui découvre à plein toute la malignité de son cœur. *La critique des morts*, disent de judicieux Journalistes(*), *est la plus permise, lorsqu'elle n'est que sévère; mais lorsqu'elle est injurieuse & maligne, c'est la plus odieuse.* Que penser donc de la Réflexion de cet Abbé, si non que l'épithète d'*horrible* lui conviendrait mieux qu'elle ne convient à la guerre de Mr. Jurieu contre Mr. Bayle, qui étoit en état de se défendre, & où il n'y eut que de l'encre répandu; mais il n'est pas scrupuleux en fait de Calomnie. „ Qu'il „ me soit permis, dit-il, de faire une ré- „ flexion sur Mr. Bayle. Je le tiens perni- „ cieux en matière de Religion. Je crois „ même, si pourtant j'ose prononcer là-dessus, qu'à le prendre du côté de l'érudition, il ne mérite pas à beaucoup près ce „ haut rang, où les demi-savans l'ont placé. „ Mais enfin lorsque je vois sa constance à „ garder un secret de cette nature & que, pour „ ne

(*) Journal des Savans.

„ ne point commettre son ami, il soutient
 „ durant plusieurs années les attaques d'un
 „ chef de parti, l'homme du monde le plus
 „ fougueux, à qui par un seul mot il pou-
 „ voit fermer la bouche : comment lui re-
 „ fuser des louanges ?

C'est-là jouer d'adresse & médire avec art ;

puisqu'il ajoute immédiatement , *Peut-être aussi ne fut - ce pas vertu toute pure.* Avant d'examiner ce doute ; permettez moi à mon tour , Monsieur , de m'arrêter un moment sur les paroles qui précèdent. Mr. d'Olivet tient Mr. Bayle , *pernicieux en fait de Religion* ; à la bonne heure , je n'en suis point surpris , il a porté de trop rudes coups à ses semblables , pour être pardonné par des gens qui ne pardonnent jamais. Mais si on demandoit à nôtre Abbé , quels sont ses titres , pour trouver *qu'à le prendre même du côté de l'érudition il ne mérite pas à beaucoup près ce haut rang où le demi-savans l'ont placé* ; peut-être seroit-il assez en peine d'en produire qui pussent soutenir l'examen. Du Latin , du Grec , des remarques de Grammaire , quelques traductions , & la Continuation de l'Histoire de l'Académie Françoisse , ne le placeront jamais lui-même au rang des Savans du premier ordre , & ses airs méprisans si peu soutenus , l'y placeront encore moins. Le monde n'est plus dupe de ces airs - là.

ON les pardonneroit cependant plus volontiers , que l'odieuse intention d'attribuer à un principe criminel , une action qu'on a vouë

vouë foi-même mériter des louanges. Jusqu'ici on avoit cru qu'il n'étoit plus besoin d'être Chrétien, & qu'il suffisoit qu'on n'eût pas étouffé tous les principes d'équité naturelle pour ne point soupçonner du crime dans son prochain sur de bonnes actions qu'on lui voit faire. C'est pourtant là le cas, où se trouve Mr. d'Olivet. Dieu le lui pardonne, & le convertisse, car il *est plein d'un fiel amer*; la suite du *vers.* 23. du VIII. des Actes (*) pourroit peutêtre aussi lui convenir assez juste.

On supprima, dit-il, *en 1681. l'Académie de Sedan: Madame Jurieu fut obligée de suivre son mari hors du Royaume: Bayle auroit bien voulu se fixer en France: Mais de beaux yeux furent les Controversistes qui déterminèrent ce Philosophe à quitter sa patrie.* Il y a tant d'ignorances entassées dans ce récit qu'elles détruisent ce qu'il y a de calomnieux.

PREMIERE ignorance. Les beaux yeux de Mad. Jurieu furent si peu les controversistes qui déterminèrent Bayle à quitter la France, qu'il avoit abjuré la Religion Romaine dès le 21. Août 1670. après l'avoir embrassée le 19. de Mars 1669.

SECONDE ignorance. Mr. Bayle quitta Sedan, non pour suivre Mad. Jurieu, mais parce que le 19. Juillet 1681. l'Académie de Sedan ayant été supprimée il perdit sa charge de Professeur, & que dès le même jour son ami Mr. van Zoelen prit la résolution de l'envoyer à Mr. Paets son parent, Conseiller à
Rot-

(*) Bouhours N. T.

Rotterdam, qui lui promit une pension & le droit d'enseigner la Philosophie. Il arriva à Rotterdam le 30. Octobre de la même année.

TROISIEME ignorance. Ce ne fut pas Mr. Bayle qui suivit Mad. Jurieu, mais Mr. Jurieu qui suivit Mr. Bayle à Rotterdam. Mr. Desmaiseaux le dit en autant de mots, *Mr. Jurieu suivit de près Mr. Bayle.* Notre Philosophe, ne voulant pas demeurer en reste avec Mr. Jurieu qui lui avoit extrêmement aidé pour le placer à Sedan, travailla avec tant de succès à lui procurer un établissement, que par le crédit de Mr. Paets la Ville de Rotterdam érigea en leur faveur une Ecole Illustre, dont Mr. Jurieu fut nommé Professeur en Théologie, & Mr. Bayle Professeur en Philosophie & en Histoire avec cinq cent florins de pension.

Rotterdam, continuë Mr. d'Olivet, *ne put voir longtems une si étroite union sans en juger mal: & l'on persuada enfin à Mr. Jurieu que lui qui voyoit tant de choses dans l'Apocalypse ne voyoit pas ce qui se passoit dans sa maison.*

Si nôtre Abbé s'est applaudi de cette plaifanterie, il n'est pas à craindre que ses bons mots fassent fortune, & que, comme le disoit Mr. Despréaux des siens, ils deviennent *pro-verbes en naissant.* Jamais il n'y en eut de frappés à un coin plus froid. L'idée de faire faire un Ministre cocu a réjoui l'imagination de Mr. l'Abbé qui naturellement froide est portée aux traductions. C'est ce qui l'a fait penser à traduire Mr. Bayle en galant, traduction si éloignée de l'original que, s'il n'en avoit

avoit jamais fait de meilleures, il seroit resté fort au dessous de Du Ryer & de l'Abbé de Ville-loin.

Madame Jurieu, dit-il, femme de beaucoup d'esprit qui se piquoit de savoir son Horace par cœur & qui n'étoit pas depourvuë d'attraits goûta fort Mr. Bayle âgé de vingt sept ans. L'âge n'est pas indifférent, à semblable égard, Mr. l'Abbé le fait sans doute par expérience, mais il pouvoit en donner vingt huit à Mr. Bayle sans que cela eût beaucoup tiré à conséquence pour ses vues, il se seroit au moins épargné le ridicule, de faire goûter Mr. Bayle à Mad. Jurieu avant qu'elle l'eût vû. La preuve en est claire. Mr. Bayle étoit né le 18. Novembre 1647. & il n'arriva à Sedan, où étoit Madame Jurieu, que le 31. d'Août 1675. Il avoit donc vingt huit ans moins deux mois & 18 jours, supposant qu'elle l'eût vû le même jour de son arrivée, & qu'elle eût pris feu d'abord.

PAR complaisance pour l'Académicien, je veux bien, Monsieur, supposer avec lui que Mad. Jurieu eut trouvé Mr. Bayle âgé de 27 ans fort à son gré; s'ensuivoit-il qu'il en dût être de même à 44 ans? Il faudroit de plus supposer, que Mad. Jurieu eut fait la même impression sur Mr. Bayle, ce ne seroit pas mêmes les deux seules suppositions qu'il y auroit à faire. Il faudroit que Mad. Jurieu eut fait toutes les avances, pour vaincre la timidité de Mr. Bayle, car les personnes qui l'ont connu le plus particulièrement, dans le tems même où il devoit être le plus aguerri, ont toutes assuré, que malgré son esprit

esprit, jamais novice n'avoit été plus embarrassé que lui, où il y avoit des Dames, il ne savoit que leur dire & n'osoit les regarder en face. Il y a plus encore, quelque libertin qu'ait été son génie, ses plus grands ennemis ont respecté ses mœurs qui ont toujours été sans reproche.

MAIS sur la foi de qui Mr. d'Olivet nous donne-t-il cette Anecdote scandaleuse ? sur des conjectures formées il y avoit environ 50 ans (*) par Mr. Beringhen, Ecolier alors, & *matin* disciple de Mr. Jurieu. Ce n'est pas moi au moins qui caractérise ainsi Mr. de Beringhen, jugez-en, Monsieur, par les expressions de Mr. l'Abbé, *Jurieu enchanté du Professeur, étoit bien éloigné des idées qui nourrissoient la malignité du Disciple.*

CES paroles disent quelques choses, ou elles ne disent rien. Si elles disent quelques choses, ce ne peut être que ceci. La malignité du Disciple se nourrissoit de la pensée d'un commerce criminel entre Mad. Jurieu & Mr. Bayle, ce qui étoit bien éloigné des idées de Mr. *Jurieu, qui étoit enchanté du Professeur.*

NE faut-il pas avoir le cœur aussi perverti que celui du Disciple de Mr. Jurieu, pour publier une calomnie sur la foi d'un pareil garand ? Je vous en fait juge, Monsieur. Il est vrai, que Mr. d'Olivet ne s'exprime pas tout-à-fait aussi crument que j'ai fait, mais ce qu'il dit est bien équivalent. Voici ses paroles.

„ UN Cavalier en pareil cas tire l'épée ;
 „ un homme de robe intente un procès ; un
 Poë.

(*) De 1675 à 1724.

„ Poëte composeroit une Satyre; chacun a
 „ ses armes. Jurieu, en qualité de Théolo-
 „ gien, dénonça Bayle comme un Impie”.

Si chacun a ses armes, celles de Mr. l'Abbé, en qualité de confrere de Maimbourg, sont la calomnie, la mauvaise-foi, & le déguisement des faits les plus connus. *Pour preuve, dit-il, Jurieu alleguoit principalement l'Avis aux Réfugiez.*

Mr. d'Olivet seroit-il assez ignorant pour croire ce qu'il dit? Ce phénomène seroit singulier, puisque les moins instruits savent que la mauvaise humeur de Mr. Jurieu contre Mr. Bayle venoit de plus loin. En voici l'origine. Mr. Bayle au mois de Mars 1682. publia sa premiere Lettre sur les Comètes. Il prit grand' soin de si déguiser pour demeurer caché, mais le Sieur Leers qui l'avoit imprimé, en montra le manuscrit à Mr. Paets & lui dit de qui il le tenoit. Mr. Paets, croyant de rendre service à l'Auteur en le découvrant, n'en fit pas de mystère à ses amis. Cela parvint jusqu'à Mr. Jurieu qui fit des reproches à Mr. Bayle de ce que d'autres savoient le secret pendant qu'il le lui laissoit ignorer. *Mr. Jurieu, dit Mr. Desmaiseaux, parloit de cet ouvrage avec éloge: mais dans le fonds il souffroit impatiemment l'honneur qu'en recevoit Mr. Bayle: jaloux comme il étoit de la gloire de ses amis.*

Mr. Bayle ne tarda pas longtems à donner à Mr. Jurieu un nouveau sujet de mécontentement. Mr. Jurieu travailloit à une réponse à Mr. Maimbourg, qui ne parut qu'en 1683; il le prévint & composa en quinze
 jours

jours sa Critique Generale. Il la commença le premier de Mai 1682, la finit le 15. du même mois & en reçut des exemplaires le 11. de Juillet. Le tour étoit sanglant. *Le jugement qu'on fit de ces deux ouvrages*, dit Mr. Desmaiseaux, *deplut infiniment à Mr. Jurieu. Il regarda Mr. Bayle comme son concurrent & ne put lui pardonner d'avoir enlevé tous les suffrages. Cet accident jetta dans son cœur des semences de haine & de jalousie.*

Mr. d'Olivet auroit dû en être moins surpris qu'un autre, lui qui feignant d'ignorer ce qui l'a brouillé avec Mr. l'Abbé Desfontaines dit, *Point de rivalité, point de concurrence entre lui & moi. Je n'avois fait que des traductions, & l'Histoire de l'Académie, c'est à dire, j'avois travaillé à faire bonneur aux morts. Pour lui de son côté il s'appliquoit à déchirer les vivants. Je n'eus jamais la moindre envie de partager sa proie.*

IL croit donc qu'une rivalité, une concurrence entre deux Auteurs peut les mettre mal ensemble ! Pourquoi donc en chercher des motifs inconnus ? Je lui laisse à penser, quel jugement il feroit d'un homme, qui, pour deviner les raisons qui l'ont mis mal avec Mr. l'Abbé Desfontaines, affirmeroit que c'est le partage qu'il a voulu faire de l'objet de la tendresse de cet Abbé, n'étant pas toujours nécessaire que ce soit une femme, pour exciter de la jalousie.

C'EST cependant la regle de ne juger d'autrui que comme nous souhaitons qu'on juge de nous ; Morale trop pure pour Mr. d'Olivet, puisqu'un anacronisme de huit ans
n'est

n'est pas capable de reprimer la témérité de ses jugemens.

LA guerre, il est vrai, n'avoit pas encore été déclarée entre ces deux Auteurs; ils gardoient quelques bienséances sans s'en aimer davantage. Le Commentaire Philosophique qui parut en 1686. attira la première attaque de Mr. Jurieu, qui le voulut refuter par son Livre du *Droit des deux Souverains, la Conscience & le Prince*, dont Mr. Bayle parla d'une manière tout-à-fait méprisante dans un Avertissement qu'il fit ajouter à la tête de son troisième Volume.

LA maladie de ces deux Messieurs suspendit pendant quelque tems les hostilités. Celle de Mr. Bayle dura treize mois. L'application au travail poussée trop loin avoit produit en lui un épuisement d'esprits qui le rendit incapable de la plus légère attention. Voici comme il s'en exprime lui-même, dans une Lettre à Mr. Constant du 22. de Mars 1688.

„ J'ÉTOIS sur le point de répondre, mon
 „ cher Monsieur, à l'agréable & obligeante
 „ Lettre que je reçus de vous par un Libraire
 „ qui revenoit de Geneve, lors que je
 „ tombai malade, il y a plus de treize mois.
 „ Depuis ce tems-là je n'ai fait que traîner
 „ & languir, & je commence seulement à
 „ ce retour de Printems à pouvoir prendre
 „ un peu d'exercices Littéraires. A mon retour
 „ d'Aix-la-Chapelle, où j'avois été boire
 „ les eaux, je trouvai ici Mr. votre fils...
 „ Mais malheureusement pour moi, j'étois
 „ quasi hors d'état encore de parler beaucoup,
 „ coup, sans exciter ma petite fièvre lente; ce
 „ qui

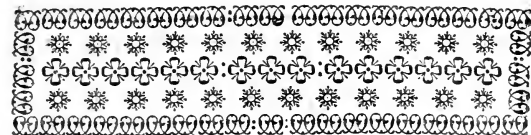
„ qui a été ma continuelle persécution du-
 „ rant ma maladie: pour peu que je me mêlasse
 „ de conversation j'empirois mon mal”. Il
 écrivoit encore à Mr. Lenfant le 20. Juillet.
 „ Je ne me suis pas encore remis à lire ; je
 „ ne parcours pas mêmes les Journeaux ; &
 „ de peur que je ne me sente tenté de rom-
 „ pre le doux charme de la paresse, je vais
 „ rarement chez les Libraires.

IL est aisé de juger, que 41 ans & un sembla-
 ble état de foiblesse ne devoient pas faire de
 Mr. Bayle un galand bien dangereux, & que
 certains Abbés sont plus à craindre pour les
 maris dont ils visitent les femmes.

„ REVENONS, dit Mr. d'Olivet, au si-
 „ lence que Mr. Bayle garda en faveur de
 „ Mr. de Larroque ; pouvoit-il douter du
 „ véritable motif. Motif qui allumoit le zèle
 „ de Jurieu ? pouvoit-il croire qu'au défaut
 „ de cette prétenduë preuve, Jurieu n'en
 „ auroit pas bientôt imaginé une autre ? Ain-
 „ si en violant le secret il avoit à craindre
 „ de perdre son ami, & il ne pouvoit espé-
 „ rer d'adoucir son Ennemi. Or il me sem-
 „ ble que, pour ne pas commettre un crime
 „ infructueux, on n'a pas besoin d'une gran-
 „ de vertu”.

(La Suite dans le Num. suivant.)





P E T I T R E S E R V O I R.



Suite de l'Apologie de Mr. Bayle.

POURROIT-ON s'empêcher de conclure , Monsieur, des faits que je viens de rapporter , qu'une intrigue amoureuse entre Madame Jurieu & Mr. Bayle, n'a point été le motif de la grande animosité de Mr. Jurieu. Il n'est pas plus vrai que l'Avis aux Réfugiez en fut le prétexte. Ce ne fut même qu'en 1691. qu'on n'en parloit presque plus en Hollande, que Mr. Jurieu s'avisa de l'attribuer à Mr. Bayle qui avoit alors 44. ans, & Mr. d'Olivet lui prête charitablement une passion de 14. ans, pour en conclure que la vertu de Mr. Bayle étoit plus qu'équivoque. Ce que l'Abbé avance que *Mr. Jurieu le dénonça comme un impie, & que pour preuve il alleguoit principalement l'Avis aux Réfugiez, non que ce Livre contient quelques choses d'impie, mais parce qu'il ne favorisoit pas le Calvinisme*, est aussi peu sensé que tout

Num. LXXX. V le

le reste ; car lors que Mr. Jurieu attaqua l'Avis aux Réfugiez comme un libelle contre la Religion , contre l'Etat , &c. Mr. Bayle n'y fut point nommé , & l'accusation regardoit principalement un chimérique projet de Paix , imaginé par un Genevois nommé Gondelet , dont Mr. Bayle avoit communiqué quelques Copies.

JE ne prétens point suivre Messrs. Jurieu & Bayle dans tous leurs démêlez. Il me suffit je crois de prouver contre Mr. l'Abbé d'Olivet , que ce ne fut ni Mr. Jurieu , ni l'Avis aux Réfugiez qui suscitèrent le plus de chagrin à Mr. Bayle , & qui lui firent perdre sa pension de Professeur , & le droit d'enseigner soit en public soit en particulier. La preuve n'en sera pas bien difficile à trouver , pourvû que Mr. d'Olivet ne prétende pas en être plutôt crû que Mr. Bayle lui-même. Le 28. Dec. 1693. Lettre CCXXIV. du nouveau Recueil , il écrivoit à son Cousin Mr. *** qu'il falloit en distinguer la *cause* du *prétexte*. La cause fut selon lui la révolution qu'il y eut alors dans la Magistrature de Rotterdam. Ses amis y eurent le dessous , & „ pour montrer , dit-il , ce qu'on pouvoit „ faire contre ceux qui ne rampent pas devant ces nouveaux-venus & qui persistent „ dans leurs liaisons avec leurs anciens amis , on m'a cassé aux gages”. *Le prétexte* , continue-t-il , étoit de prétendues *maximes dangereuses à la Jeunesse*.

QUE Mr. Jurieu & l'Avis aux Réfugiez y eussent contribué , il est évident que non , par la même Lettre. „ Vous seriez surpris , ajoute-t-il ,

„ te-t-il, si je finissois sans vous parler du
 „ Ministre François, qui a écrit contre moi
 „ tant de libelles, & tant de calomnies. Je
 „ vous dirai que toutes ses calomnies sont
 „ tombées par terre, & qu'il n'y a que le
 „ Livre des Cometes imprimé, il y a près
 „ de douze ans qui ait été mis en jeu. Ce
 „ sont d'ailleurs quelques Ministres Hollan-
 „ dois de cette Ville, qui ont fait les pour-
 „ suites contre moi clandestinement. Ces
 „ Ministres m'en vouloient de longue main,
 „ parce qu'ils haïssent les amis & les patrons
 „ que j'eus d'abord en cette Ville, & qu'en-
 „ têtez d'Aristote qu'ils n'entendent pas, ils
 „ ne peuvent entendre parler de Descartes
 „ sans frémir de colère”.

PEUT-ON souhaiter rien de plus précis &
 de plus décidé ?

QUOIQUE ma Lettre soit déjà bien lon-
 gue, je ne saurois la finir avant d'avoir exa-
 miné un raisonnement de Mr. d'Olivet que
 j'ai déjà rapporté. C'est celui, où il dit de
 Mr. Bayle, „ Mais enfin lors que je vois sa
 „ constance à garder un secret de cette na-
 „ ture, & que pour ne point commettre son
 „ ami, il soutient pendant plusieurs années,
 „ les attaques d'un chef de parti, l'homme
 „ du monde le plus fougueux, à qui par un
 „ seul mot il pouvoit fermer la bouche ;
 „ comment lui refuser des louanges” ? Vous
 avez déjà vû, Monsieur, que ces louanges
 n'étoient pas bien pures, & qu'elles n'étoient
 même que le véhicule à une calomnie a-
 troce. Voyons maintenant combien peu ce
 raisonnement est sensé. Mr. Bayle n'étoit

pas l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, mais il en étoit l'Editeur, suivant Mr. d'Olivet. Comment pouvoit-il donc d'un seul mot fermer la bouche à ceux qui le mettoient sur son compte? S'il y a quelque différence entre l'Auteur & l'Editeur d'une Satyre, elle est toute au desavantage du dernier. L'un est entraîné par la passion en la composant, mais sa passion ralentie, la crainte ou les remords l'empêchent de la publier, l'autre agit de sang froid lors qu'il la publie, son amour propre & sa vengeance n'en sont point flattez, l'ivresse de la composition ne le seduit point, & il ne peut y avoir que la perversité de son cœur qui le détermine à une mauvaise action. N'est-ce pas là pour blanchir Mr. Bayle, le laver avec de l'encre?

MAIS si Mr. De Larroque n'étoit pas l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, qui auroit pu l'engager à repeter si souvent à Mr. d'Olivet qu'il l'étoit? Mr. L'Abbé nous en fournit lui-même la raison. „ Par l'histoire litté-
 „ raire de ce tems-là, *dit-il*, nous voyons
 „ que ceux qui n'approuvoient pas la querelle
 „ de Jurieu, & qui se prétendoient connois-
 „ seurs en style, donnoient ce dernier ouvra-
 „ ge (l'Avis aux Réfugiez) à Mr. Pellisson,
 „ rien ne pouvoit être plus flatteur pour
 „ Mr. Larroque”.

EN falloit-il davantage que cela, à un homme qui n'étoit pas d'ailleurs fort scrupuleux sur la probité?

Vous me direz sans doute, Monsieur, que je donne-là à Mr. de Larroque un caractère bien éloigné de celui que nous en a donné

Mr.

Mr. d'Olivet lors qu'il a dit: „ Un simple
 „ particulier qui loin d'être flatteur n'étoit
 „ pas même complaisant, se voyoit accueilli
 „ par tout ce qu'il y avoit de plus grand:
 „ il n'avoit pour plaire que sa probité, &
 „ son esprit. Je fait l'Eloge de ses amis
 „ plus que le sien”.

LA vérité échappe ici à notre Abbé sans qu'il y pense, & ce qui mérite d'être remarqué, c'est que nous lui devons à lui-même la preuve qu'il ne fait pas trop ce que c'est que probité, & que celle de Mr. de Larroque étoit fort suspecte. Voici cette preuve. Parmi les Illustres amis qu'il lui donne, il place Monsieur Le Comte de Toulouse à la tête. Cependant quoi qu'honoré de l'amitié d'un Prince plus respectable par ses grandes qualités que par l'élevation de son rang, Mr. de Larroque eut l'ingratitude d'écrire contre lui. *Je sai*, dit Mr. d'Olivet, *qu'en 1716. il composa un des grands Memoires qui parurent au nom des Princes du sang contre les Princes legitimez.* Probité d'un genre nouveau, & particulier sans doute à Mr. l'Abbé d'Olivet, qui quoi qu'Academicien n'adopte pas apparemment la définition de probité qui se trouve dans le Dictionnaire de l'Academie Francoise, *Droiture de cœur & d'esprit, Integrité de vie & de mœurs.* Chez lui ce fera (*) *l'art d'alterer le fonds & de feindre les circonstances de l'histoire, & de se jouer de la vérité.* Preuve la plus concluante que put don-

(*) Caractère de Mr. de Larroque donné par Mr. d'Olivet Histoire de l'Academie pag. 132 & 133.

donner Mr. d'Olivet, que Mr. de Larroque étoit l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, & elle lui est échappée.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

* * *

A Rotterdam ce 30 Septembre 1739.

POUR achever la démonstration de la fausseté des deux prétendues Anecdotes de Mr. l'Abbé d'Olivet, il ne faut qu'ajouter à la Lettre que je vous envoie, ce qu'a dit Mr. l'Abbé d'Artigni dans son premier volume de ses Nouveaux Mémoires de Littérature sur ces deux faits. Son témoignage ne doit pas être suspect. Le livre est imprimé à Paris avec Approbation & Privilège.

Premier chef, la Galanterie de Bayle.

„ J'ALLAI en Hollande en 1707, dit l'Au-
 „ teur de la Note page 324, l'année d'après
 „ la mort de Mr. Bayle, & parlant avec
 „ Mr. Bafnage des obscenités du Dictionnai-
 „ re de Mr. Bayle, il me dit que le peu
 „ d'usage du monde de Mr. Bayle le faisoit
 „ quelques fois parler des matières Anato-
 „ miques devant des femmes comme au-
 „ roient fait entr'eux des Chirurgiens. Les
 „ femmes ne pouvoient s'empêcher de baif-
 „ ser les yeux, ou de détourner la tête. Il
 „ en étoit surpris & demandoit s'il étoit
 „ tombé dans quelque indécence. On étoit
 „ obli-

„ obligé de l'en avertir & il changeoit de
 „ langage. D'ailleurs il avoit des mœurs
 „ si pures qu'il évitoit jusqu'aux occasions
 „ de tentation”.

ON ne dira jamais pareille chose de Mr.
 l'Abbé d'Olivet.

L'ABBÉ d'Artigni dit lui-même dans le
 texte de son Livre page 337.

„ Mr. l'Abbé d'Olivet ajoute une cir-
 „ constance qui, bien loin de dissiper
 „ les doutes qu'on pourroit former sur l'A-
 „ necdote, ne sert qu'à les fortifier; c'est
 „ que Rotterdam jugeoit mal d'une si étroi-
 „ te union, & que des amis charitables eu-
 „ rent soin d'avertir le Ministre de ce qui
 „ se passoit chez lui. Or cela paroît incon-
 „ cevable. On a vû durant plusieurs années
 „ les Satyres fondre de tous côtés sur Ju-
 „ rieu . . . c'étoit une belle occasion de lui
 „ reprocher cette infortune domestique si
 „ propre à mortifier son orgueil. Il est à
 „ présumer qu'on ne lui a pas fait plus de
 „ grace là dessus qu'on en fit, il y a quinze
 „ ans à un autre Ecrivain de Hollande fort
 „ connu, au quel on eut la cruauté de repro-
 „ cher en face & par écrit les galanteries
 „ de son épouse. Cependant personne n'a
 „ attaqué Jurieu par cet endroit sensible. Il
 „ n'a point eu de railleries à essuyer; &
 „ Madame Jurieu a toujours été épargnée.
 „ Dira-t-on que les ennemis du Ministre
 „ craignirent d'être traités de Calomniateurs?
 „ ce seroit mal raisonner, outre que les fai-
 „ seurs de Libelles n'y regardent pas de si
 „ près, n'avoient-ils pas une excuse toute prête

„ en soutenant qu'ils n'étoient que l'Echo
 „ du Public : puisque, selon Mr. l'Abbé d'O-
 „ livet, tout Rotterdam jugeoit mal de l'é-
 „ troite union de Mr. Bayle avec Madame
 „ Jurieu”.

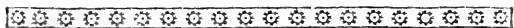
VOILÀ pour l'Anecdote galante, voyons
 la seconde qui regarde l'Avis aux Réfugiés.

„ VOICI un fait que je sçai d'original, dit
 „ l'Auteur de la Note page 331. Etant à la
 „ Haye au mois de Septembre 1707. j'y
 „ vis Mr. Moetjens Libraire Catholique de
 „ cette Ville, qui m'assura que c'étoit lui
 „ qui avoit publié la première édition de
 „ l'Avis aux Réfugiés, & que Mr. Bayle lui
 „ en avoit envoyé le manuscrit avec 250
 „ florins pour les fraix de l'Impression, il
 „ croyoit que l'ouvrage étoit de ce Savant,
 „ (il ajoute page 136) qu'il étoit écrit de sa
 „ main. C'est ce que Mr. Moetjens n'a ja-
 „ mais fait connoître qu'après la mort de
 „ Mr. Bayle arrivée en 1706. un an avant
 „ mon premier voyage de Hollande. D'ail-
 „ leurs page 322. on retrouve dans l'Avis
 „ aux Réfugiés toute la légèreté d'esprit
 „ de Mr. Bayle & son érudition variée, au
 „ lieu que Mr. de Larroque étoit un Ecri-
 „ vain dur & pesant (*).

Mr. l'Abbé d'Olivet qui est de l'Académie
 Françoisé, devroit se connoître en style,
 mais

(*) Sur tout cela, voyez encore la *Table des Lettres de Mr. BAYLE*, à l'Article *Avis aux Réfugiés* : le *Journal des Sçavans* de May 1716. pag. 596 & 7; & de Mars 1718, pag. 292 : & le *Journal Littéraire* 1731, pag. 187 & 8.

mais vraisemblablement, il n'a jamais lû l'A-vis aux Réfugiés, ou l'amour du Paradoxe, & le plaisir malin de déshonorer la mémoire d'un Ministre & de son épouse, lui a oté le jugement.



L' A M O U R

ET LE

R E S P E C T,

F A B L E.

L'Amour rencontrant le Respect
 Et rebroussant à son aspect
 Le brusque fort. Que fais-tu là, beau Sire?
 A quoi fers-tu dans mon Empire
 Où tous les Amans sont heureux?
 Lors qu'une fois une Maitresse tendre
 Aux Sermons les plus vifs a bien voulu se rendre,
 Le Respect aussi-tôt doit s'enfuir tout honteux.

Oui, répond le Respect, il en est d'une forte
 Qu'on doit laisser, comme on dit, à la Porte:
 Dès qu'on en vient à ce désiré jour,
 Tout est permis au famélique Amour.

Mais il en est d'une autre espece,
 Fruit savoureux de la délicatesse,
 Qui fait à l'Oeil comme à la Main
 Réserver pour le lendemain

Quelque friandise Nouvelle.
 L'Amant gagne toujours beaucoup
 A ne s'enyvrer pas d'un coup ,
 Il fait par ce moyen bonne chere éternelle.
 Je t'entends , dit l'Amour , l'exquise volupté ,
 Ne veut pas que l'on ait auprès de son Amie
 Un Respect de timidité ,
 Mais un Respect d'Oeconomie.



L'IMAGINATION

ET LE

B O N H E U R ,

F A B L E A L L E G O R I Q U E .

L'Imagination amante du bonheur ,
 Sans cesse le desire & sans cesse l'appelle :
 Mais sur elle il exerce une extrême rigueur ,
 Et fait pour ses desirs il est peu fait pour elle.
 Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
 Jusque dans l'amoureux empire ;
 Mais lorsque du bonheur elle crût approcher ,
 Les soupçons le jaloux martire ,
 La délicatesse encore pire ,
 Soudain à ses transports le vinrent arracher.
 Dans un âge plus mur , du même objet charmée

Au

Au palais de l'ambition,

Elle crût satisfaire encore sa passion :

Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,

Fantome du bonheur, & pure illusion.

Enfin dans le païs qu'habite la richesse,

Sejour agréable & charmant,

Elle va demander son fugitif amant :

Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,

Avec le plaisir enchanteur ;

Il n'y manquoit que le bonheur.

La voilà donc encore qui cherche & se promène :

Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart

Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.

Une beauté simple & sans art,

Du lieu presque désert étoit la souveraine ;

C'étoit la Pieté. Là notre amante en pleurs,

Lui raconta son aventure :

Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,

Vous verrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,

Lui dit la fille sainte ; il faut pour l'attirer

Demeurer avec moi, s'il se peut sans l'attendre ;

Sans le chercher ; au moins, sans trop le desirer ;

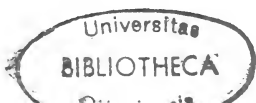
Il arrive aussi-tôt qu'on cesse d'y pretendre ;

Ou que dans sa recherche on fait se moderer,

L'Imagination à l'avis sçut se rendre,

Le bonheur vint sans differer.

AVÉR-





AVERTISSEMENT.

JEAN NEAULME se prépare à publier incessamment, à Berlin & à la Haye, deux belles Editions des MEMOIRES *pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg*; l'une en 2 vol. in 4°. ornée d'un beau Frontispice & de plusieurs belles Vignettes & Cul-de-lampes historiées; & l'autre en un gros Volume in 12°; toutes deux revuës, corrigées & augmentées considérablement, tant dans le texte, que par de Nouvelles Pièces, telles qu'un *Discours Préliminaire*, une *Dissertation sur le Gouvernement du Brandebourg*, & une autre *sur les Raisons d'établir ou d'abroger les Loix*: outre des Cartes & des Tables *Geographiques & Genealogiques* &c. Accomagné d'un *Privilege de S. M. Prussienne*, pour le debit de cet Ouvrage dans ses Etats.

On trouve aussi à *Berlin*, chez le dit *Jean Neaulme*, les livres suivans.

L'Homme Aimable 12°. *Paris* 1751.

Nouveau Voyage en Guinée par Mr. Smith 2 vol. 12°. *Paris* 1751.

Histoire de la Jamaïque 2 vol. 12°. *Paris* 1751.

Abregé Chronologique de l'Histoire d'Angleterre, dans le gout de celle du President Herault, 3 vol. 12°. *Paris* 1751.

TABLE

T A B L E

D E S

A R T I C L E S

Contenus dans ce Quatrième Volume.

| | |
|--|-----------|
| D ialogue entre un Plaideur & un Avocat , attribué à Mr. de Voltaire. | Page 3 |
| Dialogue entre Madame de Maintenon & Mlle de l'Enclos , attribué à M. de Voltaire. | 10 |
| Dialogue entre un Philosophe & un Contrôleur-Général des Finances , attribué à M. de Voltaire. | 17 |
| Ode à une Dame mère d'une jeune Religieuse morte à A***. | 28 |
| Deux Lettres tirées d'un Manuscript qu'on se propose d'imprimer sous ce titre : La Monogamie , ou l'Unité dans le Mariage , par Mr. de Prémontval. | 33 |
| Suite des précédentes Lettres sur l'Unité dans le Mariage. | 49 |
| Seconde suite desdites Lettres. | 65 |
| Regulus , Poëme. | 75 |
| | Rondeau , |

T A B L E

| | |
|---|------|
| Rondeau, sur la Ville de Paris. | 79 |
| Epitaphe sur quelques grands-hommes. | 80 |
| — sur le Marechal de Saxe seul. <i>ibid.</i> | |
| Les Charmes du Beau-Sexe, détruits par la passion du Feu, ou Réflexions sur quelques uns des mauvais effets que cause la Manie du Feu. | 81 |
| Le Songe à Iris, par Mr. de Fontenelle. | 93 |
| Discours qui a emporté le prix à l'Academie de Dijon, sur cette Question proposée par la même Academie: Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs; par Mr. Rousseau, Citoyen de Geneve. | 97 |
| Continuation du précédent Discours à l'Academie de Dijon. | 113 |
| Livres Nouveaux. | 128 |
| Continuation du Discours à l'Academie de Dijon. | 129 |
| Vers de Madame du Boccage sur Ranelagh. | 140 |
| Vers de Mr. de Voltaire à son passage en Flandres. | 144 |
| Caractère de Mr. l'Abbé Terrasson, avec des Réflexions sur ses Ouvrages. | 145 |
| Lettre de Mr. de Fontenelle à Mr. le Marquis de la Farre. | 158 |
| Considerations sur les Gens à la Mode, par Mr. l'Abbé du Clos, Auteur de l'Histoire de Louis XI. | 161 |
| L'Automne, à Mr. ***. | 173 |
| Réflexions morales sur l'inoculation de la Petite | tite |

DES ARTICLES.

tite Verole, par Monfr. David Some. 177

L'Hiver, à Mr. ***. 186

Envoi à Madame la Marquise de Pompadour. 190

Vers sur une Maison à Nevilles, attribués à Mr. de Fontenelle. 191

Epitaphe de Monsgr. le Chancelier Daguesseau, par Mr. de Bonneval. 192

Lettre de Paris, sur la Vie de Mlle Ninon de l'Enclos. 193

Le Rajeunissement inutile, ou les Amours de Tbiton & de l'Aurore, par Mr. de Moncrif, de l'Academie Française. 202

Suite de la Vie de Mlle. Ninon de l'Enclos. 209

Voyage de l'Innocence à l'Isle de Cythere. 217

Le Rambler, ou le Furet, sur la passion du Jeu. 225

Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux, & de Rousseau; par Monsieur le Duc de Nivernois. 235

Suite de ces Réflexions. 241. 257

Le Coq & la Poulette, Fable. 269

Vers pour une Ville incendiée. 270

Inscription pour l'Amour. 270

Vers à Madame du Boccage, pendant son séjour à Londres, par Mr. de la Motte. 270

Le Rambler ou le Furet, sur les causes du Bonheur ou du Malheur dans les Mariages. 273

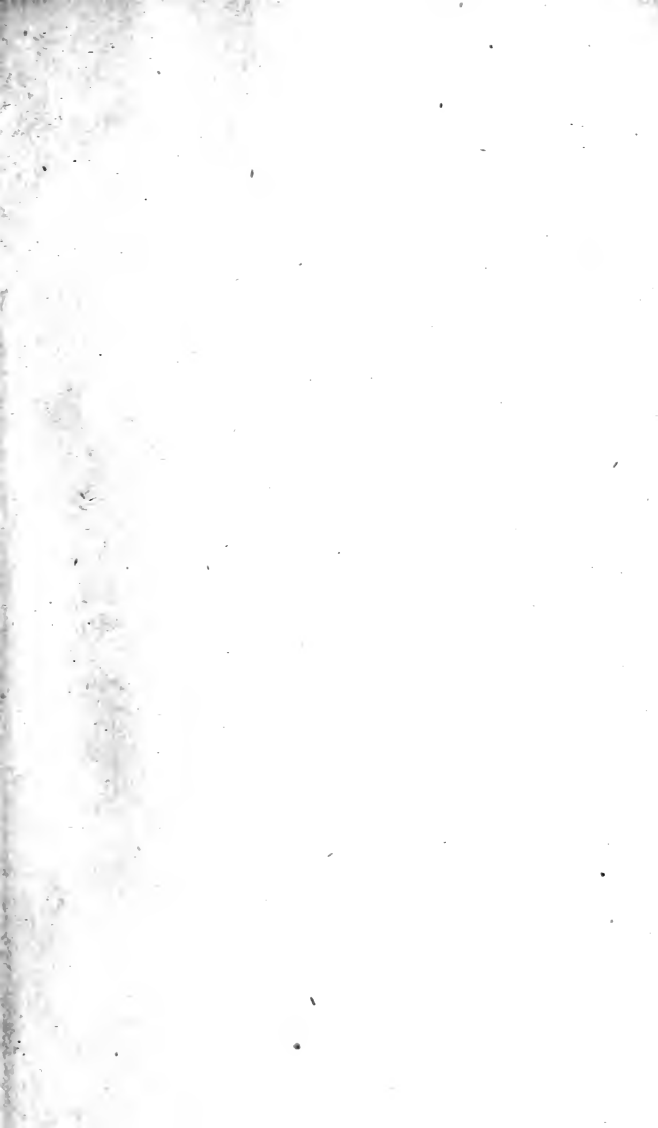
Le

TABLE DES ARTICLES.

| | |
|---|-----|
| <i>Le Retour de Climene , Pastorale ,</i> par Mr. de Fonténelle. | 283 |
| <i>Apologie de Monfr. Bayle ,</i> contre l'Abbé d'Olivet. | 289 |
| <i>Suite de l'Apologie de Bayle.</i> | 305 |
| <i>L'Amour & le Respect ,</i> Fable. | 313 |
| <i>L'Imagination & le Bonheur ,</i> Fable Allegorique. | 314 |
| <i>Avertissement ,</i> touchant les <i>Memoires</i> pour <i>l'Histoire de Brandebourg , &c.</i> | 316 |

Fin du Quatrième Volume.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|



